

Sueño

(2000)

de

Stéphane GONUS

A Elias et Kiara

On ne peut pas perdre ce que l'on a pas

Vivez vos rêves !

PRIMERO

Au bout de la piste de l'aéroport Bajas au nord de la Capitale espagnole, un soleil hivernal se reflétait sur la carlingue du Jumbo jet. Au moment de prendre son envol, l'énorme oiseau d'aluminium rugit et s'éleva au-dessus de Madrid. Dans les entrailles de l'appareil, une jeune femme blottie dans son siège cherchait avec insistance quelques repères pouvant la rassurer. De l'autre côté du petit couloir, qui lui paraissait énorme en la circonstance, elle dévisageait son voisin de rangée en lui montrant sa crainte passagère. D'un calme majestueux, il ne prêtait aucune attention au petit sourire avenant de sa voisine. Il continuait à lire le magazine de la compagnie aérienne qui semblait attirer toute son attention.

Dès que l'avion se stabilisa à son altitude de croisière, Leticia pratiqua quelques mouvements respiratoires pour évacuer un peu la pression de la nouveauté. Sans quitter du regard le jeune homme à ses côtés, elle fit un rapide tour d'horizon de la situation. A l'exception de celui-ci, les autres passagers ne l'inspiraient pas. Ils ressemblaient un peu trop à ce qu'elle voulait fuir l'espace de quelques semaines. La curiosité pour son voisin commençait à prendre le dessus sur toute autre considération. Leticia tentait de surmonter sa timidité qui grandissait au même rythme que son intérêt pour le jeune homme. Tout ce qu'elle pouvait apercevoir de lui la rassurait. La profondeur de son regard, la couleur brune et obscure de ses yeux, sa coiffure aussi, une coupe courte et sans excès, le tout sur un visage légèrement mat trahissant des origines méridionales. Son style sur de lui, la faisait frissonner.

Au moment du repas, elle aurait voulu aborder une conversation, mais la hantise de se faire repousser, lui infligea une vague de résignation passive. Elle feignit de se concentrer sur quelque pensée importante lui traversant l'esprit. Prise à son propre piège, au moment de boire le café, après un repas qu'elle n'avait presque pas touché, elle se rappela qu'elle n'était pas prédestinée à ce genre d'aventure. Pour la première fois de sa

vie, elle partait seule à l'autre bout du monde. Une légère crispation à l'estomac lui rappela que, malgré une bonne dose de confiance en soi, le monde inconnu vers lequel elle se dirigeait, à travers les airs, la préoccupait plus que le laissait entrevoir son sourire de circonstance.

Revenant à elle après une petite sieste agitée, une pointe d'angoisse pouvait se lire sur son visage. Sur les écrans diffusant la progression de l'appareil au dessus de l'Océan, Miami se rapprochait. Elle se rappela tout à coup, qu'en Floride, il fallait changer d'avion.

Dans la salle de transit de l'aéroport de Miami, tous les passagers du vol étaient réunis en attendant leur connexion pour les capitales d'Amérique Centrale. Managua au Nicaragua, San José de Costa Rica, Ciudad de Panama, Tegucigalpa au Honduras, Guatemala City et Cancùn au Mexique.

Malgré, les lois anti-tabac des Etats-Unis d'Amérique, les fumeurs, sevrés depuis plusieurs heures, ne pouvaient s'empêcher de tirer sur quelques cigarettes près des services sanitaires. Pablo se dirigea vers l'épais nuage de fumée persistant dans le fond de la salle d'attente. A l'abri des regards médisants, quelques dizaines de fumeurs « hors la loi » retrouvaient les plaisirs du tabac. Tirant son paquet de cigarettes d'une des poches latérales de son pantalon, il ne perdit pas de temps pour savourer, avec plaisir, une bouffée de fumée. Il partagea ce plaisir prohibé avec d'autres qui, comme lui, n'appréciait guère le rôle de paria qu'on voulait leur faire jouer dans la société contemporaine. Pablo avait d'ailleurs plusieurs fois réfléchi à cette question et ses conclusions étaient fatalistes. Si l'on devait interdire tout ce qui entrave la bonne santé de l'être humain, beaucoup de travaux faisant partie intégrante du monde admirable du travail devraient être abolis. Les charges lourdes des maçons, des livreurs, le travail en usine, au contact de produits toxiques et d'autres encore. A chacune de ses réflexions, Pablo fustigeait l'opportunisme capitaliste du moment. Si les fumeurs pouvaient mourir en une semaine et sans surcoût, il y aurait beaucoup moins de polémiques sur ce sujet.

- Bonjour. Pourrais-je avoir une cigarette s'il vous plaît ? Pablo, perdu dans ses pensées, mis quelques secondes à réagir.
- Désolé, Mais il ne m'en reste presque plus. La jeune fille, étonnée par cette réponse négative, n'en demanda pas plus et elle continua son chemin.

Pablo n'y prêta d'ailleurs que peu d'attention, seuls ces yeux vert pâle lui avait, un instant, attiré le regard.

Commandant un jus de fruits au bar, Leticia ruminait cet échec mortifiant. Elle avait tenté de nouer le contact avec l'inconnu, en surmontant sa crainte et de manière puérile. D'ailleurs, elle ne fumait pas. Elle se demandait comment elle avait pu se laisser aller à un pareil point de ridicule. Elle but une gorgée de son jus de fruit, elle s'en voulait d'être pareillement naïve, parfois, croire que ce beau jeune homme se trouvait sur son chemin, dans le même avion et qu'il n'allait avoir d'yeux que pour elle. Une pointe d'angoisse apparaissait, le moment de se prendre en charge approchait. Elle avait bien réservé un hôtel pour la première nuit, mais encore fallait-il le trouver dans une ville inconnue et nouvelle. Un seul paramètre la rassurait, les habitants du pays vers lequel elle se dirigeait parlaient aussi l'espagnol, ce qui allait lui faciliter l'existence.

En pénétrant dans l'appareil qui allait le conduire sur les Côtes de l'Océan Pacifique, Pablo reconnut la fille agréable qui lui avait demandé une cigarette quelques instants plus tôt. Il la salua rapidement et s'installa dans son siège. Elle se trouvait à ses côtés. Trop absorbé par la lecture de son magazine de surf, il ne lui prêta plus attention. Il avait attendu ce moment depuis tellement longtemps que rien au monde ne pouvait le distraire de son vieux rêve d'adolescent. Depuis le fin fond de sa mémoire, l'idée de surfer l'avait toujours fasciné. Il prenait un plaisir considérable à s'imaginer glisser sur l'océan dans un pipeline gigantesque. Le moment était venu pour Pablo de concrétiser son rêve. Depuis plusieurs années, il aurait déjà pu surfer sur la Côte Basque,

mais cela ne l'avait pourtant jamais motivé au point de se laisser tenter. Ce qui l'intéressait, c'était tout : Le dépaysement, le voyage, le fait d'être seul pour vivre son rêve en autodidacte convaincu. Un autre facteur avait joué en faveur de ce voyage pour pratiquer sa passion inassouvie, il ne supportait que faiblement les eaux froides des côtes atlantiques de son pays.

Au-dessus des Caraïbes, l'avion se dirigeait vers le Sud Ouest en direction de la Capitale du Costa Rica. Après son échec, Leticia n'insista pas et malgré la présence de ce compagnon provisoire, elle ne s'avisa pas une nouvelle fois de lui adresser la parole. Sur le moment, elle pensait même le détester, fouettée dans son amour propre. Comment pouvait-il l'ignorer à ce point ? Elle jetait de petit coup d'œil du côté de la revue avec un sourire amer. Elle, qui était si souvent sollicitée, malgré sa petite taille, ne supportait pas de n'être qu'une personne commune. Si déterminée, en ce moment à s'assumer pleinement, prenant la direction d'une nouvelle dimension, elle n'arrivait pas à se déconnecter de sa vie madrilène. Elle n'était pas camouflée derrière des copines bavardes ou intrépides, elle se retrouvait seule face à une réalité qui, pour l'instant, ne lui convenait pas. Trop habituée à profiter de circonstances favorables, l'idée même d'échec, et de résignation ne faisait pas partie de son univers habituellement surprotégé. Leticia était la digne descendante d'une famille de la bonne société, d'ailleurs, son projet de voyage avait provoqué quelques remous. Son père défendant des valeurs néo-machistes et sa mère plutôt libérale. Un bon père de famille ne laissait pas sa fille unique partir seule à l'autre bout du monde. Leticia n'avait même pas prêté attention à ses discours, elle savait que ce genre de raisonnement était monnaie courante. Elle avait juste poliment écouté les conseils paternels pour ne pas couper le cordon ombilical qui lui assurait des études universitaires. Liées à ce voyage, ses études de droit ne l'absorbaient plus vraiment, elle tentait là un break salutaire. Elle ne savait plus si les choix qu'elle avait fait il y a quelques années venaient d'elle ou de son père, lui-même avocat. Ce

voyage devait être le début d'une ère d'indépendance progressive et de prise de conscience de sa valeur réelle. Leticia se doutait bien que trois petites semaines n'étaient pas suffisantes, mais comme début, il ne fallait pas demander l'impossible. Malgré les petits désagréments dûs à sa nouvelle normalité, il fallait bien commencer un jour et ce jour était venu.

Amorçant sa descente sur San José, quelques turbulences réduisirent les passagers à un silence lourd d'angoisse. Les lumières de la ville tremblaient à l'intérieur des hublots. Les quelques passagers pris par surprise dans les sanitaires regagnaient, péniblement, leur siège. Quand l'avion posa ses roues sur l'aéroport de San José, quelques applaudissements retentirent dans les rangées de l'appareil. Les passagers libéraient enfin leur angoisse.

Les formalités douanières ne prirent que quelques minutes. Aucun contrôle des bagages n'était prévu. Pablo, impatient de passer aux applications pratiques, pensait trouver à la sortie un bureau de change et une information touristique pour le renseigner sur la marche à suivre pour atteindre la plage tant désirée de Tamarindo. Il n'avait pas pris la peine de prendre un guide de voyage sachant pertinemment ce qu'il était venu chercher : la vague. Sans s'en rendre vraiment compte, il se retrouva à l'extérieur du bâtiment. A cet endroit, une nuée de chauffeurs de taxis surexcités hélaiient les touristes au teint blêmi par ce voyage exténuant. Il se retrouvait là, sans le moindre colon, ni dollar. N'ayant que son intuition comme alliée, sans même réfléchir, il se dirigea vers sa voisine de voyage qui parlementait avec un chauffeur.

- Excuse-moi !! Tu parles espagnol ? Il venait d'interrompre les palabres de la jeune fille au regard émeraude.
- Oui. Leticia le regardait avec un air de défiance, il osait venir vers elle.
- Sais-tu où je peux changer mon argent. Je n'ai même pas de liquide. Et pour le taxi ou le bus comment fais-tu ?

- L'office de change est fermé, l'aéroport est en travaux et l'automate pour les cartes de crédit ne fonctionne pas d'après ce monsieur. Elle savourait ce moment pleinement, celui de la revanche.
- Sais-tu où tu vas ? Tu as des dollars ? car là, je suis complètement largué. Avoua Pablo, d'un ton humble et presque honteux.
- Oui, j'ai une chambre d'hôtel réservée, et j'ai aussi dix dollars pour le taxi, c'était écrit dans mon guide. Elle montra d'un air triomphant le guide touristique qu'elle tenait à la main.

Après quelques secondes de réflexion, Pablo dans une impasse totale, les autres voyageurs ayant déserté rapidement les lieux, proposa :

- Peut-être que je pourrais venir avec toi jusqu'à ton hôtel, là-bas, je pourrai changer un chèque de voyage, te rendre la moitié du prix du taxi et de là, me chercher un hôtel bon marché ?
- D'accord. Si cela t'arrange, nous pouvons faire comme ça. Répondit Leticia, après avoir fait languir Pablo pendant un moment.

Un poids venait de tomber de ses épaules, Pablo se sentait plus léger. Il savait qu'il avait péché par insuffisance. Une chance que cette inconnue se trouvait là, cela lui évitait des tracasseries inutiles, surtout après un voyage de quinze heures. Il retrouva le sourire et un peu de bonne humeur, il grimpa dans le taxi en suivant Leticia au plus près. Il n'avait pas envie de perdre cette nouvelle relation opportune.

Le taxi orange fonçait sur l'autoroute entre les villes d'Alajuela - San José, à l'intérieur de celui-ci, l'ambiance était décontractée. Pablo venait de proposer une cigarette à Leticia, après un moment de crispation légitime, celle-ci avait gentiment décliné l'offre du jeune homme. Pablo n'avait pas tout compris, il ne lui semblait pas qu'il avait sombré dans la folie en quelques heures, mais naïvement, il ne chercha pas plus loin. Le plaisir de sentir que les événements prenaient forme lui apportait suffisamment de satisfaction pour ne pas prendre garde aux détails. Comme s'il humait déjà les embruns de l'océan Pacifique, il passait, de temps à autres, la tête en dehors du véhicule, pour aspirer de grandes bouffées d'air frais. La température sur le plateau central du Costa Rica n'était pas des plus torride. Le vent distillait une fraîcheur sèche et

pénétrante. Le taxi tournait dans les rues désertées du quartier de Sabana Sur. Après s'être arrêté auprès d'un confrère pour vérifier s'il prenait la bonne direction, le chauffeur stoppa devant un complexe d'appart-hôtel à la végétation et au style colonial soigné.

Leticia, soulagée par un début de voyage sans encombre, régla le chauffeur avec son billet de dix dollars, le portier présent se chargea d'ouvrir la grille. En pénétrant à l'intérieur du patio, Pablo ne pu s'empêcher de faire un commentaire :

- Eh, eh, il y a des personnes qui ne s'ennuient pas dans la vie ! Tu savais que tu venais dans un endroit comme celui-ci ? demanda-t-il surpris par la beauté du lieu et même un peu jaloux.
- Non, c'est un ami de mon père qui a réservé pour moi. Mais je vois que c'est pas mal du tout. Peut-être un peu trop éloigné du centre. Fit-elle d'un air désinvolte.

Alors qu'ils pénétraient tous deux dans l'officine qui servait de réception, Pablo avait déjà une petite idée derrière la tête, mais le moment n'était pas encore venu d'en faire part à sa compagne de voyage.

- Bonsoir.
- Bonsoir, bienvenue. Vous avez fait bon voyage ? Répondit un type assez grand, aux traits fins, qui se tenait derrière un comptoir.
- J'ai une réservation pour une nuit, au nom de Marquez. Affirma Leticia avec assurance.
- Exact. Nous vous attendions, le prix de la chambre avec le petit déjeuner est de quatre-vingt dollars plus les taxes. Voulez-vous payer avec la carte de crédit ou en liquide ?
- Peut-on changer les chèques de voyage ? demanda Pablo coupant le cours normal des événements.
- Bien sûr, nous prenons une commission de deux pour cent. Voulez-vous un lit matrimonial ou des lits séparés ?

Cette question prit totalement de court Leticia. Ses joues commençaient à se teinter de rose, et une bouffée de chaleur prenait possession de son

bas ventre. Sans qu'elle n'intervienne, son début de voyage prenait tout à coup des couleurs et de la profondeur.

Pablo ne laissa pas passer pareille occasion, exténué par le voyage, il ne se sentait pas le courage de rechercher un autre endroit pour passer la nuit. Malgré un prix exorbitant en comparaison de son budget, il était décidé à se laisser entraîner dans la facilité.

- Un instant. S'il vous plaît ! demanda-t-il au réceptionniste.

Pablo recula de quelques mètres, et demanda à Leticia de le rejoindre. Cherchant une sorte d'intimité de circonstance, il alluma une cigarette et prit un air sérieux.

- Excuse-moi, mais je ne sais même pas ton nom ?

- Leticia et toi ?

- Moi, c'est Pablo. Enchanté ! Il souriait et tentait d'utiliser son charme naturel. Il continua sur ce ton qui, d'habitude, lui allait si bien. Un mélange de gravité et de douceur presque timide.

- Si tu es d'accord, on pourrait se partager une chambre pour une nuit, cela serait plus économique, et l'on pourrait faire connaissance.

C'est aussi pour cela qu'on voyage ? Non ?

Cette dernière phrase résonnait dans l'esprit de Leticia comme une opportunité unique de se valoriser un peu aux yeux de ce jeune homme qui ne l'avait, à aucun moment, laissé indifférente. Son corps élancé, son air mystique et passionné jusqu'à en oublier le monde et la vie autour de lui faisant le reste, elle accepta sans hésitation.

- Pourquoi pas ? d'accord. fit-elle sans laisser paraître la moindre émotion. Je paye avec la carte de crédit et tu me rends en colons. Si cela va pour toi, pour moi aussi.

Après avoir changé ses chèques et effectué quelques calculs mentaux rendus difficiles par la fatigue du voyage, Pablo rendit quinze mille colons (équivalents à cinquante dollars américains) et il en profita pour commander deux bières au réceptionniste qui regardait, avec étonnement, ce couple qui lui semblait marginal.

Tous deux soulagés par la tournure des événements, Ils prirent possession de leur chambre. Située à l'étage, la vue sur le patio

verdoyant et illuminé de quelques spots, au milieu duquel, se trouvait la piscine était comme magique. Aucun des deux n'avait imaginé commencer leur voyage de la sorte.

Leticia, à peine installée, se dirigea vers la salle de bain pour prendre une douche ravigotante. Avec le consentement de la jeune femme, Pablo en profita pour lui subtiliser, pendant quelques instants, son guide de voyage.

Il s'installa sur un banc disposé devant la chambre et commença ses recherches d'informations sur Playa Tamarindo. Entièrement absorbé à décortiquer ce qu'il lisait, il ne prêtait plus attention à la présence de Leticia. Il savait à présent qu'un bus partait pour Tamarindo à trois heures de l'après-midi. Malgré tout, cette information ne lui convenait pas car l'arrivée prévue se situait aux alentours de vingt et une heures. Il chercha une autre solution. Des bus partaient en direction du Nord Ouest du pays à destination de la ville de Santa Cruz à huit heures du matin, il choisirait cette option. Santa Cruz, distante de seulement d'une quarantaine de kilomètres de Tamarindo devait être reliée par un transport quelconque. C'était décidé, le lendemain, il prendrait le bus pour Santa Cruz dans l'Etat de Guanacaste.

Leticia réapparut un instant plus tard. Elle vint s'installer aux côtés de Pablo. Les cheveux en pagaille et encore humides faisaient ressortir son visage finement dessiné. Il lui proposa une bière qu'elle accepta avec un sourire maintenant convaincu. Elle s'était auto-motivée sous les filets d'eau chaude, pour ne plus prendre l'initiative. Elle voulait laisser se dérouler naturellement et dans l'ordre des choses les événements. Ce n'était pas à elle de prendre les rênes, mais à l'homme, de se montrer conquérant et audacieux.

- Que vas-tu faire pendant ton séjour ici ? demanda-t-il.
- Je vais visiter les parcs nationaux, la nature. Je suis ici pour trois semaines et j'aimerais bien découvrir un maximum de toutes les beautés naturelles du Costa Rica. Et toi ?
- Moi, je suis ici pour surfer. En réalité, pour apprendre. C'est un vieux rêve et je vais le concrétiser. Normalement, je vais passer deux

semaines à Tamarindo C'est une plage sur la Côte Pacifique, un peu au Nord. Je pars demain matin, il y a un bus qui va dans la région à huit heures du matin. A propos, tu as un réveil avec toi ? Je suppose qu'une fille organisée comme toi doit en avoir un.

- Oui, de toute manière, je me lève de bonne heure, je veux aller voir le volcan Poàs, il se trouve à environ cinquante kilomètres d'ici. J'ai demandé au réceptionniste, il y a un tour organisé qui coûte vingt dollars et qui part demain matin à sept heures. Je vais donc me lever à six heures. No problema. Et tu viens d'où ? De Madrid ? demanda Leticia prise d'une curiosité aux accents futuristes.
- Oui, je vis près du Stade Santiago Bernabeu et je travaille comme serveur dans une cerveceria. Et toi ?
- Moi ? après une petite hésitation, Leticia continua, je vis près de la station Moncloa, mes parents me loue un studio là-bas et j'étudie le droit. Mais je ne suis plus très sûre d'aimer cela. Tu es fan du Réal Madrid, je suppose.
- Oui, mais je ne peux jamais aller voir les matchs car ils ont lieu les jours où nous travaillons le plus. C'est comme ça. C'est la vie... il paraît.

La discussion continua sur un faux rythme. Leticia ne voulait laisser apparaître aucun intérêt pour lui, elle se retenait. Cette rencontre, même si elle allait à l'encontre de ses désirs d'indépendance, la rendait heureuse. Elle voyait en Pablo un grand moment de liberté avec juste ce qu'il fallait de rassurant. De plus, vivre une relation avec quelqu'un venant de la même ville d'origine l'excitait beaucoup. Elle voulait que les aiguilles du temps s'arrêtent pour quelques heures ou quelques jours. Le sommeil, en cette nuit du mois d'avril lui semblait un acte superflu, inutile, et improductif. Elle savait qu'elle devait saisir la balle au bond. A la première ouverture, elle devait montrer, sans excès, quelques-uns des desseins qu'elle envisageaient, sans se livrer bêtement, à travers des considérations trop sentimentales qui pouvaient faire fuir l'être convoité.

Malgré les injonctions silencieuses de Leticia, le temps courait et Pablo, ne voyant pas les événements d'un œil libidineux, recommençait à se perdre dans ses rêves de surfeur intrépide, il n'oubliait pas que le lendemain, il se devait d'être en forme, vif et actif. Il se décida, en terminant sa bière, à s'allumer une cigarette et annonça à Leticia son intention de rejoindre le monde des songes. Elle faillit lui demander : Pourquoi si tôt ? Pourtant elle se ravisa aussi promptement que l'idée de le questionner lui était venue. Elle inclina son visage avec un clin d'œil discret comme pour mieux approuver le choix de son compagnon de chambrée.

La fraîcheur de la nuit se faisait sentir. Le retour à l'intérieur était même recommandé en cette heure avancée de la soirée. Pablo, succombant à une saine fatigue, s'affala sur son lit, il n'avait plus d'ambition pour prendre une douche. Il somnola pendant quelques minutes bercé par quelques vagues imaginaires.

La vision de sa compagne de voyage en tenue nocturne lui coupa toute envie de dormir, comme s'il la voyait pour la première fois, toutes sensations retrouvées, il admira la fraîcheur d'un corps proportionné à merveille. A ce moment-là, il se questionna. Comment avait-il pu négliger de cette façon une fille d'une telle beauté limpide ? Il s'en voulait. Il l'admira encore quelques minutes. Elle lisait le guide de voyage, assise en tailleur. Ses cuisses fines et musclées ne cessaient d'attirer l'attention de Pablo. Elle sentait bien que les rôles, tout à coup s'inversaient. Astucieusement, elle ne lui laissa pas le loisir d'admirer plus longtemps sa silhouette. Prétextant une crise de sommeil aussi soudaine qu'imprévisible, elle en profita pour éteindre la lumière puis elle se glissa délicatement sous les draps. Sa mission accomplie, elle se félicita d'avoir enfin suscité de l'intérêt chez Pablo. Persuadée d'avoir conquis ces faveurs dès le lendemain matin, elle se laissa emporter dans un sommeil rempli de réconfort.

Quand la lampe placée sur la table de nuit entre les deux lits s'éteignit, Pablo n'en revenait toujours pas de n'avoir pas constaté auparavant

cette finesse naturelle chez sa voisine de chambre. Il se remémorait les dernières images qu'il venait de capter d'elle. Un visage fin, des cheveux mi-longs tournoyant dans toutes les tonalités du châtain foncé. Un regard d'un vert limpide comme l'émeraude et un corps fait de courbes pleines sans manque ni excès. Pour retrouver le sommeil, il dut retourner, mais cette fois de façon volontaire, à ses pensées venant de l'océan. Il se persuada qu'un seul objectif pouvait occuper son temps, et que celui-ci, de manière naturelle, se nommait : le Surf. Il ne voulait même plus avoir de pensées pour elle, il devait se résoudre à une seule activité, prendre la vague. Se voyant sur une grande déferlante, admiré comme un dieu depuis la plage par des groupes de jeunes filles en complète émotion, il retrouva le sommeil d'où il était sorti pour se frotter aux formes concrètes de la vie.

Au petit matin bien avant que le réveil ne sonne, le chant des oiseaux du voisinage réveilla les occupants de la chambre numéro treize. Le décalage horaire n'ayant pas encore été absorbé, Pablo fut le premier en action. Il prit la direction de la salle de bain, sous le regard bienveillant de Leticia qui lui souhaita le bon jour. Sous les vapeurs d'une douche attendue, Pablo se concentra sur les paramètres de sa journée de voyage. Il ne devait pas tergiverser s'il voulait attraper son bus de huit heures. Les aiguilles de sa montre indiquait déjà six heures et demi. S'étant rasé de près et parfumé abondamment, prévoyant un voyage sous la chaleur, il prit un soin particulier à choisir un short qui découvrait ses mollets musclés. Ses abdominaux bien dessinés firent tourner la tête à sa voisine assise sur le lit pour mieux capter les scènes vestimentaires de Pablo. Elle aurait voulu lui parler, le convaincre de rester avec elle, de changer de programme, mais elle sentait que ce projet de surf lui tenait beaucoup trop à cœur pour accepter le moindre consensus. D'ailleurs, son attitude résolue et déterminée ne lui indiquait aucune ouverture.

Il l'attendit sur le banc en bois au dehors, il en profita pour fumer sa première cigarette. Leticia sortit quelques minutes plus tard vêtue d'un

pantalon Kaki et d'un chandail gris anthracite. Elle avait souligné ses grands yeux verts d'un trait de col. Ses lèvres aussi avaient subi quelques retouches artificielles. Un rose brillant relevait son sourire immaculé, elle était tout simplement stupéfiante. En cet instant, Pablo fut plus incertain que jamais. Il se demandait qui pouvait lui avoir jeté un sort. Dans son esprit parfois simpliste, il s'était souvent vu, seul, sur la vague. Il n'avait jamais imaginé croisé le chemin d'une déesse, encore moins venant de la même ville que lui. Ils traversèrent le patio en silence, de l'autre côté se trouvait la salle de déjeuner. Celle-ci était joliment décorée de végétation tropicale, de tapisserie aux teintes pourpres de tradition locale. Les quelques tables parsemées dans la pièce ouverte sur le patio étaient toutes occupées. Un groupe de touristes allemands siégeait dans les lieux. Une attente de quelques minutes fut nécessaire pour qu'ils puissent enfin s'installer. Au milieu de la pièce trônait un buffet typiquement Costaricien. Leticia demanda quelques renseignements à une des cuisinières présentes, sur les aliments disposés dans les auto-cuiseurs. La serveuse un peu forte, toute contente de pouvoir parler dans sa langue natale, donna les précisions avec un réel plaisir. Dans le premier bac se trouvait le célèbre « gallo pinto », mélange de riz, de haricots noirs et relevé de quelques feuilles de coriandre. Dans le deuxième, des œufs brouillés avec du jambon, et dans le troisième, des saucisses germaniques, spécialement prévues pour la colonie présente. Tenant chacun leur assiette dans une main, ils se servirent d'un peu de tout. Ils accompagnèrent ses mets d'un café au lait. Pendant le déjeuner, les langues restèrent plus occupées à diriger la nourriture qu'à produire des sons. Terminant difficilement leur assiette, Pablo se décida malgré tout à entrouvrir une porte.

- Bon, Leticia. Je crois que le moment de nous séparer est venu. Mais si tu veux passer un moment à la playa, je me trouve à Tamarindo pendant deux semaines. Donc, si une envie te passe par la tête, No problema, avec plaisir même.

- Ecoute, c'est très sympa, mais je crois que je vais m'en tenir au plan prévu. J'ai besoin d'être un peu seule en ce moment, mais en tous cas, merci pour l'invitation.

En son for intérieur, elle piaffait d'impatience, malgré cela, elle se résigna à ne pas à répondre par l'affirmative. Alors qu'elle voulait créer le contact, il ne l'avait même pas vue et maintenant, il voulait qu'elle vienne avec lui à Tamarindo. Ce n'était pas comme cela que les événements devaient se dérouler. Pour elle, une simple question de principe, il devait la mériter. Il n'avait jusqu'alors rien prouvé, ses seuls atouts restaient une petite gueule de Bello et un corps correspondant. Elle venait de décider que cela ne lui suffisait plus. Il lui faudrait bien d'autres choses pour daigner faire le moindre geste dans sa direction.

Ils remontèrent dans la chambre pour se préparer, Pablo chargea son sac à dos, tandis que Leticia remplissait un petit sac avec le matériel de la touriste avertie. L'appareil photo dernier modèle, un coupe-vent, le guide et une petite bouteille d'eau en plastique. Lunettes armées sur la tête, elle était prête pour sa première expédition au Costa Rica. Ils descendirent ensemble jusqu'à la réception, là, elle devait patienter jusqu'à l'arrivée du minibus quelques minutes plus tard. Rassurée par l'absence des touristes allemands, elle fit la bise à Pablo, lui souhaita bonne chance et s'enfila dans l'officine de réception.

Pablo resta quelques instants immobiles, il ne comprenait pas encore comment tous c'était déroulé, il se résolut à sortir sur la rue pour trouver un taxi. Il se demandait pourquoi Leticia avait mis tant de promptitude dans la séparation, comme si elle avait été soulagée de son départ rapide et sans fioritures.

Il se résolut à poursuivre son périple mais, visiblement, interloqué par ce départ matinal aussi peu naturel que satisfaisant. Un taxi s'arrêta, il pénétra et s'installa à l'arrière de véhicule mais il ne sut que dire pendant quelques secondes. Ses neurones reprirent le dessus sur sa déception.

- Bonjour Señor ! Lança le chauffeur.
- Holà. Au terminal d'autobus pour Santa Cruz. S'il vous plaît.

Le taxi tournoyait dans les rues à sens unique de la Capitale. Pablo, laissant de côté l'épisode précédent, observait avec attention les rues et les habitants peu nombreux à cette heure-ci. En vérité, il ne regrettait pas de quitter si rapidement San José. De l'intérieur de son taxi, ce qu'il apercevait ne l'inspirait nullement. La ville, sans charme particulier, faite de rues perpendiculaires et d'une propreté douteuse, engorgée par un trafic incessant, ne faisait pas partie de ses lieux de prédilection. Il le sentait suffisamment pour être satisfait de partir pour la plage. Le chauffeur, profitant de ce client qui ne s'occupait pas vraiment du chemin, en profita pour allonger sensiblement le trajet. Feignant de ne pas vraiment savoir, il s'arrêta même vers un confrère pour accentuer sa crédibilité, au cas où. Son client avait l'esprit ailleurs et pour une fois, au moment de régler le trajet, les deux parties étaient satisfaites. Sortant du taxi, Pablo se retrouvait devant un petit magasin faisant office de terminal de bus. Il se trouvait, sans le savoir, tout près du centre ville de San José, dans le quartier où tous les bus costariciens avaient leur point de départ et de chute. La grandeur du pays facilitait grandement le choix des destinations pour les voyageurs indépendants, le plus long trajet à l'intérieur des frontières nationales ne durait au maximum que huit heures. Il s'avança jusqu'à une petite cage vitrée dans laquelle se trouvait une petite femme rondouillarde. Elle dépassait à peine de son guichet. Achetant son billet, il en profita pour s'assurer qu'un bus faisait bien la navette entre Santa Cruz et Tamarindo. Ayant reçu l'aval de la femme, il prit le temps de se désaltérer avant son premier voyage en bus hors d'Espagne. Malgré un départ imminent, il ne pouvait s'empêcher de ressasser les dernières minutes en compagnie de Leticia. Tirant sur sa cigarette, debout devant le bus qui allait le transporter vers les vagues du Pacifique, il ne voyait plus personne. Perdu dans des pensées de contradiction consumée, même les vendeurs de journaux et autres gadgets, en le frôlant continuellement, ne l'importunaient pas.

Sur le coup des sept heures, l'aide chauffeur, une personne d'un certain âge connaissant toutes les ficelles du métier, rameuta les passagers à

grands cris. Accroupi près de la soute à bagages, il souhaitait la bienvenue au passager, prenait les bagages d'une main sûre, apposait une étiquette sur ceux-ci, redonnait la partie revenant au passager et déjà, saisissait le bagage suivant. Après avoir terminé sa tâche première, il se posta devant la porte du bus puis siffla une ou deux fois pour signaler que les passagers pouvaient embarquer. Sous sa petite moustache grisonnante, il y avait toujours un petit sourire ou un clin d'œil pour le passager présentant son ticket. Bientôt, ce fut au tour de Pablo, il tendit le ticket. En retour, le vieil assistant le gratifia d'un « Pura vida » local. Il apprécia immédiatement cette phrase, résumant avec simplicité l'optimisme et la simplicité du peuple costaricien. Il monta dans le bus et s'installa dans le siège correspondant au numéro de son billet. Dès le moment où il s'était assis, Pablo avait compris que la première partie du trajet n'allait pas être une partie de plaisir. A ses côtés, un vieux paysan chiquait et crachait sur le sol de façon méthodique. Cela amenait ce côté exotique que recherchaient souvent les voyageurs en mal d'émotions. Il trouvait par contre le confort un peu moins engageant. Il ne lui semblait pas être particulièrement grand, mais visiblement, l'autobus, pourtant récent et bien conservé, avait probablement été conçu au Costa Rica, et exclusivement à l'usage de ses habitants. Tentant de trouver la position la moins inconfortable, il se résolut à se positionner de travers, n'osant imaginer le calvaire des voyageurs plus grand que son mètre soixante quinze. L'assistant recompta encore une fois tous les passagers, et donna le signal du départ au chauffeur. Le soleil brillait déjà dans les faubourgs parsemés de maisonnettes en briques surplombées de toits en tôle. Le vieil, appuyé contre la porte de l'autobus, astiquait avec précaution et avec une attention de tous les instants, les lunettes de soleil du chauffeur, pourtant, ce dernier était bien plus jeune que lui. Il les lui donna avec un sourire de satisfaction. Ensuite, alors que le bus atteignait l'autoroute, il sortit de sa sacoche une bouteille d'eau bien fraîche et un sandwich qu'il partagea avec le pilote. Pablo se perdait, l'esprit léger, à observer ces scènes où le moindre geste fait partie d'un rituel entre les

deux hommes responsables du véhicule. Le long de l'Autopista en direction d'Alajuela, en dépit d'un trafic dense, le pilote s'arrêtait à presque tous les arrêts. Le but évident de ses manœuvres périlleuses était de remplir au maximum les espaces encore libres. Pour l'occasion, il s'agissait de remplir le couloir central. Ce fut fait rapidement. En quelques arrêts, les compères avaient parfaitement rempli leur mission. Plein à craquer, une chaleur poisseuse commençait déjà à envahir l'espace aidée en cela par la complicité du soleil et des vitres du véhicule. Pablo s'assoupit quelques instants. L'amorce des premiers virages serrés annonçant la descente sur les côtes Pacifique le fit revenir à lui. Le Bus quittait la vallée centrale, la végétation changeait peu à peu, tout comme la chaleur dans le véhicule. A la place des pins et des feuillus des précédents kilomètres, les bananiers et autres arbustes tropicaux avaient pris possession du paysage. Son compagnon de rangée chiquait toujours, et à chacun de ses crachats, Pablo redoutait l'irréparable erreur de trajectoire. Remontant vers le nord, le pilote stoppait souvent son engin pour des transbordements incessants de passagers. Son habileté à piloter donnait régulièrement des sueurs froides aux passagers les moins habitués à utiliser les transports publics. Pablo en faisait partie. Après cinq bonnes heures de ce trajet, le copilote annonça triomphalement l'arrivée à bon port. La chaleur régnant dans Santa Cruz était tout bonnement infernale. Récupérant ses bagages, il se dirigea vers le premier bar en vue d'ingurgiter un peu de liquide frais. Il s'installa et commanda un soda. A peine servi, il le but d'une traite sans même sentir le pétilllement du gaz carbonique. Il en recommanda un autre, puis s'alluma une cigarette bien méritée. Sa sueur le trempait, son T-shirt ressemblait à un chiffon puant. De son propre nez, des gouttes tombaient sur la petite table en taule bleue devant lui. Son corps entier suintait de liquide salé et odorant et ce, malgré ses efforts du matin, pour éviter ce genre de désagrément. En réglant la note, il demanda où se trouvait le terminal de bus pour Tamarindo. A sa grande surprise, la patronne du petit restaurant ne sut lui répondre malgré la petite taille de la ville. Pablo demanda encore à

deux autres personnes se trouvant à proximité. Les informations contradictoires qu'il récoltait ne l'avançaient guère dans ses recherches. La chaleur accablante, étouffant cette ville emplie de poussière, le poussa, après avoir tourné comme une bourrique dans les rues, dans des directions opposées, à demander plusieurs fois son chemin. Finalement, se ralliant à la majorité, il prit une rue en direction de l'est. Il déboucha sur une place, entourée de chemins en terre, à l'extérieur de la ville où se trouvait le fameux terminal. Sur les bancs en béton, des femmes, chargées comme des mulets de provisions de toutes sortes, attendaient patiemment l'heure du départ. Elles étaient accompagnées d'une ribambelle de gamins courant dans tous les sens. Quelques vieux paysans flétris par des années de dur labeur discutaient de problèmes que seuls comprennent les hommes des champs. Assis lui aussi sur un bout de banc, Pablo attendait le bus, encore une bonne heure d'attente avant de définitivement prendre le chemin de l'océan. Il découvrait, dans ce terminal du bout du monde, quelques scènes de la vie quotidienne qui lui apportaient un peu de fraîcheur. Les polémiques des uns, les rires des enfants à la peau mat, les nuages de poussières suivant la course des voitures roulant par habitude, la chaleur l'entourant avec force, tous ces éléments lui faisaient redécouvrir peu à peu des valeurs en voie d'extinction dans les cités modernes où tout geste ou action doit avoir un but, doit exister pour produire quelque chose de palpable, de concret. Un ancien bus scolaire jaune vieilli venant directement des plaines du Vermont apparut dans un nuage poussiéreux. La passivité apparente fut rompue à la vision de l'engin, toutes les personnes présentes, prises d'une crise d'excitation soudaine, récoltèrent leurs sacs et autres cabas débordants. Dans une frénésie générale, tout le monde se mis en file indienne à l'emplacement exact où vint quelques secondes plus tard, stopper le bus. Entre les palabres incompréhensibles, l'entraide mutuelle, les salutations et les petites plaisanteries d'usage, il fallut bien une demi-heure pour charger tout ce beau monde. Pablo, dernier à rentrer, suscita la curiosité de quelques

collégiennes en jupette réglementaire. Il s'installa où il put, tentant de se faire le plus discret possible.

Le vieux moteur gémit au moment du départ. Le chauffeur fit un petit tour de ville pour voir s'il n'avait oublié personne. Le bus s'engagea ensuite sur une piste en terre à travers des plaines arides, entrecoupées de petites collines désertiques. Les feuilles vertes des quelques arbres résistant contrastaient avec les tons savanes des plaines. Ce calvaire dura encore une heure, Pablo n'était plus capable de penser. Ils étaient passés dans plusieurs villages, avaient tourné en rond, poursuivis sans arrêt par cette chaleur lourde et pénétrante. Quand enfin un panneau rouillé sur le bord de la route indiquait « Tamarindo ». La fin du voyage approchait, des panneaux de plus en plus nombreux annonçaient le retour à une civilisation de consommation. Vantant les avantages d'hôtels à étoiles, de restaurants italiens ou français, cela sentait l'industrie touristique à plein nez. Il constata, d'ailleurs, que le bus, plein au départ, s'était vidé de manière significative depuis le départ de Santa Cruz. Il imaginait sans peine que les hommes de la terre n'avaient aucun intérêt à venir jusqu'à cet Eldorado pour homme moderne, qui n'avait jamais intéressé que quelques pêcheurs intrépides. Dès l'entrée du village, Pablo fit stopper le bus et descendit. Il était exténué, trempé jusqu'au caleçon. Il marcha quelques centaines de mètres. Sur le bord de la route, côté colline, se trouvait un petit restaurant à la décoration simple. Sous un toit de tôle, une bonne dizaine de tables blanches étaient disposées, protégées par deux petites haies d'arbustes, de chaque côté. Commandant un batido de banano et un verre d'eau, il questionna le serveur peu généreux en sourires.

- Sais-tu où je peux trouver une bonne chambre pas trop chère ?
- Ecoute ! ici, nous en avons trois. Il y en a une de libre ! Et c'est pas mal du tout d'après nos clients.
- Eh ! A combien tu me la fais ? Il n'avait aucune envie de chercher plus loin.
- Normalement, c'est pour deux et c'est vingt-trois dollars. Mais ça dépend. Combien de temps tu restes ?

- Deux semaines. En plus, je vois qu'en face ils louent des surfs.
- Ecoute, à dix huit. C'est le meilleur prix que je peux faire.
- Bien, je termine mon frappé banane et je viens voir la chambre. OK !
- Pura vida ! répondit le serveur. Il retourna derrière le petit comptoir rouge vif et s'installa derrière sa caisse enregistreuse.

Pablo respirait déjà les effluves du Pacifique. Entre les arbustes de l'autre côté de la route, asphaltée à cet endroit, il pouvait même l'apercevoir. D'un bleu royal à perte de vue, les rouleaux d'écume mouraient sur la plage. Il piaffait à l'idée de faire sa connaissance. Son sac à dos, posé sur une chaise, lui rappela qu'il lui fallait d'abord s'installer.

Il prit son sac sur l'épaule et demanda au serveur, retrouvant peu à peu le plaisir de sourire, la clé de la chambre pour aller l'inspecter. Passant le long de la haie, à droite des cuisines dans lesquelles des employées coiffées de chiffons blancs, s'affairaient à découper des filets, dans un poisson fraîchement pêché. Il déboucha sur une petite cour donnant sur trois chambres récentes. Au milieu de celle-ci se trouvait une douche extérieure. Il pénétra dans la chambre numéro deux. Elle était bien arrangée, les murs étaient de couleur sienne. Elle comportait deux lits, un grand matrimonial et un plus petit. Dans un coin se trouvait un coffre métallique de couleur grise pour les valeurs. Il y avait également une salle de bain de petite taille mais équipée avec goût. Pablo fit rapidement l'état des lieux. Il était convaincu, c'était le lieu où il allait dormir pendant son aventure de surfeur. Il retourna vers le serveur aux origines locales. Celui-ci, transpirant du visage, lui fit remplir le registre et chargea la carte de crédit d'un montant de quatre-vingt dix dollars. Il ne voulait pas payer la totalité, des changements pouvaient toujours intervenir. En fait de changement, il n'en voyait qu'un seul ; l'arrivée de Leticia. Il retourna sans attendre dans la chambre, mit ses valeurs en lieu sûr, sortit son short de surfeur noir et argent et l'enfila avec précipitation. Il ne pensa même pas à la protection solaire. Envahit par une énergie décuplée, exalté par tant d'envies accumulées durant tant d'années, il trottina jusqu'à la plage. Sa foulée était tellement rapide que

certains passants se demandèrent s'il n'était pas poursuivi par un dangereux individu.

Pablo ne sentit pas les brûlures du sable sous la plante de ses pieds. En face de lui, les eaux azures tant désirées lui faisaient face. Dans un va-et-vient incessant de vagues de toutes tailles, l'océan semblait l'appeler. Sans perdre un instant, il se jeta dans les eaux tempérées et presque déjà familières du Pacifique. Avançant dans le liquide salé, il prenait régulièrement quelques baffes amicales des remous parfois surpuissants de certaines vagues. Mais le plaisir enfantin qu'il éprouvait était tellement régénérateur, qu'il en redemandait.

Pendant deux bonnes heures, il tenta d'apprivoiser les sursauts de son nouveau compagnon. Épuisé par cette longue session de pur plaisir et par le trajet abrutissant, il se décida à sortir de l'eau. L'astre du jour, prenait des teintes orangées, il se trouvait déjà à proximité de l'horizon. Pablo, regardant les surfeurs jouer avec les vagues, le ciel et le soleil, se sentait tellement en harmonie, que quelques larmes coulèrent sur son visage. Il avait enfin concrétisé une envie profonde, il ne doutait pas que ce n'était que les premiers instants de moments tous aussi exaltés et profonds.

Sur le chemin du retour, après avoir profité au maximum du couché de soleil, il s'arrêta devant le loueur de surf pour conclure la transaction. Il voulait plus que tout dormir avec sa nouvelle amie cette nuit.

Les choses ne traînèrent pas, prenant le taureau par les cornes, il fut pratiquement le seul à parler. Le vendeur n'eut qu'à négocier le prix, quinze dollars par jour pour deux semaines, le « deal » semblait satisfaire les deux parties. Pablo avait pu choisir parmi six modèles. Il flasha pour un « malibu » assez large et long pour supporter son poids et son inexpérience. Simplement décoré d'une bande jaune au milieu, légèrement endommagé dessous (mais de ce côté-là, ils l'étaient tous) il l'aimait déjà, il y avait un feeling particulier.

Rentrant dans sa chambre avec l'encombrant objet de ses désirs, il prit une douche froide et se laissa entraîner dans quelque somptueux moment de relaxation.

Au bord de l'abysse nocturne, il reprit ses esprits un moment plus tard. Son estomac commençait à se manifester violemment.

A proximité de la haie, Il s'était installé à une petite table. Le restaurant était joliment rempli par plusieurs gringas aux corps sculpturaux accompagnées, bien évidemment, par un troupeau de surfeurs pseudo-californien, élevés, comme il se devait, aux bœufs hormonaux dès le plus jeune âge. Evidemment, Pablo fut tenter de faire quelques comparaisons, il se scruta sous toutes les coutures. Il ne faisait physiquement pas le poids. Ces concurrents directs mesuraient tous dix bons centimètres de plus. La différence entre ses tours de bras, de cou, de torse et de cuisses devait osciller dans les mêmes proportions. En cet instant, une phrase vint instantanément à son esprit, « Il faut vraiment être couillon pour bouffer de la vache folle au lieu du bœuf aux hormones ». Cela eut, pour effet de le faire rire. D'un seul coup, tout le monde se retourna dans sa direction.

Cela le calma immédiatement. Il alluma une cigarette et commanda un "casado" avec un filet de poisson. En vérité, il ne savait pas grand chose sur le casado, mais il avait décidé, depuis son rire impétueux de jouer dans la discrétion. Au moment du service, il comprit que le casado était un menu complet à lui tout seul. Dans l'assiette, un filet de belle taille, des platanos frits, du riz, des pommes de terre à la française, des fèves de haricot en sauce et un peu de salade de choux. De quoi caler son homme, même après une journée de surf. Pablo termina avec peine son plat et décida d'aller se coucher. La découverte nocturne de Tamarindo était reportée d'une journée.

Le minibus arrivait devant l'entrée de l'hôtel, de couleur blanc, il paraissait confortable. A l'intérieur se trouvait déjà trois personnes, un homme aux cheveux grisonnant portant une veste d'un vert douteux et un couple de jeunes gens fluorescents et bariolés. Le chauffeur guide descendit de son véhicule pour souhaiter la bienvenue à Leticia. Ensuite, il fit une rapide présentation d'usage après s'être renseigné sur sa nouvelle cliente.

- Bonjour à tous, je m'appelle Juan Hernandez, mais vous pouvez m'appeler Juan. Nous allons passer la journée ensemble, j'espère qu'elle sera mémorable. Nous allons faire la visite du volcan Poàs, situé à cinquante-trois kilomètres d'ici. A une altitude de mille huit cents mètres.
- Je vais parler en anglais et ensuite en espagnol. Je vais faire les présentations de notre petit groupe. Nous avons Martin et Géraldine qui viennent de Suisse et parlent français. Nous avons Monsieur Hagel qui vient de Francfort, en Allemagne, et nous avons la charmante Leticia qui vient de Madrid. Alors sans plus attendre en route !

Alors que les trois touristes remontaient dans le van, Juan, sans perdre son temps avait déjà proposé le siège du passager à Leticia. Elle avait refusé avec un sourire, elle préférait rester un moment, seule, dans l'anonymat. Juan, déçu par le refus, ne perdit pas le sourire, il avait encore bien plus d'un tour dans son sac. Ce n'était pas la première touriste qui refusait ses avances matinales, en général, c'était plus par principe que pour autre chose. Cela faisait déjà cinq ans qu'il faisait ce métier, il avait appris à connaître la mentalité des occidentales en mal de sensations fortes. Des mois d'abstinence effrontée, pour venir ce taper un beau métisse comme lui. C'est du moins, ce qu'il avait retenu d'une de ses clientes, devenue une fidèle du Costa Rica. Il n'y avait aucune raison pour que cela ne fonctionne pas cette fois encore.

Alors que le minibus s'engageait sur l'autopista d'Alajuela, Juan débitait avec entrain ses phrases toute faites et ses plaisanteries en anglais. Les « nordiques » participaient un peu, mais sans aucune envie.

Leticia n'écoutait tout simplement pas. Elle regardait le paysage environnant, ne pensant qu'à une seule chose, sa rencontre avec Pablo ; Le reste n'avait pas la moindre importance, elle aurait très bien pu être au Népal, aux îles Maldives ou encore en plein milieu du Sahara, elle s'en foutait royalement. Les interpellations du guide, elle n'y répondait même plus, pas plus qu'elle n'entendait le couple suisse poser des questions banales.

Près de l'aéroport, Juan bifurqua en direction d'Alajuela qu'il contourna pour lancer le van à l'assaut des pentes du Poàs, au milieu des plantations de café. Après une bonne trentaine de minutes d'ascension, ils stoppèrent devant un restaurant avec vue panoramique sur la vallée Centrale et les plantations de café en aval. Un petit déjeuner composé de thé, café, œufs brouillés au jambon et toasts était servi. Juan essayait de mettre un peu d'ambiance, mais visiblement, cela ne prenait pas. Leticia fit semblant de ne pas savoir l'anglais, cela ne l'obligeant pas à participer. Observant dans le détail les personnes présentes, elle se demandait ce qu'elle faisait là. Le plus sympathique, de son point de vue, c'était le vieil allemand avec ses cheveux ébouriffés, il ressemblait à un personnage de bande dessinée. Le couple de Suisses ne la dérangeait pas, à vrai dire. Il était discret et calme, seuls leurs vêtements l'intriguaient. Comment pouvait-on porter des couleurs aussi vives que du jaune, de l'orange, du violet et du rose en même temps. Certes, il s'agissait de vêtements de sport pour la montagne, mais pour elle, il y avait des limites. Pour rien au monde, il n'aurait eu envie de porter de tels vêtements. Quant à Juan, il commençait déjà à l'exaspérer et pourtant, d'habitude, elle était indulgente, mais déjà, malgré lui, il devenait pesant. Cette pause avait une sensation désagréable en elle. La vue depuis la terrasse était extraordinaire, cette vallée verte envahie par une fine brume, la collation, les explications du guide, la simple sympathie des autres touristes, tout était réuni pour une belle journée, pourtant, un grand vide était présent à chaque instant. Pablo lui manquait. Elle ne supportait pas cette idée, elle venait ici pour changer quelque chose en elle et elle se retrouvait là, bloquée

devant une idée fixe et irréaliste auparavant. Toutes ses pensées, quelles que soient les directions prévues, se terminaient toujours en présence du visage paisible de son homme providentiel.

Juan pressa un peu monsieur Hagel qui n'avait pas terminé son déjeuner, il organisa une petite séance photo sur la terrasse et donna le signal du départ. Le petit bus monta encore quelques kilomètres de lacets à l'intérieur d'une forêt à la végétation abondante, puis accéda aux portes du Parc National du Volcan Poàs. Le guide régla les entrées avant de garer son véhicule sur une place prévue pour les tours organisés. Le petit groupe se dirigea ensuite sur un chemin goudronné long de cinq cent mètres pour, enfin, arriver au bord du cratère. Juan donnait ses explications alors que des centaines de touristes, munis de leur appareil photographique, mitraillaient de flash le cratère, le brouillard, les amis et autres fiancées. Postés près de la barrière de sécurité, le groupe écoutait patiemment Juan alors qu'un signe de déception pouvait se lire sur leur visage. Un brouillard fluide se mélangeait aux vapeurs du volcan pour en obstruer la vue. Juan tenta une vaine explication et promit, avec une assurance certaine, quelque éclaircie. Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase que déjà, le soleil pointait entre les bandes de brume. Dans l'instant, Leticia aperçut au fond du cratère les vapeurs et un petit lac au milieu. Elle eut encore le temps de voir les différentes couleurs de roches, puis, sans s'occuper des personnes présentes, le brouillard redevint maître des lieux. Le guide était tout sourire, il aimait ce rôle de prédicateur, en général, cela lui apportait les faveurs des occidentaux en voyage venus exclusivement pour profiter du volcan. Il s'approcha de Leticia.

- Tu as vu, je te l'avais dit. C'est une sorte de don.
- Ah ! . Ouais ! . Répondit-elle d'un ton désintéressé.
- Tu me sembles un peu amer, il faut profiter, la vie est courte. Tu es en vacances, il faut avoir le sourire. « Pura Vida ». Lança-t-il avec un large sourire et les yeux pétillants, sûr de son affaire.
- Ecoute, Juan, tu es bien gentil et tout ce que tu veux. Mais je suis venue ici pour être seule. Alors por favor, lâche-moi un peu les

baskets. Je pense bien que ton numéro doit fonctionner, mais ne généralise pas. Nous ne venons pas toutes ici pour passer du bon temps avec toi. Alors sois sympa. Oublie-moi.

- Ok. Tranquilo, si mademoiselle veut être seule, je la laisse, mais il ne faudra pas pleurer après. Toujours aussi sûr de lui, il retourna vers le couple multicolore en pestant.

Les événements n'étant pas favorables pour lui ce matin-là, il remédia à cet état de fait en proposant un quartier libre. Il réunit le groupe autour de lui.

- Voilà, comme tout le monde semble très indépendant, chacun va faire les balades qu'il veut dans le parc. Vous pouvez aussi visiter le musée dans le bâtiment d'accueil près du parking. Il est environ neuf heures, vous avez deux heures. Si jamais, je serai proche du minibus, donc rendez-vous là-bas à onze heures. Ok ? Des questions ? Non. Très bien. Hasta pronto. Il redescendit d'un pas décidé vers le parking.

Leticia restait à contempler le brouillard de plus en plus épais. Elle jetait de temps en temps quelques coups d'œil en contrebas. A quelques mètres d'elle, sur les premières pentes du cratère, des déchets de toutes sortes jonchaient le sol, des bouteilles, des papiers plastiques, des mégots de cigarettes. Cette vision la dégoûtait profondément. Elle s'était naïvement imaginée que dans les « Parcs Nationaux »l au moins, la nature et la beauté conservaient une saine virginité, sans les immondices de l'homme moderne. Une fois de plus, il fallait qu'elle vienne jusque sur les hauteurs du Costa Rica pour se rendre compte que, parmi ces milliers de touristes, subsistaient quantité de stupides consommateurs sans le moindre respect pour la beauté et la vie. Amère, alors qu'une poubelle se trouvait à peine à deux mètres de là, elle se décida à se promener dans le parc. Selon le plan disposé au bord des premières pentes du volcan, à un kilomètre du cratère, une lagune d'eau acide était accessible par un chemin balisé.

S'engageant sur un sentier aménagé, les résidus de brume formaient des gouttelettes d'eau sur son coupe vent. Elle passa sous des voûtes

végétales formées par des arbustes, le chemin était splendide. Une nouvelle onde de positivisme l'envahit. Le chant des oiseaux, une saine solitude, troublée seulement par quelques touristes croisant son chemin en la saluant. Peu habituée aux efforts physiques, elle s'arrêta quelques instants au milieu du trajet pour respirer profondément l'air vivifiant de l'endroit. Elle en profita pour tenter d'apercevoir, dans les fourrés, quelque animal discrètement dissimulé. Le passage incessant des touristes gâchait, la plupart du temps, ses efforts de discrétion. Elle se décida à continuer. Après avoir grimpé encore pendant un moment, elle déboucha sur une petite plate-forme surplombant une clairière verdoyante au fond de laquelle se trouvait la lagune. Un panneau indiquait la haute teneur en acide de ces eaux pourtant limpides. Elle admira le paysage depuis les barrières indiquant les limites autorisées aux visiteurs, une place se libéra sur un banc en bois placé en amont. Elle saisit cette opportunité d'admirer la lagune d'un peu plus haut encore.

Son regard vert perdu dans le lointain, entre la lagune et les arbres de l'autre rive, elle se laissa aller à divaguer sur son sort. Malgré sa solitude passagère, elle ne pouvait que se sentir prisonnière de sa propre vie. Les efforts qu'elle faisait depuis des années pour satisfaire les desseins de ses parents, le grand jeu qui allait avec, ses études de médecine, ses amies, ses ex-novios, ses sorties de fin de semaine, tout lui apparaissait sous un jour nouveau. Ce n'était pas vraiment ses propres qualités que son entourage recherchait mais un passé, un physique, une éducation, un futur serein et de belles promesses. Elle se découvrait peu à peu un esprit critique, elle ne voulait plus suivre le chemin des autres, elle se devait de commencer à choisir pour elle-même, à rechercher ce qui lui convenait ou ne convenait pas, ce qu'elle aimait vraiment pour elle et ce qu'elle aimait pour faire plaisir aux autres, les éléments exaltants, les éléments régressifs, ces mélanges devaient venir d'elle. En cet instant, elle était résolue à choisir sa vie, à changer, chaque jour s'il le fallait.

Elle laissa ses envolées philosophiques quelques instants pour redevenir pragmatique. En ce moment, elle voulait partager ses instants de liberté avec Pablo. Elle se décida, Elle voulait choisir, prendre sa vie en main, elle allait prendre le bus et débarquer à Tamarindo, c'était décidé. De petites larmes d'émotions coulèrent le long de ses joues, elle aimait ces nouvelles sensations de liberté.

* * *

Les jours dans ma vie se suivaient et se ressemblaient, mais à ma grande surprise, mes desseins, pour la première fois, avaient pris forme, j'avais enfin réussi...

Je venais de gagner à ma passion favorite et cela allait complètement bouleverser ma vie, bien plus loin que je ne l'aie imaginé...

* * *

La marée était montante. Dans les remous de l'océan, Pablo tentait d'attacher son lich. Il avait déjeuné de bonne heure, la plage encore déserte semblait réservée à une dizaine de surfeurs amateurs. Plus loin, dans les rouleaux de plus grandes tailles, l'activité battait son plein. Les surfeurs aguerris profitaient des conditions généreuses en vagues, des mouvements matinaux de l'océan. Pablo s'était levé aux aurores, réveillé par son horloge interne branchée sur le mode excitation. Il avait mis son lycra, son plus beau short, il pouvait commencer officiellement sa nouvelle vie de surfeur. Il monta sur sa planche et tenta une sortie en paddelant. Repoussé et déstabilisé par les vagues venant mourir sur la plage, il n'avancait pas d'un mètre. Il ne suffit que de quelques minutes pour qu'il abandonne. Descendant du surf, il se rendit compte qu'il n'avait de l'eau que jusqu'au genou. Il rit et continua sa progression dans l'océan, en marchant tout simplement. Les vagues, impressionnantes ce matin-là ne l'inspiraient pas. Il respectait trop la puissance de cet élément pour risquer de le provoquer. Debout à côté de sa planche, il avait de l'eau jusqu'au torse. Il se décida à commencer

avec les petites vagues se formant sur les restes des Big One. Dès que l'occasion se présentait, il sautait sur le surf. De quelques mouvements de bras rapides, il tentait de ne pas se faire dépasser par le résidu, ensuite, une fois parti sur la mini-vague, il tentait maladroitement de se hisser sur le surf dans un équilibre précaire. Re commençant sans arrêt ses manœuvres, il profitait de chaque retour au large pour observer ses camarades débutants. Tous, sans exception, adoptaient la même tactique d'apprentissage. D'ailleurs, la plupart du temps les scènes de chutes étaient plutôt comiques. L'ambiance était bonne, tout le monde s'amusait aux spectacles des autres et à sa propre incompetence. Parfois, une réussite déclenchait les félicitations des autres apprentis. Cela ne faisait qu'une demi-heure qu'il se trouvait dans l'eau et déjà des crampes commençaient à titiller ses mollets. Avant que cela ne devienne sérieux, Pablo s'accorda une pause. En « rentrant » sur la plage, il prit son temps pour contempler les beautés du paysage. Les palmiers arrivant jusque sur la plage, les collines en arrière plan, la plage formant une petite baie. L'endroit était vraiment spectaculaire, encore bien plus beau qu'il ne l'avait imaginé. Il posa son surf sur le sable et s'assit à côté, il respira profondément quelques instants. Tout lui apparaissait encore mieux qu'il ne l'avait jamais rêvé, un bien-être total se traduisant par un large sourire ponctuait cette séance avec l'océan. Il scrutait, au loin, ses collègues pour essayer de disséquer les mouvements un à un. Emporté par la chaleur agréable qui régnait sur la plage et une fatigue physique latente, il se perdit dans une sieste réparatrice. Le soleil se rapprochait de son zénith, le sable atteignait des températures élevées brûlant la plante des pieds des plus intrépides. L'eau continuait de gagner du terrain et poursuivait sa remontée. Une vague plus puissante que les autres tira Pablo de son sommeil, la fraîcheur de l'eau le rappela à la réalité. Il venait de se faire surprendre par la montée des eaux. Il se regarda attentivement, il était écarlate. Il se maudit d'avoir une nouvelle fois omis de protéger son corps de crème protectrice. Il enfila son lycra, et repartit pour une nouvelle séance. Beaucoup plus courte que la première, il se sentait déjà plus à l'aise

que lors de ses débuts. Satisfait et défait par les efforts, il décida de faire un break jusqu'au milieu d'après-midi. Il rentra, triomphant jusqu'au restaurant. Il rinça soigneusement la planche, puis il commanda un batido de banano. Il fuma une cigarette, la première de la journée et retourna dans sa chambre. Pablo s'installa sur le lit et commença un livre. Cette session de lecture ne dura pas très longtemps avant qu'il ne sombre de nouveau dans le sommeil. Tous ses muscles semblaient atrophiés, jamais il n'avait imaginé pareil effort pour atteindre son rêve.

Le soleil commençait déjà à décliner. Pablo commençait sa séance de la tarde. Les conditions visiblement, n'étaient pas identiques. Tout d'abord les baigneurs avaient envahi le lieu, ensuite, le nombre de surfeurs avait décuplé. Il se résigna quand même à continuer son apprentissage. Entre les baigneurs intrépides et quelques surfeurs débutant, l'arrivée des « bellos » le décida à sortir de l'eau. La marée descendante n'arrangeait rien à l'affaire, car la qualité des vagues était inférieure au matin.

Il s'assit sur la plage pour contempler un spectacle insolite. Toutes les nanas du coin étaient réunies sur une centaine de mètres carré. La tour des salvavidas était prise d'assaut par quelques jeunes filles aux fesses découvertes et bronzées à l'aide de minuscule tenga, ceux-ci souvent fluorescent pour bien attiré le regard de l'innocent baigneur. A cette foule, il fallait ajouter les surfeurs égocentriques du coin. Pablo n'en revenait pas, il se faisait une telle image du surf pourvoyeur de liberté et de plaisir que cela le dégoûta presque d'en faire partie. Par dizaines, des « bellos » maîtrisant parfaitement leur sujet, venaient slalomer entre les baigneuses en quête de reconnaissance. C'était un vrai défi, à celui qui capterait le plus d'intérêt. Il était bien loin de cette après-midi-là, le rêve de plaisir partager qu'avec l'océan. Avec le corps d'athlète de haut niveau, bronzés, les cheveux décolorés, ils jouaient une parodie océane, de la vie citadine avec comme valeur, une planche et quelques muscles finement taillés. Pablo ne voulut pas participer plus longtemps à ce

cirque, il avait éprouvé trop de plaisir le matin même. Instinctivement, il venait de décider qu'il ne surferait que le matin.

La soirée, il la passa dans sa chambre, mort de fatigue, il n'avait pas le courage de sortir. Même l'attrait d'une cerveza ne le décida pas. Il s'en tenu à manger au restaurant « Frutas tropicales » et retourna dans sa chambre se reposer.

Une nuit profonde entourait déjà Tamarindo quand le bus s'engagea sur la route asphaltée, un minuscule croissant de lune apparaissait à peine au-dessus de l'océan. Les étoiles, au contraire, semblaient si proches que Leticia aurait voulu en cueillir. Elle sentait un petit pincement au niveau de l'estomac, elle arrivait finalement à l'endroit où tout pouvait commencer. Le bus stoppa devant un grand hôtel à quatre étoiles enfoui dans une végétation luxuriante, elle aurait pu se permettre d'y séjourner mais elle préférait prendre une habitation plus conventionnelle pour ne pas jouer à la fille à papi. Tirant sa valise à roulette sur les pavés inégaux de la rue centrale, elle se dirigea vers le centre du village. Elle loua une chambre au premier hôtel convenable qu'elle trouva sur son chemin. Assez simple, mais d'une propreté correcte, elle ne chercha pas à fignoler. Elle n'avait pas une minute à perdre. La chaleur était bien présente malgré la nuit tombée. Elle prit une douche expéditive, enfila une petite jupe à fleur, un petit top blanc, ses chanclas, elle se trouvait déjà dans la petite rue pavée. La fatigue du voyage n'avait absolument aucune prise sur elle. Le cœur noué, elle marcha jusqu'à la rotonde indiquant le centre de Tamarindo. Quelques arbres étaient plantés dans une sorte de rond point. Une dizaine de bars et restaurant se trouvaient là, des vendeurs ambulants avait installé leur stand de bijoux et autres articles artisanaux, Ils formaient un petit marché nocturne éclairé par quelques faibles ampoules. Leticia commença ses recherches, elle passa dans tous les restaurants pour apercevoir l'objet de ses désirs, mais la recherche s'avéra infructueuse. Elle se décida à donner un sens plus méthodique à ses recherches. Elle

entra dans un bar, le Mambo loco, elle s'installa aux bars sous le regard attentif des clients avides de chair nouvelle. Le serveur aux cheveux long ne tarda pas à la rejoindre et proposer, avec un sourire carnassier, ses services. Elle commanda un soda, et ne tarda pas à le questionner.

- Disculpe, tu n'aurais pas vu un espagnol, environ un mètre septante-cinq, cheveux court, nouvellement arrivé ?
- Non, mais si tu veux quand j'ai fini mon service, je peux t'accompagner à la disco. Il ne perdait pas de temps.
- Merci. Mais c'est important, je dois le trouver rapidement. Insista-t-elle.
- Ecoute cariño, Tamarindo, ce n'est pas très grand, je t'explique, s'il n'est pas ici, il est soit à l'Iguana azul, plus loin sur la plage soit à la Cantina Olas juste derrière. Peut-être est-il à la Patchanka également derrière. A partir de une ou deux heures du matin à la disco « El Tubo » tout au fond du village, c'est simple.
- Gracias, muy amable. Pour le gratifier de sa gentillesse, elle n'oublia pas de lui demander son prénom.
- Paco. Mucho gusto. Fit-il avec un sourire de parfaite satisfaction.

Les gens commençaient à prendre d'assaut le bar, elle termina rapidement son verre et s'engagea en sens inverse, sur le chemin pavé bordé, à présent, de boutiques souvenirs. Il était déjà dix heures et demie, elle n'avait pas de temps à perdre. Elle demanda à un passant la direction de l'Iguana azul. Il lui indiqua un bar restaurant donnant sur l'océan, à peine à cinquante mètres d'où elle se trouvait. En arrivant à l'endroit, elle fit le tour des tables, disséminées dans l'herbe, autour de palmiers éclairés de lumières multicolores. Un groupe de jazz distillait une musique légère pénétrant les âmes relaxées sur des divans confortables. Elle aurait bien voulu prolonger sa visite dans cet endroit, mais le temps pressait.

Demandant une nouvelle fois son chemin, à une mesera de l'Iguana, cette dernière lui indiqua une route en terre qui partait en direction des

terres. En continuant sur cette route elle allait tomber successivement sur la Cantina, la Patchanka et à la fin de la route, sur El Tubo.

Pendant ses recherches, Leticia eut le temps de s'apercevoir que l'endroit, bien loin du Costa Rica, était en réalité un nouvel Eldorado pour occidentaux en mal de sensations. Elle avait dénombré au moins cinq différentes communautés, les Argentins du Mambo Loco, les Français de l'Iguana azul, Les gringos de la Cantina Olas et enfin, les Italiens de la Patchanka et de El Tubo. Elle était un peu surprise, les seules personnes paraissant costariciennes étaient quelques serveuses et peut-être quelques cuisinières. Un sentiment bizarre s'empara d'elle. En plus de la déception de n'avoir pas retrouver Pablo, elle se demandait ce que venait faire jusqu'ici, ces dizaines de nouveaux colonisateurs. A première vue, il reproduisait exactement les mêmes schémas que ceux qu'ils avaient quittés pour un idéal supérieur. Cessant de penser quelques instants, Leticia s'engagea sur la plage. Elle trouva un vieux tronc de palmier et s'assit. Le lendemain, une nouvelle journée de recherche s'annonçait. Confiante, elle ne laissa pas le doute s'installer dans son esprit, elle se relaxa en écoutant le roulement de l'océan accompagnée par le croissant discret pendu dans le ciel. La voie lactée s'offrait à elle en cet instant, comme toutes ses envies de vivre la vie.

Une lumière matinale transperçait les rideaux gris de la chambre, Leticia regarda du côté de son réveil, il n'indiquait que sept heures trente. Elle décréta qu'il était encore trop tôt pour se lever. Elle se retourna en s'étirant de tout son long, puis referma les yeux. Dix minutes plus tard, elle se dirigeait vers la douche. Son cerveau était en ébullition et son impatience consumée. Elle enfila, après avoir soigneusement pris soin de son corps, un bikini rose fluo. Ce matériel de plage semblait dessiné uniquement pour elle, ses seins fermes en forme de poire ressortaient à leur entier avantage et la forme du slip laissait juste entrevoir, à l'observateur habile, ses petites fesses musclées. Elle enroba le tout d'un paréo de la même couleur, mit ses

chanclas à semelles compensées et prit le chemin de la rue. Elle s'arrêta dans le seul restaurant ouvert à cette heure précoce de la journée. Dans ce lieu de tourisme, les établissements ouvraient rarement avant huit heures. Elle commanda un petit déjeuner americano composé d'un jus d'orange frais, d'un café du même nom sans saveur et de deux toast accompagnés de marmelade à la fraise et d'un peu de beurre rance. Elle avala le tout rapidement mais son estomac lui rappela qu'elle n'avait rien mangé depuis une bonne journée. Cédant sous les crampes de celui-ci, elle commanda une omelette au queso. Enfin, il s'était calmé, elle régla l'addition, puis elle se dirigea sur la plage. Les surfeurs vivaient dans l'eau, elle sentait un vent optimiste souffler depuis l'océan. Elle parcourait la plage et s'arrêtait à proximité de chaque surfeur pour tenter de l'identifier. Elle avait déjà parcouru cinq cent mètres et avait stoppé une bonne dizaine de fois. Leticia se rapprochait de la tour des sauveteurs. Là, un petit groupe de débutants tentait désespérément de tenir en équilibre sur leur planche. Son cœur se mit à battre de plus en plus vite. Plus les surfeurs devenaient grands, plus son accélérait le rythme. Elle s'arrêta au bord de l'eau et l'aperçut. Il faisait partie des cinq intrépides apprentis. Elle déposa ses quelques affaires un peu plus loin et commença à courir en direction de l'océan. A peine avait-elle fait quelques mètres qu'elle se ravisa. Elle ne savait pas ce que pensait Pablo, elle le sentait mais n'en était pas sûre. Elle s'avança jusqu'à hauteur de poitrine dans l'eau salée en recevant, par la même occasion, quelques remous tumultueux. Elle attendit qu'il prenne une vague qui allait le ramener vers elle. Ce fut rapidement fait. Pablo venait de prendre une vague de son niveau et s'était hissé tant bien que mal sur sa planche. Au moment où il aperçut Leticia, il était déjà trop tard, il avait perdu l'équilibre, il se jeta de côté. Sans attendre, il la rejoignit et la serra dans ses bras en lui embrassant la joue. Trouvant trop de familiarité dans ce comportement, il se retira d'un bon mètre en essayant de maintenir le surf proche de lui.

- Holà ! ça fait plaisir de te voir, mais que fais-tu là ? Il venait de remettre de la distance entre eux, par gêne plus que pour autre chose.

Une nouvelle fois, il venait de la vexer dans son amour propre.

- Il ne faisait pas assez chaud dans les montagnes et mon ami Juan, le guide du volcan m'a parlé en bien de Tamarindo. Alors, je suis venue. En plus tu devais te trouver par ici. Je me suis dit qu'on pourrait peut-être économiser encore un peu en partageant une chambre.
- Cela me paraît parfait. Je suis dans une chambre très cool, pas trop loin. Si tu veux, quand j'ai fini, je peux te faire visiter.
- D'accord, si tu permets, je vais rester là pour t'admirer un peu en action. Dit-elle avec un sourire ravageur.
- Ok, si tu veux. Mais je ne suis pas encore hyper efficace je te préviens.
- Ce n'est pas grave, je veux t'admirer. Assura-t-elle d'une voix suave.

Cette dernière phrase retourna complètement les idées de Pablo. Prit d'une subite envie de démontrer ses progrès, il paddela plus loin qu'il n'avait jamais été, il se sentait plus sûr de lui, le moment était venu de passer à la vitesse supérieure. Il avait passé avec difficulté les écueils des vagues se cassant sans discontinuer sur la plage. Il s'assit un moment sur son surf pour se reposer. Il admira le corps de Leticia jouant avec les vagues, elle était venue jusqu'à lui, il n'allait pas la décevoir. Une vague se formait dans le lointain, il se coucha sur la planche, jeta un petit coup d'œil derrière lui pour vérifier son timing, tout semblait fonctionner, il paddela de toutes ses forces, il sentait qu'il allait l'avoir. Au moment où le surf commença à glisser en haut de la vague, il savait qu'il était déjà trop tard. L'énormité de cette vague, conjuguée avec son inexpérience, fit qu'il bascula la tête la première dans le vide. Dans un brouhaha indescriptible, le surf ressortit le premier de la vague et vint se fracasser sur le crâne de Pablo encore sous l'eau. Leticia accourut en luttant contre le courant, elle avait compris immédiatement que les choses se passaient mal. Quand elle

arriva à hauteur de Pablo, elle faillit s'évanouir. Une ouverture était visible dans son cuir chevelu et une large coulée de sang descendait le long de son dos. En état de choc, il ne se rendait pas compte de son état. Elle se ressaisit, et l'accompagna jusqu'au bord.

- Qu'est-ce que j'ai ? J'ai mal derrière la tête, je crois que j'ai été présomptueux. Non ?
- Ecoute, il faut juste qu'on t'appose quelques points de suture, tu es ouvert. Mais ce n'est rien, pas grand chose. Elle se voulait rassurante, mais son état trahissait ses propos.
- Je ramène le surf et on y va. D'accord.
- Tu ne ramènes rien du tout, on va trouver un médecin d'abord.
- Je ramène le surf. Insista Pablo et il partit en direction de son logement.

Malgré son opposition, elle le suivit, elle avait déjà de la peine avec la vision du sang, elle ne voulait pas en rajouter.

Le médecin de Tamarindo se trouvait à la piscine, dans un petit complexe de bungalows. Leticia alla le chercher, alors que Pablo attendait, serein, devant le local lui servant de salle de consultation. Il laissa tomber ses activités pour venir voir la gravité du cas. D'après les explications de la jeune fille complètement paniquée, il fallait recoudre une tête entière.

Il pénétra dans le cabinet, fit asseoir Pablo, et se changea.

- Alors, jeune homme, les joies du surf ? montre-moi ça.
- Cela ne dérange pas si je reste dehors ? Demanda Leticia en petite forme.
- Si tu ne t'évanouis pas, il n'y a pas de problèmes. Comment est-ce arrivé ?
- Je voulais prendre une vague, mais je pense, maintenant, qu'elle était un peu trop grande pour moi et j'ai reçu le surf sur la tronche.
- En effet, tu as le cuir chevelu éclaté sur trois centimètres, mais trois points de suture et tu n'y verras plus rien. C'est comme ça les femmes ! Le médecin rigola en imaginant la scène.

- Leticia ! Ça va ! Ce n'est pas grave trois petits points ! S'exclama Pablo rassuré.
- Ça va. Ça va. Fit une petite voix sur le point de s'éteindre.
- Une seconde, je vais m'occuper de ton amie.

Le médecin sortit de son cabinet avec un bonbon à la cortisone qu'il offrit à Leticia.

- Prend ceci, ça ira mieux après.

Quelques minutes plus tard, elle reprit le dessus, mais les points étaient déjà posés. Pablo sortit, tout sourire. Il donna un petit baiser sur la joue de Leticia, elle retrouvait peu à peu sa couleur d'origine, un sourire un peu amer sur le coin des lèvres. Elle venait de passer son souvenir le moins agréable dans ses aventures vacancières. Le médecin lança dans sa direction quelques recommandations.

- Tu dois veiller sur lui. Lui mettre un peu de glace, me le ramener demain matin, et vérifier qu'il ne mouille pas la plaie. Ok ?

Elle acquiesça d'un signe de la tête et ils rentrèrent dans la chambre du restaurant Frutas Tropicales. Elle l'installa sur le grand lit, alla lui chercher à boire, et en profita pour prendre une boisson sucrée pour elle. Elle revint à la chambre.

- Tu es sûr que ça va ? Tu n'as besoin de rien d'autre ? Demanda-t-elle toujours inquiète.
- Non, je te promets, tu es parfaite, comment ferais-je si tu n'étais pas là ?
- La question ne se pose pas puisque je suis là. ça te fait mal ?
- Même pas ! Le pire c'est que pendant une semaine : plus de surf, pas de soleil, c'est vraiment un exploit.
- Ecoute ! cela aurait pu être plus grave ! Je vais te chercher de la glace. Bouge pas !

Elle revint quelques minutes plus tard avec un sachet en plastique rempli de glaçons. Elle l'entoura d'une serviette de bain, le fit asseoir sur le lit. Délicatement, elle posa le tout sur le derrière du crâne, où se trouvait la blessure. En se fondant dans le regard de l'autre pendant quelques secondes, l'effet de ce traitement fut contraire aux prévisions.

La présence conjointe de leur corps moites activa en eux des décharges d'émotions, les sens en ébullition, ils ne purent s'empêcher de laisser parler leur désir réciproque.

SEGUNDO

Sortant de mon studio, je cheminai paisiblement le long de la rue Arenal. C'était une fin d'après-midi pluvieuse. Un fort vent de nord-ouest s'engouffrait dans les rues, congelant les passants anonymes dont je faisais partie. J'allais boire mon traditionnel café au lait dans une cafétéria de la Puerta del Sol.

- Oye, Oye, Tito !

Une voix qui ne me rappelait rien tentait d'attirer mon attention depuis l'autre côté de la route. Je n'avais aucune envie de converser avec qui que ce soit. J'accélérais le pas pour tenter d'échapper à la voix. Je n'avais même pas pris la peine de me retourner, je n'avais pas envie.

La voix, pourtant, se rapprochait. Bientôt, elle allait me rejoindre. Dans un effort vain, je m'enfilais dans un magasin de chaussures. Je faisais semblant de m'intéresser à une paire de bottes, mais déjà une main se posait sur mon épaule. Je me retournais.

- Hé ! Hombre ! Pourquoi tant de précipitation ? on ne veut même plus voir les vieux amis ?

- Holà Paco ! Non, ce n'est pas ça, mais je suis assez pressé.

- Tu as bien le temps pour un petit café ? J'ai une heure à tuer avant un rendez-vous.

En face de moi, mon meilleur ami de jeunesse. Le metteur en scène du moment, avec son sourire hollywoodien, ses cheveux longs bien peignés. Si j'acceptais, j'allais avoir droit à un monologue d'une bonne heure. Paco insistait tellement que ça avait vraiment l'air de lui faire plaisir. Malgré le moment pénible que j'allais vivre, j'acceptais. Je ne savais malheureusement pas dire non et n'étais pas vraiment le genre de bonhomme difficile à convaincre.

Je réussissais quand même à imposer l'endroit, cela d'ailleurs me surprenait, il ne rajouta même pas un mot. J'avais commandé un café au lait, et lui un cortado.

J'aimais cet endroit, tout en bois avec de petites tables en pierre. Il donnait directement sur la place où sans arrêt, une foule dense circulait dans tous les sens.

- Alors Tito, raconte. Cela fait au moins trois ans. Qu'est-ce que tu deviens ?
- Et bien, le boulot, quelques sorties. Je cherchais autres choses mais je ne trouvais rien.
- Tu sais que de mon côté je vais commencer mon premier long métrage. Après le succès de mon dernier vidéo-clip, j'ai trouvé un producteur. Génial, Non ! ?
- Oui, ça sonne bien.
- Et tu sais la meilleure ? je vais tourner avec ma fiancée ! Ça, c'est top classe mondiale.

Il nes'arrêtait pas. D'ailleurs, comme je le connaissais, il ne pouvait tout simplement pas s'arrêter. Il me raconta le scénario dans le détail, les dernières soirées folles auxquelles il avait prit part, j'avais droit en cet après-midi-là, à la totale. De temps à autres, il me posait quelques questions bateaux, auxquelles je n'avais pas le temps nécessaire pour répondre. Une seule fois, je pus répondre, cela concernait ma vie sexuelle, il voulait se mettre en valeur.

- Tito. Et les nanas, toujours en pleine forme j'imagine ? Tu ne dois pas arrêter ?

Ce sujet me tenait particulièrement à cœur, je répondis sans hésitations.

- Si, l'on considère que la majeure partie de mes conquêtes féminines proviennent de l'époque ou l'on vivait dans le même appartement et qu'à cette époque le fait d'être ton ami et d'étudier la mise en scène gommaient une partie de mon désavantage physique, ajouté à cela le fait que, pour la plupart, ce soit aux alentours de quatre heures du matin et souvent dans un état pitoyable, tu dois bien imaginer que ma vie sexuelle d'aujourd'hui ne ressort pas du lot. Et qui plus est, son existence reste à démontrer !

- Excuse-moi ! J'avais oublié. Tu sais que ma fiancée c'est Jessica Beltràn, l'actrice. Je vais même essayer de tourner mon premier film avec elle.

J'avais tout sauf envie de l'excuser. D'ailleurs, le sourire de compassion qu'il m'avait envoyé ressemblait plus à de la médisance qu'à autre chose. De son côté, cela faisait six mois que, dans tous les journaux, à la page spectacle, il ne passait pas une semaine sans qu'un article sur son couple ne soit publié. A moins d'être aveugle, comment aurais-je pu ne pas savoir ?

Une musique relaxante sortait des enceintes du bar ; une bénédiction, j'appelais cela comme ça. Cette agréable douceur des sons m'aidait à supporter mon calvaire. Paco regardait sa montre, le signal de son départ imminent me rassurait. Il avait vraiment un rendez-vous. Pour accélérer le mouvement, j'offrais la tournée. Il regarda encore sa montre une fois, puis m'annonça :

- Ecoute Tito, ce fut un plaisir, mais je dois y aller. Merci pour le café, je te laisse ma carte, lance-moi un coup de fil un de ces quatre, on s'organisera une soirée.
- D'accord, je pense que tu as un portable ?
- Bien sûr, me fit-il avec un clin d'œil que je trouvai vulgaire.
- A la pointe du progrès... toujours. Ajouta-t-il.
- Je vois. Bueno Adios Paco à la prochaine.
- Adios. Je file.

Je le regardais s'en aller avec soulagement. j'avais tout de même été content de le revoir. Son style n'avait pas changé, toujours aussi sûr de lui, aussi beau parleur. Il me complexait totalement. Pendant toutes nos années d'études déjà, nos différents stages conjoint et nos créations de scénario, j'avais toujours joué dans son ombre. A l'époque, je trouvais cela drôle, j'avais droit à certain avantage que mon talent très limité n'avait pu m'apporter. Mais là, j'avais abandonné, je ne voulais plus subir d'autres échecs, pendant près de cinq ans, j'avais vécu de rêves déçus, de fausses exaltations, de plus, le traumatisme de ces échecs successifs m'avait calmé à jamais. Je n'étais tout simplement

pas capable d'assouvir mes ambitions telles que je les avais vues à une certaine époque de ma vie. Aujourd'hui, le seul espace où je me permettais quelques actions se situait dans mes propres pensées, mais elles n'avaient aucune incidence sur ma vie morne et remplie d'habitude.

Les passants continuaient leur va-et-vient sur le trottoir, je tentais de visualiser, parmi ses jambes stressées, les plus fines et les plus joliment galbées de nylon. Inactif de nature, frileux par expérience, maladroit par habitude, seul mon imagination sortait du lot... pour autant qu'elle n'aille pas se perdre dans la réalité. Dans ces moments de réalité, ce n'était pas très agréable à regarder, comme si, par un maléfice sadique, une déformation profonde naissait à mon insu entre mon cerveau et le prolongement en actes.

Le bar se remplissait, je commandais un second café et méditait quelques minutes. Cette rencontre avec Paco venait de réouvrir des portes fermées depuis longtemps dans ma vie. Cela faisait trois ans que je m'assumais complètement et j'avais trouvé, par hasard, un terrain de jeu pour mes mises en scène. C'était sans danger car comme pour mes courts métrages ou pour mes essais, mes petites mises en scène ne fonctionnaient jamais. Je ne me plaignais pas de mon travail, je l'adorais, j'aimais l'endroit dans lequel j'habitais. Et ma ville, chaque jour, je la trouvais exceptionnelle. J'avais mon petit lot d'habitudes, les cafés au lait, les apéritifs prolongés, les tapas, quelques revues pornographiques pour soulager ma production d'hormones et surtout, le meilleur, une solitude facile pour un inactif et associable parfait. En cet après-midi du mois de mars, je me sentais vraiment bien dans mon petit monde fabriqué sur mesure.

Malgré mon bien-être apparent, une sensation bizarre m'envahissait, je n'étais plus capable, tout à coup, de discerner les jambes passant devant moi. Elles se présentaient à mon regard sous des formes floues et brouillées. Ma vue commençait à chanceler. La présence de Paco m'avait réveillé et je n'étais plus très sûr d'aimer ce que je voyais. Quelques réflexions se manifestaient, probablement soulevée par ma

rencontre avec Paco. Une spirale de petites angoisses m'attirait vers les fondements d'une critique personnelle, mais je n'en voulais pas.

La foule s'amplifiait, je réglai l'addition et me dirigea en direction d'un lieu que j'affectionnais. Je reprenai la calle Arenal en sens inverse, les secrétaires commençaient à sortir de leur lieu de travail, pour remplir les bars et les cafétérias. Voulant éviter toute remise en question inutile à ce moment, je me dirigeai vers les salles de cinéma du teatro Réal. Je choisis un film au hasard, une foule compacte attendait l'ouverture des caisses. Je décidai de me reposer un instant en face, sur un banc de la Place Isabel II. Un fort vent glacé s'enfilait sous ma veste. Je restai là à attendre patiemment.

Au moment de pénétrer dans la salle, je m'aperçus que nous étions beaucoup à avoir choisi ce film. D'habitude, j'allais au cinéma à la séance de seize heures. Pour une fois que je changeais d'horaire, la salle était pleine. Je n'aimais pas les présences trop rapprochées, encore moins au cinéma. Au moment où les premières images défilaient sur l'écran, je me concentrai uniquement sur le film. Les présences, mes petits tracas, la rencontre de l'après-midi, tout avait disparu. Plongé dans l'atmosphère de l'intrigue policière, le monde n'existait plus. En sortant de la salle, la nuit avait pris le relais du jour, les passants avaient changé d'aspect. Souriants, vêtus de leurs plus beaux atours, ils allaient tenter de capturer quelques heures de la nuit. Cette vision me tentait, cela faisait des mois que je n'avais pas cédé aux chants d'une cerveza. Pour couronner cette journée un peu particulière, une petite escapade nocturne allait probablement m'ouvrir les portes d'un sommeil paisible. Ce n'était de toute évidence pas certain, vu l'état fragilisé dans lequel je me trouvais, mais je voulais tenter l'expérience. Pour atteindre mon studio situé à deux pas, dans la rue de las Hileras, je montai, comme d'habitude, la rampe d'escalier à pieds. En pénétrant dans mon antre, je me préparai un sandwich au chorizo que j'avalai rapidement. Je me précipitai à la salle de bain pour me changer. Comme par magie, je retrouvais l'entrain de mes vingt ans. J'avais le temps, mais une étrange excitation me devançait, comme si la

rencontre de l'après-midi était le signe avant-coureur d'événements spéciaux. Je sortis une vieille bouteille de Carlos primero qui traînait dans un placard, et m'en versai une bonne rasade. Je me remémorai la dernière fois où j'avais bu un brandy, cela devait se situer pendant les fêtes de la nativité en accompagnant mon père après le repas, dans leur maison de Marbella.

Les premières gorgées me brûlaient le tube digestif. Au bout de la troisième, je retrouvai mon rythme juvénile. Je me servis un nouveau verre, cela me plaisait de me surprendre un peu. Pour améliorer encore la tournure des événements, j'allumai ma chaîne stéréo. Un disque de Pink Floyd y tournait, je me laissai entraîner par la musique. Je me demandais parfois pourquoi j'avais perdu ces petits moments qui améliorent le quotidien. J'en arrivai rapidement à une conclusion avantageuse : le quotidien était mon allié, il n'allait pas me trahir, je ne risquais rien avec lui, pas de faux-pas provoqué, pas d'excès, peu de surprise et toute mon imagination à mon service, avec le maximum de garantie de satisfaction. L'avantage que me procurait mon habitat au centre de la ville me satisfaisait à chaque sortie. Je ne me trouvais qu'à quelques centaines de mètres du quartier de Las Huertas, lieu populaire de distractions nocturnes. Même quand je n'étais pas de sortie, j'aimais me balader dans les rues de ce quartier, des bars partout, des gens, de la vie et des scènes parfois originales, improvisées par une poignée d'acteurs anonymes sous l'effet de quelques verres mal maîtrisés.

L'horloge familiale, sensée m'apporter la bonne fortune sonna dix heures, le moment était venu de faire une réapparition dans le monde mystérieux de la nuit. Je repassai à la salle de bain ajouter une fine touche de parfum, je me sentais prêt. Secrètement, suivant le déroulement de la soirée, j'envisageais même des tentatives. Avec un peu de chance, j'allais rencontrer, comme il y a trois ans, une anglo-saxonne en mal d'amour latino. Trois ans ! Tout ce temps sans toucher une paire de seins. Je me rendis compte, devant cette accumulation de jours que, soit je ne devais pas être conçu pour ce monde, soit j'avais raté plusieurs pages à une certaine époque. Cette petite réflexion, au

lieu de me déprimer, me fit sourire, il n'y avait plus de loi contre la surdité pr eocce, ni contre le fait de ne pas procréer. La révolution sexuelle avait quand même eu un peu de bon pour les pauvres humains en manque de libido. Des sensations oubliées refaisaient surface, il était temps de réactiver certaines de mes fonctions congelées par la peur de l'échec. En d eambul ant en cette fraîche soirée du mois de mars, dans les rues, en direction de la place Santa Ana, je me sentais intrépide. C'était un vendredi soir pas comme les autres. Pour cette première sortie depuis des lustres, je voulais inventer un scénario, histoire de la pimenter. Tout le long du trajet, mon intestin se rappelait à mon souvenir, distillant des gaz nauséabonds que je redoutais pour la suite. Je pénétrai dans la Cerveseria Santa Ana. J'adorais cet endroit, bien qu'il n'y ait rien de très particulier dans l'aménagement. Juste après l'entrée, une dizaine de table en bois, ensuite, un long bar avec de grosses boules en verre fum e qui descendaient du plafond illuminaient le comptoir. A une extr emitt e, une vitrine réfrigérante avec, à l'intérieur, des canapés, des fromages, du jambon, du chorizo. Les serveurs, tous vêtus d'une chemise d'un blanc immacul e et d'une petite cravate noire, naviguaient d'un client à l'autre, envoûtés par une énergie qui me stup efiait à chaque fois. Avec un peu plus d'assurance qu'à l'accoutumée, je me faufilai jusque dans le fond du bar. Je m'accoudai au comptoir entre quelques groupes de jeunes gens visiblement heureux de se trouver là. J'observais, en buvant ma première bière, toute l'agitation frénétique qui m'entourait. Le bourdonnement des voix résonnaient avec intensitt e dans ma tête alors que je fixais les pattes de porc fumées, les jambons serrano et autres chorizos, pendus contre le mur derrière le comptoir, deux femmes dans la trentaine, tout comme moi, s'installèrent à proximité. Sans contrôle sur mes organes internes, mon c oeur commençait à accélerer ses battements, sans raison apparente. L'une d'elle m'inspirait quelques désirs, mais plus mon désir de faire connaissance augmentait, moins je me sentais capable de faire le moindre pas. Je sirotais ma bière en jetant quelques coup d' oeils furtifs. Ma tête, transformée pour l'occasion en girouette, cherchait

dans tout le bar, des images de belles femmes à conserver dans ma mémoire. Sans m'en rendre vraiment compte, je cherchais à détourner mon attention des deux femmes d'à côté. Sans attendre la fin de ma première bière, j'en commandai une seconde. Je m'en remettai, en toute confiance, aux effets parfois magiques de l'alcool. Je savais très bien que cette magie ne durait pas indéfiniment et que, sans contrôle, elle se transformait rapidement en parodie.

Alors que le lieu continuait à se remplir, je fis un récapitulatif des verres accumulés dans la soirée. D'après mes estimations et un passé récent sans la moindre goutte d'alcool, je devais bientôt arriver dans la phase où les craintes ridicules sont remplacées par un courage triomphant. Alors que je sentais les prémices de mon courage prendre place, deux grands gars, pas du tout prévus dans ma scène, faisaient irruption sans prévenir. Complètement pris de court, je subis les effets d'un scénario catastrophe. Sans aucun complexe, ils avaient pris la place qui semblaient dûe à leur rang. Malgré mon amertume, je dus m'incliner. Physiquement, je ne pouvais lutter d'aucune manière. J'étais petit, ils étaient grands. J'avais des lunettes, ils avaient des yeux clairs. J'étais frisé aux cheveux courts, ils avaient de belles chaussures. J'avais la bedaine de mon âge, ils avaient des superbes cheveux. J'avais des habits datant de dix ans, ils avaient des corps d'athlètes.

A ce moment-là, je me commandai un whisky. Mes espoirs venaient de disparaître, je passai du côté obscur, celui où la magie n'existe plus. Je demandai une cigarette à un autre voisin. Habituellement, je ne fumais jamais, mais en cet instant de trouble, je m'imaginai que cette cigarette allait changer le cours de la soirée. Cela ne changea rien et, sentant le scandale arriver par certains comportements crétins et enfantins qui m'envahissaient sournoisement, je me décidai rapidement à prendre l'air.

Sortant du bar, avec quelques difficultés à contrôler les effets gravitationnels, je ne me résignai pas à rentrer. Je savais qu'en vivant cette soirée en poussant le ridicule, je me garderais de recommencer pendant un moment. Je m'enfilai dans une boîte de la rue Principe. Une

musique techno à réanimer les morts occupait les lieux. Je m'approchai du bar pour commander une bière, quand je croisai le magnifique regard perçant de la bar tender. Ce n'était pas la musique qui me réanimait, mais cette délicieuse petite merveille au visage fragile. Oubliant tout ce que j'étais, je m'installai sur un petit muret en face du bar. Je l'observais, je ne pouvais faire que cela. Même la musique ne faisait plus partie des sensations que je ressentais. En admiration devant cette créature divine qui travaillait en enfer, mon attention fut tellement absorbée par sa magie que je m'endormis sur place, son image gravée dans mes rêves.

L'aspirateur de ma voisine, mon grand ami du matin, me tira du sommeil, je regardai ma montre : neuf heures. Ma tête n'était que douleur uniforme. Toujours vêtu de mes habits de la veille, je n'avais que peu de souvenirs de la fin de soirée. Je tapai contre le mur en signe de protestation contre le régime totalitaire de la propreté, mais les vibrations me revenaient jusqu'au cerveau, provoquant des douleurs probablement irréversibles pour mon avenir. En passant par la salle de bain, j'absorbai quelques dopants légaux, ensuite je retournai me coucher et tentai de retrouver le royaume du sommeil où ma tête n'existait plus.

Ma voisine, dont la seule activité que je lui connaissais était de nettoyer son appartement, avait repris du service avec son complice de toujours. Je me demandais souvent, si son nouvel aspirateur n'avait pas pris la place laissée vacante par son mari disparu. Il était quatorze heures et je ne me sentais pas beaucoup mieux. Je regardais fixement le plancher de mon studio, je n'arrivais pas à me décider pour un quelconque mouvement susceptible d'apporter un aspect positif à ma journée. Je me sentais totalement largué. Je me levai quand même, par habitude et je fis chauffer de l'eau. Je ne trouvais plus le fil conducteur de mes activités normales. Le café que je venais de me préparer fumait dans mon bol. Accomplissant des efforts incroyables, je tentais de me rappeler ce que je pouvais bien faire lors de mes jours de congé. Le

liquide chaud m'aida rapidement à me souvenir de mes activités coutumières. En général, je m'occupais de mes petits protégés. Ensuite, ce samedi était la journée de ma correspondante internet. Je prenais mon temps pour passer sous la douche, je n'avais mon rendez-vous virtuel qu'à dix-sept heures. Je mis un peu de musique et m'installa à nouveau dans mon lit. De petits courants froids passant sous les jointures de la fenêtre me poussèrent à m'emmitoufler dans ma couverture. L'hiver commençait avec trois mois de retard et cela me perturbait un peu.

Les théories sur le sujet me poussaient parfois à réfléchir. De plus ce sujet prenait une importance toujours plus grande. Un bon nombre de personnes pensaient que l'industrialisation forcenée dérégla le climat de la planète. Malgré le côté narcissique de cette théorie, je m'en sentais assez proche. Malheureusement, je ne me sentais pas prêt à abandonner mon petit confort quotidien pour améliorer la situation qui se dégradait. Pour me rassurer, je me persuadais que les décideurs du monde pensaient pour notre bien futur.

Les heures de l'après-midi avançaient et j'allais bientôt retrouver ma cyber amie pour une heure de plaisir virtuel. Je me décidais, malgré le froid, à aller boire un petit café avant ma séance. Je montai à la plaza Mayor. En entrant dans un café de la place, je me plaçai à côté de la vitre et commandai un café. J'observais un nombre incalculable de touristes de tous horizons. J'aimais le côté cosmopolite du centre de ma ville, cela me permettait de laisser aller mon imagination à inventer des rencontres exotiques. Ces rencontres n'existaient que dans mon esprit car dans les faits, je n'étais pas du tout certain de vouloir les vivre, et je ne faisais rien dans ce sens. Terminant mon café, je me dirigeai, sans attendre, vers mon lieu de rencontre hebdomadaire. Dans un immeuble d'époque, non loin de la place, j'avais découvert les joies d'internet. J'étais toujours satisfait de mes rencontres puisque je les choisissais. Je m'installai derrière un des ordinateurs de la salle, manipulai la souris et le clavier pour me retrouver dans mon site préféré de dialogues en ligne. Je lus rapidement les noms des personnes présentes.

« Carla75 » était déjà là. Dès mon entrée, je reçus ses premières phrases qui s'inscrivirent au bas de mon écran.

- Holà Carlos ! Comment vas-tu cette semaine ?
- Bien mon cœur et toi ?
- Parfaitement. Et le Roi, comment va-t-il ?
- Très bien, je l'ai vu jeudi, passer en voiture, il avait l'air en pleine forme.
- Tu as pensé à moi cette semaine Carlito d'amour !!
- Bien sûr, à chaque tour de garde, je ne pense qu'à tes seins gonflés...

Pendant une heure, toutes mes fantaisies y passaient, depuis trois mois, une fois par semaine je m'astiquais le cerveau au milieu d'autres internautes inconnus. Ce qui me plaisait dans mes expériences cybernétiques résidait dans le fait que je pouvais m'inventer des personnages, un physique, une histoire, à chaque fois différents. D'ailleurs, avec Carla, j'avais pris le rôle d'un garde de la famille royale, j'étais grand avec un corps musclé, j'étais marié, et j'adorais les aventures extraconjugales.

De son côté, elle était cyber-grande, cyber-belle évidemment, étudiante faisant des extras comme modèle pour la télévision argentine. Bien sûr, toutes ses informations étaient aussi valables que les miennes dans notre monde virtuel.

En rentrant dans mon studio, excité par les messages parfois obscènes de ma copine virtuelle, je ne pus m'empêcher de m'auto-satisfaire violemment. J'adorais Internet. Dans ses moments-là, j'hésitais toujours à installer un ordinateur chez moi et à me brancher sur le réseau. La crainte de devenir dépendant de ces communications virtuelles m'en dissuadaient. J'avais déjà assez de problème pour lier des contacts extra-professionnels avec mes semblables, sans me cloîtrer définitivement dans un monde imaginaire. Je concevais volontiers que les réalités du monde, moins je m'en approchais, mieux je me sentais, à cause de mon incapacité chronique à accepter les échecs, mais je ne voulais pas tomber dans une vie uniquement virtuelle. Après avoir rééquilibrer mon taux hormonal, je me laissai aller à une petite sieste.

La sonnerie du téléphone me réveillai, les yeux encore embrumés de sommeil, je décrochai. C'était l'appel hebdomadaire de ma mère. Je n'avais, pendant toute l'année des contacts qu'avec elle. Mon père me tolérait seulement quelques jours par année. Il n'avait jamais supporté que son fils unique, à qui il avait donné toutes les facilités, ne réussissent pas dans ses projets. Mon père était le vrai passionné de cinéma, je n'avais fait quant à moi, que suivre ses rêves qui, avec le temps, étaient devenus les miens. Il ne pouvait toujours pas supporter que son fils n'ait eu aucun talent. Ma mère avait bien tenté de lui faire entendre raison, mais depuis toujours, il avait vu, dans ses fantasmes, son fils réalisateur.

- Allo ?
- Bonjour Tito. Comment vas-tu ? Il fait froid à Madrid ?
- Bonjour Maman, je suis en pleine forme. Mais par ici, il souffle un vent glacial. Et vous ? Papa ?
- Nous allons bien, nous avons même un peu de soleil, mais il ne fait pas les températures habituelles, un peu plus froid. Ton père te salue bien, mais tu sais comme il est. Ce n'est pas encore aujourd'hui que tu vas l'entendre au téléphone.

Ma mère m'expliquait dans tous les détails les événements de la semaine, la mort du chat de la voisine, le prix du lait qui avait augmenté et encore plein d'autres faits divers depuis leur retraite dorée de Marbella. De mon côté, je n'avais jamais de grandes nouvelles. Je crois qu'elle y croyait quelque part encore un peu, mais de moins en moins. Cela faisait trois ans qu'elle espérait que je lui annonce la présence d'une femme dans ma vie. Mais malgré ses prières souvent répétées à la messe chaque dimanche, aucun miracle ne s'était encore produit. Après m'avoir donné les ultimes conseils qu'un fils unique, vivant seul, se devait de savoir, elle me quitta à regrets en n'oubliant pas de me demander mes horaires de la semaine, pour être sûre de me joindre le week-end suivant.

Profitant d'avoir le téléphone sous la main, je commandai une pizza et m'installai derrière ma console de jeux vidéo. Alors que j'étais en pleine course dans ma Ferrari, sur le circuit de Suzuka au Japon, le livreur venait de frapper à ma porte. J'interrompis ma partie pour manger, mais je ne pensais qu'à reprendre, j'étais en tête de la course, ce qui ne m'arrivait pas tous les jours. Comme la soirée commençait, je ne prévoyais pas de me coucher très tôt même si, le lendemain, j'étais de service à neuf heures du matin. Ces jeux vidéo m'absorbaient souvent pendant toute la nuit. A une époque de ma vie où j'étais sensé être créatif, je n'avais pas de télévision et mes soirées, je les consacrais à la lecture. Depuis mon retour à ma vraie nature, j'éprouvais les joies enfantines du jeu derrière une manette et un poste de télévision. Au début, je m'étais méfié de ce changement trop radical, mais avec mes horaires et le stress de ma profession, j'avais vite cédé à la tentation des jeux sur console vidéo.

Malgré ma très bonne position dans le dernier tour, une erreur de manœuvre m'avait précipité dans les rails de sécurité. Une fois de plus, je ratai de peu une victoire à ma portée. Reprenant mes esprits, je repartis immédiatement pour un autre Grand prix de « formule un ». Je m'immergeai en totalité dans ce monde virtuel. Ne tenant plus les yeux ouverts, je capitulai finalement devant le sommeil.

Le dimanche matin, Madrid se réveille toujours avec la gueule de bois. A chaque fois, sur le trajet jusqu'au métro, je croisais des fêtards égarés dans les rues du centre, dans des états à peine croyables. J'aimais bien travailler le dimanche, je me sentais important dans ces moments-là, comme si, seul fidèle parmi les fidèles, je relevais le défi de me consacrer uniquement à mon travail. Je prenais le métro à la station Opéra, ensuite je devais changer de ligne à la station Goya, puis à la station Mar de cristal. En tout, une bonne heure de trajet pour arriver à mon poste de travail.

Avant de partir, je m'arrêtais souvent chez Chabo pour boire mon café accompagné de churros croustillants. Je l'aimais bien, il gérait son

établissement d'une main de fer. Malgré son aspect bougon et dur à cuire, il avait toujours, pour ses clients, une parole aimable. Ce matin-là, il était encore plus joyeux que d'habitude, passionné de tauromachie, c'était l'inauguration de la Feria de Séville. Il s'était abonné à une compagnie de câble pour pouvoir suivre, en direct, les corridas depuis son bar. Toute sa passion l'envahissait ce jour-là. Les théories sur les qualités des matadors qui allaient donner l'alternative en ce dimanche, occupaient les plus anciens. Tous présents pour vivre leur infaillible passion taurine.

En arrivant dans le vestiaire pour me changer, en ce dimanche pluvieux, sur la porte, un communiqué annonçait une séance du personnel pour la semaine suivante, avec une mention en caractère gras : « présence obligatoire ». Je m'habillai rapidement, passant une chemise propre et mon pantalon d'apparat, ma cravate et mon badge. En arrivant à mon guichet, tous mes collègues étaient déjà présents. Notre cheffe bien-aimée, Inmaculada se trouvait dans une de ses humeurs qui la caractérisaient certains jours. Personne n'osait lui adresser la parole, tellement elle était de mauvaise humeur. C'était une petite femme d'une cinquantaine d'année, portant de petites lunettes et d'une tyrannie naturelle qui m'impressionnait. En générale, je faisais tous ses petits caprices, ce qui me valait certaines animosités de la part de quelques collègues. Aimable avec les clients, je jouais souvent le rôle du petit chien qui suivait à la lettre toutes ses indications. Je crois que dans le fond, elle m'appréciait mais dans son style, une définition exacte de ses sentiments envers ses subordonnés semblait toujours présomptueuse. La matinée se déroulait sans encombre, le stress latent qui définissait notre travail ne nous perturbait même plus, il était complètement assimilé à notre fonctionnement. Notre petite équipe avait des années d'expérience, j'étais le dernier arrivé et je terminais ma troisième année. Au moment de la pause, dans notre cantine, je pris mon traditionnel bocadillo au thon, avec une eau gazeuse. J'étais accompagné de ma collègue Paloma. Petite noiraude un peu forte, elle

avait toujours la plaisanterie facile. Mes secrets, qui n'en étaient pas vraiment, l'intriguaient. En réalité, ce qu'elle prenait pour des secrets, c'était tout simplement mon immense capacité génétique à la passivité totale.

- Tu as vu l'histoire de la réunion ? Me demanda-t-elle.
- Bien sûr, on ne peut pas louper leur affiche.
- Et bien, il paraît qu'ils vont nous faire subir un audit. Personne n'en est sûr, mais tout le monde en parle.
- Tu sais, moi, je fais mon job, et le reste.
- Tu ne comprends pas ? Un audit, c'est pour nous évaluer et nous jeter ensuite.
- Non ? Tu crois ?
- Bien sûr, la compagnie cherche une rentabilité accrue, et cette fois, c'est sur nous que ça tombe.

Malgré ma tranquillité apparente, ces quelques phrases me perturbaient, mais je tentai de rester serein. Je continuai.

- Pour le moment, ce ne sont que des rumeurs, on verra bien la semaine prochaine.
- Oui, mais d'après Inma, ils vont faire ça rapidement, l'audit, ce n'est qu'une façade pour bourriques. Elle m'a même dit que dans un mois, certains d'entre nous vont se faire virer. Nouvelle politique d'entreprise, ils veulent réduire de vingt pour cent les effectifs du service clientèle.
- Cela suppose que, pour notre équipe, deux personnes vont se faire virer ?
- Voilà, exactement ! Et en plus on ne connaît pas les critères qu'ils vont prendre en considération.
- Et les syndicats ? Demandai-je naïvement.
- Ils marchent main dans la main avec la direction, ils n'ont plus de poids, ils essaient seulement de minimiser, ils sont pris à la gorge. Toutes les entreprises le font.
- Heureusement qu'Imaculada nous aime bien, sinon je crois que je me ferais du souci.

- Moi, je m'en fais, comme tous les autres tant qu'on ne sait rien, je ne suis pas tranquille.

D'habitude, elle vivait d'un optimisme exemplaire, mais de cette petite discussion, je discernais en elle des craintes réelles qui me troublaient. Si Paloma avait des craintes, probablement que j'aurais dû en avoir aussi. Cette question m'occupa l'esprit tout le reste de la journée. Cette compétition aux profits maximisés me laissait d'ordinaire de marbre. Cela avait toujours eu un côté abstrait pour moi. Mais là, j'étais bien obligé de constater les risques de plonger, à notre tour, dans le grand bain du capitalisme opportuniste de notre époque.

Sur mon trajet de retour, dans le Métro, cette idée qui devenait peu à peu une fixation, m'obligeait à une réflexion. Cloîtré dans mon siège, j'observai quelques rares collègues qui rentraient, eux aussi, de leur journée de dur labeur. J'essayai de déceler sur leur visage les mêmes craintes qui me rongeaient l'esprit depuis le matin. Malgré mes efforts intenses de perceptions, je n'arrivai pas à découvrir le moindre signe de peur. Ce qui frappait l'observateur, c'était plutôt une résignation de tous les instants. Tout le monde semblait accepter, sans rechigner, les nouvelles règles en vigueur.

Cette situation me rassurait, je n'étais visiblement pas le seul à accepter l'idée qu'il ne fallait pas s'exciter pour ce genre de problème. Je me ralliais une fois de plus au plus grand nombre.

Pour me rassurer définitivement, je profitai de la présence d'une personne plus âgée à mes côtés pour l'interpeller.

- Excusez-moi Monsieur. Que pensez-vous du nouveau capitalisme ?
- Tous des « Hijos de puta », tout le monde nous bouffe les couilles, Les hommes politiques, les patrons, l'Europe, ils sont tous de mèche.
- Moi, je pense qu'on ne peut rien faire. Et vous ?
- Ecoute jeune homme, de toute manière, ils ont tout acheté, il n'existe plus de gars qui en ont comme les communistes de l'époque. Aujourd'hui, ils jouent tous dans la même équipe, uniquement pour eux.
- Merci. Vous venez de me rassurer.

- De nada. Petit. Me fit-il en descendant du métro.

Je retrouvai un semblant de sourire, il m'avait complètement rassuré par ses paroles venant du cœur. Nous ne pouvions rien faire, nous étions que des petites brebis cherchant chacun de notre côté à subir le moins possible la nouvelle loi de la jungle.

Ces petites phrases relativisèrent mes craintes. De plus, j'avais un avantage sur mes collègues dont personne ne se doutait. Mon père avait travaillé pendant quarante ans pour la compagnie, occupant des postes à responsabilités. D'ailleurs, j'avais trouvé ce travail grâce à quelques coups de fil qu'il avait passés à l'époque. Ma situation était enviable, ils n'allaient pas virer le fils d'un ancien directeur ayant sué toute sa vie dans l'intérêt de la compagnie. J'en étais persuadé, cela me donnait une assurance nouvelle qui allait me délivrer de quelques nuits agitées. Je revins dans mon antre, comme après chaque journée de travail, vanné, épuisé, tant physiquement que nerveusement. Heureusement qu'à chaque fois, retrouver mon studio agréablement chauffé, avec ses poutres en bois apparentes et son cachet, m'apaisait. Je pris une bonne douche chaude et me préparai un de ces repas industriels et rapides au goût douteux, mais qui remplissaient plutôt bien mon estomac vide. Ma bedaine ne provenait pas de ces repas rapides, mais de la mythique plaque de chocolat que je mangeais en buvant mon café. Sans ces friandises quotidiennes, il me semblait qu'un vide profond se formait en moi. La semaine qui s'annonçait allait être pénible. Mon horaire le moins favorable du mois. Je commençais à cinq heures du matin pour terminer à deux heures de l'après-midi. Pendant ces semaines-là, je devais abandonner le métro pour utiliser ma vieille vespa grise. Je me levais à trois heures et demie pour partir à quatre heures du matin. Je devais circuler sur le périphérique et affronter les conditions atmosphériques hivernales de cette période de l'année. Assis dans mon fauteuil, j'hésitais à sortir boire un café en face. Je me trouvais un peu trop volubile à mon goût. Depuis quelques jours, il fallait que je me fasse plus discret. Ma solitude salutaire commençait à me manquer. Moi qui, depuis plusieurs années, tentait de ne pas connaître de nouvel

échec, prenant cela comme une sorte de lente réhabilitation sociale. Depuis trois ans, je n'avais fait aucune rencontre intéressante. Quand le besoin s'en faisait sentir, je m'approchais plus volontiers d'étrangers de passage dans ma ville, plutôt que de risquer des déceptions avec des personnes proches.

Finalement, je me décidai quand même à sortir pour boire un café. Je traversai la rue Arenal et me retrouvai à quelques dizaines de mètres seulement de mon immeuble, dans le café « Di Niccola ». Je commandai jus d'orange et m'installai à une table. Les décors en bois, finement mis en valeur par quelques babioles colorées, donnaient envie d'y passer tout son temps. Je pris un des journaux sur le comptoir et commençai mon unique lecture quotidienne d'informations. Depuis le jour où j'avais quitté le monde du spectacle, je ne m'intéressais plus à grand chose de ce qui se passait dans le monde extérieur. La situation provoquée par l'annonce de l'audit dans ma compagnie me poussa à feuilleter la section financière du journal. A l'intérieur je trouvais tellement d'informations sur les éventuelles fusions, sur les probables progressions du cours des actions que je me sentais perdu. Je me retrouvais, presque comme naguère, dans mon enfance, à l'intérieur d'un jeu de Monopoly mondial. Bien que néophyte en la matière, je parcourus quelques articles en vue d'une éventuelle compréhension future. Depuis dix minutes, j'essayais de comprendre les nouvelles règles du jeu, je finis par schématiser le plus simplement possible le concept. Les pouvoirs actuels poussaient tout le monde à investir en bourse pour arriver, peut-être, un jour, au travailleur actionnaire qui sera content de se faire virer de son travail puisque les actions qu'il possédera lui rapporteront plus d'argent que ses propres efforts de production. Ce monde de spéculateurs me paraissait étrange, mais il rentrait sans bruit dans ma vie. Un vieux réflexe me fit tourner les pages pour arriver sur la partie consacrée au monde du spectacle. Evidemment, je tombai sur un bel article dédié au couple de l'année. Mon ami Paco accompagné de sa Jessica bien aimée. Je lus l'article dans les moindres détails. Le tournage de son premier long métrage

allait bientôt débiter et sa novia comptait beaucoup sur son talent pour la sublimer, rien de spectaculaire, mais une belle photo du couple accompagnait l'article.

L'heure avancée de la soirée me poussa à rentrer me coucher, je profitai d'un dernier sursaut d'énergie pour ajouter à la liste de mes protégés, les derniers élus de la semaine. Je ressortis celle du mois précédent. Le lendemain, je devais commencer mes investigations, comme chaque semaine. Je me couchai après avoir jeté un dernier coup d'œil aux noms apposés sur la liste. J'éteignis la petite lampe halogène au-dessus de mon lit. Bien que très fatigué, je ne m'endormis pas tout de suite, je ne pouvais m'empêcher de penser à cette histoire d'audit. Si, par malheur, je me faisais jeter de la compagnie, j'étais certain que mon paternel remonterait, même à pieds, jusqu'à Madrid pour m'exécuter. Je spéculais sur du vent pour l'instant, il fallait vraiment que je fasse attention dans les prochaines semaines, je devais faire encore plus plaisir à notre chère et tendre cheffe Imaculada, n'éveiller aucun soupçon en rapport à mon père et jouer au collègue modèle et sociable. Ce programme me semblait chargé, malheureusement je n'avais pas le choix, mon père n'avait pas encore digéré mes échecs passés et il ne me le pardonnerait jamais. A ce moment-là, une crainte incontrôlable prenait possession de mon esprit. Je mis plusieurs heures avant de m'endormir.

Quand mon réveil sonna, j'avais à peine somnolé quelques heures. Je me dirigeai machinalement vers la salle de bain et me regardai dans le miroir. L'image qu'il me renvoyait me faisait peur. Des cernes énormes et des signes évidents de craintes me défiguraient. Je me retrouvais malgré moi, comme le jour d'un examen. Ma belle assurance du jour précédent face à Paloma s'était liquéfiée en une nuit. Je devais absolument me reprendre, je pris une douche glacée, ensuite je bus un triple café corsé pour m'éclaircir l'esprit, il me sembla que j'allais déjà beaucoup mieux. Je descendis dans le réduit humide du rez-de-chaussée pour en sortir ma vespa. Je l'embrayai avec le pied et pris la

direction du périphérique. Un vent glacial me giflait le visage, mais mon anxiété était beaucoup trop forte pour que cela m'importune vraiment. Les nouvelles dans les vestiaires étaient plutôt bonnes en ce lundi, la direction démentait toutes les rumeurs non fondées qui circulaient dans l'entreprise, la séance et l'audit prévu n'allaient servir qu'à améliorer nos services à la clientèle. Ce communiqué rassurait l'ensemble de mes collègues et de mon côté, je respirais de nouveau un peu mieux. Même si un doute subsistait, il n'annonçait pour l'instant aucune suppression de poste. Même les syndicats appelaient au calme. Je m'étais probablement alarmé une fois de plus pour rien, le traumatisme de l'échec continuait à me hanter. La journée se passa bien, malgré une fatigue latente. La bonne nouvelle du matin m'avait redonné un peu de confiance professionnelle, l'unique que je connaisse vraiment.

Au guidon de ma vespa, sur l'avenida de America, je me faufilais dans le trafic, parfois de façon imprudente. La pluie et le vent qui me glaçaient le visage, malgré mon équipement, me poussaient à prendre quelques risques supplémentaires. Arrivant finalement à destination, je rentrai mon engin dans l'immeuble et montai à pieds les escaliers pour me réchauffer. En retrouvant mon petit nid je me changeai rapidement, j'enfilai un vieux survêtement délavé et enclenchai mon poste de télévision. Je voulais absolument prendre connaissances des prévisions météorologiques de la semaine, cela allait conditionner mes futures investigations.

Je me préparai un thé au rhum en attendant la fin du « Télédario » de quinze heures. Installé dans mon fauteuil, je me réchauffais peu à peu. Le présentateur du canal national, gardant son sens de l'humour annonçait des prévisions pessimistes. Nous subissions, d'après les informations en sa possession, les affres d'une dépression centrée sur la péninsule, accompagnée d'air polaire venant directement, selon lui, de l'Islande. Poussant un soupir, j'allais encore passer une semaine de calvaire, il n'allait pas faire un temps à laisser un motocycliste dehors. Je me résignai. Au vu des conditions atmosphériques annoncées, mes protégés de la semaine n'allaient pas être suivis. Je dus me contenter

seulement de la première phase de mes investigations hebdomadaires. Avec le temps et l'expérience, j'étais devenu très méthodique dans mes recherches, j'avais adopté une minutieuse marche à suivre. Et ce fonctionnement ne dépendait en aucun cas de mes horaires. Que je sois du matin, de l'après-midi ou bien même du soir, il n'y avait aucune différence. Ma liste se trouvait sur une petite table à côté du fauteuil, je tenais des statistiques précises. C'était ma cent quarante deuxième listes d'acteurs potentiels, et, jusque là, je n'avais pas encore réussi à conclure une seule fois. N'étant toujours pas réchauffé, j'allai me refaire un grog. Je sortis ma panoplie d'annuaires téléphoniques madrilène et je commençais à chercher. Le lundi, c'était mon jour de préparation. Je cherchais les numéros de téléphone des personnes se trouvant sur ma feuille. En sirotant mon grog, en premier lieu, je m'affairais, comme d'habitude, sur les personnes de la gente féminine. Depuis quelques années, avec l'apparition des téléphones portables, ma tâche devenait de plus en plus ardue. Je savais que j'allais bientôt, à cause des progrès technologiques, devoir adapter ma méthode à l'air du temps. Dans ce sens, j'hésitais à m'équiper complètement en gadgets électroniques. Pour l'instant, j'arrivais encore à mes fins, mais la fin d'une époque se faisait déjà sentir. Des six noms féminins sur ma liste, quatre avaient un numéro de téléphone. Pour les deux autres, je dus m'occuper des noms masculins, mais pour un seul, je trouvai le numéro. Je perdis déjà, dès les premières recherches, un des participants. Je terminai mon thé, j'étais satisfait, parfois, certaines semaines, je ne trouvais qu'un ou deux numéros de téléphone. J'avais pas mal de problèmes, surtout avec les jeunes. La vie en communauté dans un appartement, comme je l'avais vécue moi-même, avait toujours un franc succès auprès de la jeunesse madrilène. Dans ces cas précis, il m'était impossible de retrouver le numéro de ces personnes. Prenant ma console de jeux en main, je laissai provisoirement mon occupation favorite de côté, me perdant dans les aventures de « Lara Croft ». J'abandonnai mes protégés jusqu'au lendemain ; jour des appels téléphoniques.

Le temps ne s'améliorait pas, les prévisions de monsieur météo avaient un sens et je rentrai à nouveau trempé. Je me préparai un thé nature, ensuite je me laissai aller à une petite sieste. Par expérience, je savais pertinemment qu'il ne me servait à rien d'appeler avant l'heure du repas.

Aux environ de vingt et une heures, les yeux encore tout collés, je me préparai une tortilla puis, en attendant l'heure propice, je m'installai pour écouter un peu de musique. A chaque fois, avant de faire mes appels, j'avais l'estomac un peu noué. Je m'imaginai en pleine réussite, avec la satisfaction magnifique d'avoir changé la vie de quelques-uns de mes semblables. Depuis trois ans j'essayais. Je venais de fêter ma troisième année de vérifications minutieuses et je n'avais encore jamais réussi. Souvent, je me demandais si cela ne m'arrangeait pas un peu de ne jamais arriver jusqu'à la formation gagnante. Je me sentais mieux dans l'échec, cela me faisait beaucoup moins peur. Les aiguilles de ma montre se rapprochaient de l'heure la plus importante de la semaine. Je pris ma liste et mon téléphone qui se trouvait à proximité. Je décrochai et commençai mes appels. Ma gorge me démangeait, à chaque fois les mêmes symptômes. Je respirai profondément plusieurs fois, ensuite je plaçai un mouchoir sur le combiné et je composai le premier numéro, j'appelai une certaine Martha Velasco :

- Allo ? , me fit une voix agréable.
 - Bonjour, Martha ?
 - Oui, qui appelle ?
 - Je suis un ami de Sergio Sanchez.
 - De qui ? Je ne connais pas de Sergio Sanchez. Et, elle raccrocha.
- Comme d'habitude, cela n'avait pas fonctionné, mais au moins, je ne m'étais pas fait insulté, pour une fois. Je bus une gorgée de thé déjà tiède et continuai ma mission.
- Allo ?
 - Bonjour, je cherche Fernanda, Est-elle là ?

- Non, je suis sa mère. Qui la demande ?
- Un ami, je rappellerai plus tard.
- Voulez-vous laisser un message ?
- Non, non, merci, je rappellerai demain. Adios.
- Adios.

Des quatre appels féminins de la soirée, aucun n'eut un sens positif, cette situation ne me surpris pas. Avec le temps, je m'étais adapté à me faire remballer sans ménagement. Je me satisfaisais des rares conversations téléphoniques où je ne me faisais pas insulter. Pour une semaine pourrie au niveau climatique, la situation était plutôt correcte. De toute manière, je n'avais pas de grandes envies de passer à la deuxième phase de mes investigations, mes trajets journaliers sous la pluie me suffisaient amplement. Passer mes après-midi et mes soirées à suivre mes protégés, j'adorais cela en été, mais dans des périodes pluvieuses, j'espérais toujours ne pas entendre d'indices téléphoniques positifs. Il me restait deux appels, une certaine Fernanda Hierra et un certain Gérardo Gonzales, je me les réservai pour le lendemain. De ma liste numéro cent quarante deux, sur six couples potentiels, il ne m'en restait plus que deux. Apparemment, ce n'était pas pendant ce mois de mars que j'avais réussis.

Le mois s'achevait, tout comme la semaine. Celle-ci n'allait d'ailleurs pas rester dans les annales de la réussite au niveau des investigations téléphoniques. La demoiselle Fernanda était tout simplement inatteignable. J'avais abandonné les recherches, cela m'irritait de ne pas avoir de réponse. Quant à mon deuxième et dernier appel, Monsieur Gérardo, il m'avait proprement insulté et menacé de représailles si je m'avisais de recommencer. J'imaginai que ce personnage de caractère devait posséder un de ces appareils modernes qui affichent le numéro et le nom de l'interlocuteur. Je classais définitivement la liste cent quarante-deux dans un classeur prévu à cet effet. Je n'oubliai pas d'ajouter un petit commentaire sur le sentiment que m'avait laissé cette liste. Celui-ci, cette semaine-là, se rapportait, tout comme les conditions

atmosphériques, à une morosité ambiante. Je rangeai mon classeur à sa place sur une étagère métallique en face de mon lit.

Dimanche, j'avais rendez-vous sur internet. Il me fallait encore tuer cette satanée soirée du samedi. Je me décidai pour une petite sieste avant de voir plus loin. La semaine avait été pénible, j'avais travaillé sept jours d'affilées.

Enrobé par mes couvertures, je ne me réveillai pas jusqu'au petit matin. J'avais rendez-vous avec Carla vers quinze heures. Je descendis déjeuner chez Chabo. Une fois de plus, en ce dimanche, la tauromachie se trouvait au centre des discussions. Je n'y connaissais pas grand chose, à vrai dire. Je laissai les spécialistes s'affairer dans leurs polémiques. J'aimais bien les écouter, il y avait, dans leurs propos, une passion démesurée et sans faille, c'était leur liqueur, leur nourriture, leur vie. J'imaginai, parfois, que, sans taureau et sans matador, ils s'éteindraient dans une lente et pénible agonie. Quelques rayons de soleil printaniers pointaient au-dessus de la ville, j'en profitai pour monter sur la plaza Mayor et je m'installai à une terrasse pour profiter des conditions favorables. J'emmagasinai la précieuse énergie solaire lorsque quelques nuages pernicious vinrent interrompre ma séance. Je rentrai chez moi par le plus court chemin pour ne pas laisser au vent le temps de me reprendre la chaleur absorbée en cette matinée.

Au moment d'entrer dans le site de dialogue argentin, je saluai les personnes présentes, puis vérifiai si « Carla75 » était présente. Son nom n'étant pas inscrit sur le côté droit de mon écran, je patientai en glissant quelques phrases subjectives à d'autres beautés virtuelles. Je ne dus pas faire preuve d'une grande inspiration car personne ne répondit à mes avances. Je n'eus pas le temps de continuer, Carla75, ma chère et tendre relation, venait d'apparaître sur l'écran.

Je lui souhaitai la bienvenue.

- Bonjour mon ange ! Comment vas-tu cette semaine ?

- Très bien et toi, je pense tous les jours à toi, tu dois préparer le grand jour du changement de garde ? J'aimerais tellement te voir dans ta tenue de parade, voir tes muscles ondulés sous les tissus chargés d'histoire.
- En effet, ses jours on ne rigole pas. Il faut qu'on soit prêts. Tu sais ? L'esplanade est remplie de touristes, on défile devant le Palais royal, ils nous épient, ils nous photographient. En plus, les vieux royalistes nous jugent. Nous représentons le futur de la sainte mère patrie pour une multitude de vieilles personnes. Les « viva Espana » nous accompagnent, tout comme les musiques de la fanfare. La cavalerie avec ses anciennes tenues de conquistadores, fascinent le public.
- Cela me fait frémir. J'y suis. En pensant à tout cela, j'ai envie de me toucher.

S'il y avait un domaine qui me surprenait, c'était bien ce monde virtuel, dans lequel je m'acclimatais plutôt bien, Carla ne pouvait s'empêcher, cet après-midi-là, de me décrire tous les détails d'une puissante excitation qui ne la quittait plus à chaque fois que nous nous retrouvions par la magie d'internet. La fin de notre séance fut nettement moins drôle pour moi, nous en étions à la phase des adieux, quand ces quelques lignes apparurent sur mon écran.

- Tu sais mon cœur, je pense de plus en plus souvent à toi, cela devient une obsession. Au mois de mai, j'ai des vacances, je suis en phase de réflexion, mais je pense venir te trouver à Madrid. Qu'en penses-tu ?

Je restai abasourdi devant mon écran, jamais je n'avais jamais imaginé cette possibilité. Je restai-là, à regarder cette phrase au bas de mon écran qui ne voulait pas disparaître. Je ne pouvais pas penser que ma relation virtuelle devienne réelle.

- Es-tu toujours là ? Pourquoi ne réponds-tu pas ?

Je repris mes esprits, j'avais envie, dans mon for intérieur, de l'envoyer balader, mais d'un autre côté, le plaisir que j'éprouvais à communiquer avec elle me poussait à continuer le jeu encore un moment. Pour

l'instant, ce n'était qu'un projet. Je pouvais toujours la convaincre plus tard que cette idée ne nous ferait pas avancer et qu'elle risquait d'être déçue.

- Oui, je suis toujours là, mais ta nouvelle m'a complètement chamboulé. Je ne m'y attendais pas du tout, c'est une surprise de taille. J'ai un rendez-vous, je te laisse. La semaine prochaine, je suis libre vendredi aux environs de onze heures, je t'embrasse. Hasta la proxima.

Elle m'envoya une montagne de besos, mais j'écourtai volontairement la séance, je sortis du site et restai quelques minutes le regard dans le vide. Les règles du jeu étaient en train de changer. Je n'avais aucune envie de la rencontrer. Je me remplissais de nos communications, de ses phrases osées, de mon imagination. Je n'avais jamais voulu un prolongement quelconque. Ses petits fantasmes qu'elle me racontait chaque semaine devenaient peu à peu un rituel pour moi. Tout cela devait rester virtuel et ne jamais devenir réel. En rentrant chez moi, je m'arrêtai pour boire un brandy. Mon petit monde pouvait disparaître du jour au lendemain. Je n'étais vraiment pas dans une période favorable. Je m'allongeai sur mon lit. Je n'avais même pas, en cette occasion, mes habituels besoins d'autosatisfaction. Je n'arrivais vraiment pas à comprendre, comment elle pouvait se méprendre autant sur ma personne. Il était certain que j'avais un peu embelli ma vie, avec des histoires et un corps qui ne me correspondaient pas, mais depuis des années, mes histoires ne fonctionnaient jamais. Et maintenant, dans l'ère virtuelle, une nana que je ne connaissais que par des phrases sur un écran d'ordinateur, habitant de l'autre côté de la planète, voulait venir jusqu'ici pour changer ma vie. Je ne comprenais vraiment plus rien. La nuit tombait déjà sur Madrid, et je restais installé sur mon lit. Je ne voulais rien, je me sentais trahi par les fausses promesses du monde de demain. Tout ce que je voulais, c'était profiter de ce nouvel espace pour laisser aller mes désirs fantasmagoriques sans conséquences réelles sur mon existence.

Le téléphone sonna, il ne me manquait vraiment plus, pour achever mes dernières illusions, que les conseils de ma mère.

- Diga ?
- Bonjour fiston. Comment vas-tu ?
- Bien, et vous ? J'essayai d'abréger au maximum.
- Tu as une voix bizarre, tu es sûr que tu vas bien ?
- Si je te le dis, je vais très bien. Je te promets.

Ce qu'il y a de pire avec une mère, c'est qu'elle n'écoute pas les paroles, mais seulement les intonations de la voix, et je ne devais pas être très crédible.

- C'est une histoire de femme, j'en suis sûre !
- Mais, non, je commence à avoir la grippe.
- Je suis ta mère, tu as eu des centaines de gripes, je te connais mon fils.
- Bon, d'accord, cela a un rapport avec une femme, mais ce n'est pas ce que tu crois.
- Ah, Dios mio, enfin le miracle va se produire.
- M'an, ce n'est pas ça, je n'ai pas encore de femme, ne t'emballe pas.
- Ce n'est pas grave, cela va bientôt arriver, une vieille gitane me l'a affirmé ce matin au marché.
- Ouais, ce n'est pas demain la veille, mais si cela peut te faire plaisir. C'est bien.
- Ecoute mon fils, je ne veux pas te déranger plus longtemps, tu as certainement plein de chose à faire, je t'embrasse, et n'oublie pas que tu dois nous la présenter. Salutations de ton père, il va être content. Adios fiston.
- Adios m'an.

Je raccrochai le combiné en soupirant. En plus de ces conseils attentionnés, depuis cet instant, ma mère pensait qu'une femme avait enfin fait irruption dans ma vie. Comme elle croyait sans limite à toutes ces histoires de vieilles gitanes. J'allais certainement en entendre parler pendant longtemps. Etant encore enfant, elle m'avait souvent raconté des anecdotes, sur le fonctionnement de ces sciences occultes. Cette

semaine devait vraiment se terminer rapidement, tout allait de travers. Il me fallait retrouver ma solitude et une nouvelle tranquillité. Je décidai ce soir-là de m'isoler du reste du monde. J'allais, jusqu'à mon prochain jour de travail, rester enfermé dans mes quatre murs. Me consacrer uniquement à ma console de jeu, qui elle, ne pouvait pas devenir réelle.

En buvant mon café chez Chabo, tous les clients ne discutaient que de la Semana Santa, des jours de congés et des processions à venir. Le mois d'avril venait de commencer et pour moi, une matinée pénible s'annonçait. Nous avions droit, ce matin-là, à notre séance d'information sur l'audit que notre direction avait programmé, pour notre bien. Cela débutait mal, car nous devons être présents une heure avant notre horaire normal. D'habitude j'aimais me lever de bonne heure le matin pour me conditionner positivement pour la seule activité qui me rendait visible à la face du monde. En ce mardi matin, malgré deux cafés serrés, je n'arrivai pas à me motiver. Les projets de Carla, cette satanée séance, et un froid persistant avaient éventré mes aspirations les plus profondes. Même dans le métro, je n'arrivais pas à me détacher de mes réalités. Le trajet jusqu'à l'aéroport me paraissait plus long qu'à l'accoutumée. En changeant de ligne, à la station Mar de Cristal, les voyageurs et leurs valises me redonnèrent un semblant de courage. Je m'imaginai quitter, tout comme eux, ce monde ingrat pour quelques temps. Au moment de descendre, un mot me revint à l'esprit, on se rapprochait de la « Semana Santa », une des périodes les plus chargées de l'année, encore une réalité qui tombait mal. Durant toute la semaine à venir, nous allions voir défiler des milliers de passagers en mal de changement. Pour corser cette affaire, notre direction nous mettait à l'épreuve pendant cette semaine-là, par le plus pur des hasards.

Dans les vestiaires, la crainte planait sur la tête de chacun. Personne ne parlait, comme si, tout le personnel se recueillait avant un châtiment annoncé. Dans la salle de conférence, tous mes collègues étaient déjà installés, je m'assis dans le fond, à côté de Paloma.

Un grand type en costard gris, portant sur lui le jugement dernier, pénétra dans la salle accompagné de notre chère Imaculada, qui lui annonça, sans attendre, que toute son équipe était présente.

L'ambiance tendue, comme lors d'examens de fins d'études, ne me convenait pas. Pour apaiser un peu la tension présente, je chuchotai un peu avec Paloma et lui posais des questions sur ses affaires de cœur.

- Monsieur Tito ! Inmaculada m'interpella.
- Oui ?
- Cela ne vous dérange pas que tout le monde attende la fin de vos messes basses pour commencer.
- Excusez-moi Madame. Je commençai bien la séance, tout ce qu'il ne fallait surtout par faire. Je l'avais réussit avant même le début des hostilités. J'avais attiré l'attention sur moi.
- Bien. Inmaculada prit un air solennel et se plaça à côté de l'appareil de projection placé sur la table. Nous avons l'honneur, ce matin, de recevoir Monsieur Jason Velázquez, responsable de notre groupe pour l'évaluation de notre fonctionnement. Monsieur Velázquez travaille pour la société Marabout Consulting, chargée du rapport « Vision de demain », demandé par notre direction. Sans plus attendre, je lui souhaite la bienvenue et lui cède ma place.

Quand il se leva pour s'approcher et enclencher le rétroprojecteur, il portait sur lui les signes distinctifs extérieurs de son adoption juvénile par les nouveaux Dieux de l'économie. Tel un messie sûr de défendre la cause d'un intérêt supérieur, il prit la parole accompagnant chaque argument d'un graphique adapté.

- Je me présente en quelques mots. Je m'appelle Jason Velázquez, je suis consultant. J'ai terminé mes hautes études en management il y a deux ans et je travaille pour l'entreprise Marabout Consulting. Notre entreprise, l'année dernière a réalisé pas moins de cent quinze audits d'entreprises de plus de cent personnes l'année dernière dans le monde entier. J'ai moi-même participé à six évaluations sur l'ensemble du territoire national.

Il continua son monologue. Le récitant de manière assez naturelle. Il essayait visiblement de gagner notre confiance. Pour la forme, il nous pria de lui poser toutes les questions qui nous viendraient à l'esprit, sachant pertinemment que personne n'oserait l'interrompre.

- Nous allons procéder, pendant un mois, à des évaluations qualitatives exclusivement. Les questions quantitatives ne seront que de l'information pour votre direction. Tous les questionnaires seront anonymes. De mon côté, je ne suis là que pour vous aider et assister votre supérieur hiérarchique, Madame Imaculada Fernandez, à regrouper un maximum d'informations pour ensuite les synthétiser dans un rapport correspondant à la réalité de vos activités journalières.
- Des questions ? Demanda-t-il avec son air de druide connaissant la potion magique.
- Avant de poursuivre, Monsieur Velazquez, j'aimerais juste préciser que nous allons travailler sur ces appréciations tous ensemble, comme d'habitude, en équipe, en incluant Monsieur Velazquez bien évidemment. Imaculada venait de se vendre elle aussi, cela promettait un mois difficile.
- Merci. Il est vrai que je tiens à préciser que je ne suis pas le grand méchant loup. On est tous ici pour faire cette audit de la manière la plus professionnelle possible, en oubliant les fantasmes de licenciements et autres baisses de salaire. Votre direction ne nous a absolument pas mandaté pour cela.

Il continuait son monologue. Nous, comme de petits animaux en péril, nous nous accrochions à ses paroles, comme si Noé venait nous sauver des eaux.

Il présenta le programme avec de beaux schémas de toutes les couleurs se reflétant sur le mur immaculé de la salle de conférence. Trois niveaux d'évaluation allaient être utilisés pour nous juger, les plus curieux étaient les deux premiers niveaux. Nous devions nous même nous juger. Je trouvais cela étrange, un questionnaire pour chaque personne et un autre commun à l'équipe. Ensuite, un questionnaire de

notre tendre Inmaculada. Voilà, il ne parlait pas du mois où il allait traîner derrière nos postes de travail, mais je ne me risquais pas à poser une question qui me brûlait les lèvres : Pourquoi devait-il être présent pendant un mois avec nous ? Si ce n'était pas pour nous juger ?

La séance prenait fin et il fallait directement se rendre à notre poste. L'heure était dépassée et nous avions les passagers de deux jumbos jets à enregistrer. En arrivant à mon guichet, une file impressionnante attendait mon arrivée. Cette journée était vraiment maudite. Les passagers, impatients, commençaient à gueuler. Et tout cela à cause de « Vision du futur ». La présence du grand Jason derrière notre dos me crispait. Au prix d'un effort important, j'optai pour un profil bas. Encore plus attentionné que d'habitude, nous rattrapions notre retard initial. Inmaculada gesticulait comme jamais je ne l'avais vu auparavant. En lieu et place de sa tyrannie de toujours, depuis ce fameux matin d'avril, elle vint nous conseiller, même parfois nous donner un coup de main. A la pause de la mi-journée, les discussions allaient et venaient sur un seul sujet : Monsieur Jason Velázquez.

Tout le monde avait un avis sur la personne. De la couleur de ses chaussettes, aux rides naissantes sur son visage, en passant pour certain collègue un peu plus extrême dans leur jugement, par ses possibles et imaginaires tendances fascistes. Je profitai d'un moment de calme pour m'isoler du groupe et discuter un peu avec Paloma. Je sortis ma liste cent quarante-cinq prêtes à être remplie et je lui demandai conseil. Elle seule était au courant de ma passion.

- Paloma, crois-tu que je devrais cesser pendant un moment mon activité parallèle.
- Ecoute Tito, franchement, tu as envie de perdre ton travail ?
- Non, évidemment.
- Alors, arrête pendant la période de l'audit de former tes couples de passager, je crois que même si cela te dérange, il ne faut pas prendre de risque pour l'instant.

- Paloma, je crois que tu as raison, je vais ranger soigneusement ma liste, et je la ressortirai quand tout cela sera terminé.
- Je pense que c'est la meilleure solution. M'assura Paloma sûr de son fait.

Terminant mon café, je la remerciais du conseil. Sans son appui, je crois que j'aurais sans aucun doute continué à former mes couples de madrilènes. Ma technique était rôdée, mais je ne devais pas prendre de risque. A chaque passager solitaire, je lui demandais de façon naturelle, s'il venait de Madrid. Si la réponse était affirmative, je le plaçais de façon à pouvoir les entourer au cas où cela se présenterait, de quelque passagère solitaire. Pendant les phases d'enregistrement, j'annotais sur ma liste les noms complets des personnes avec qui je les avais mises en contactes. Ensuite, sur la dizaine de la semaine, j'investiguais pour savoir, si j'avais eu la bonne inspiration. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais connu la réussite, mais le simple fait de penser que je pouvais changer le destin de ses passagers ordinaires, me fascinait. Depuis trois ans, c'était la première fois que je ne pouvais pas exercer mon activité annexe. Cette fin d'après-midi fut la plus terrible. Les passagers se présentaient à moi et des envies impulsives me demandaient de former sans cesse des couples ; mais la présence de Monsieur Velázquez me rappelai à la raison. Jamais, je n'avais été autant frustré sur mon lieu de travail. Paloma jetait de tant en temps des coups d'œil dans ma direction pour vérifier si je ne faisais pas de gaffe. Je l'aimais bien Paloma, c'était la seule personne dans l'équipe qui me comprenait. Je lui avais fait promettre une discrétion absolue avant de lui raconter ma passion pour mon activité de changeur de vie. Elle se demandait souvent, pourquoi je m'occupais tellement à vouloir provoquer le destin chez les autres, mais pas dans ma propre vie. Pour seule réponse, je lui expliquais qu'elle ne pouvait pas comprendre, que quand on avait tout raté, on ne trouvait plus forcément d'intérêt en soi-même, mais beaucoup plus, par contre, dans la vie des autres. Ces opportunités que je créais et qui ne changeaient en aucun cas sa propre vie. Je pensais que Paloma m'aimait bien. Je l'écoutais souvent sans me lancer dans

des commentaires sur ses attitudes, ni sur sa manière de vivre sa vie. Basée sur un respect mutuel et sacro-saint de l'autre, notre relation ne subissait que peu d'altération. De son propre aveu, je ne lui plaisais pas du tout. De mon côté, je n'y avais que peu penser en comparaison d'autres collègues. Pour la première fois depuis que je travaillais pour la compagnie, je me sentais soulagé de terminer mon service. Une forte impression d'amputation me poursuivait, ils venaient de me priver d'une des satisfactions pour laquelle je me levais le matin. Cette frustration ne pouvait s'apaiser qu'une fois cette prohibition terminée, je m'en rendais compte. Chaque jour, la tentation de reprendre mes petites activités de « metteur en vie » allait me pousser à me mutiler l'esprit pour ne pas agir. En pensant aux événements de la journée, j'entrai machinalement dans le métro, je sentais comme une présence. A quelques mètres de moi se dressait l'homme par qui mon malheur arrivait. Monsieur Jason, non content de me persécuter sur mon lieu professionnel, venait à ma rencontre malgré mes efforts constants pour l'ignorer. Décidément, je devais avoir un mauvais œil placé juste en dessus de ma tête, je n'en croyais pas mes yeux. Il continuait à avancer dans ma direction de son pas seigneurial. Une malaracha comme il ne s'en faisait plus, me poursuivait.

- Monsieur Tito Vargas ! Quel surprise, vous voyagez aussi en métro ?
Me dit-il, comme si le fait de me croiser lui faisait plaisir.
- Eh ! Oui. Parfois. Même si le plus souvent j'utilise ma vespa.
J'essayais d'anticiper pour contrer d'éventuelles propositions ultérieures de sa part.
- Jusqu'où allez-vous ?
- J'habite tout près de la station de métro Opéra, dans le centre.
- Eh Bien ! Nous allons pouvoir faire un bout de trajet ensemble. Je change à la station Sol, ensuite je pars au sud. Ajouta-t-il content ou jouant à faire semblant.

En fait, je me foutais de ce type, mais pour des raisons de survie, tant économiques que familiales, je devais jouer à l'employé foncièrement sympa et ouvert.

- Et vous habitez dans le sud ? Je tentais de m'intéresser à lui, dans le but de m'en faire un allier.
- Oui, je possède une maison à une trentaine de kilomètre du centre.
- Vous prenez le train et le métro tous les jours, depuis si loin ? Demandais-je faussement intéressé.
- Non, mais ma voiture se trouve au garage, je n'avais pas le choix aujourd'hui.
- Ah ! Je vois. Mon soulagement devait être visible, car il me regardait d'un air un peu interloqué.
- Monsieur Vargas que pensez-vous de cet audit ? Du travail supplémentaire ?

La question piège finalement était arrivée. Je tergiversais un peu avant de répondre, je me décidais à jouer l'employé passionné par la compagnie.

- Vous savez, de mon côté, j'essaie de donner le maximum, si c'est pour le bien de la compagnie, alors je pense que c'est bien pour nous. Son visage s'illumina, visiblement content d'entendre mes paroles.
- C'est avec des gens comme vous, que le monde sera meilleur, une attitude positive dans toutes les circonstances.

D'un coup, comme s'il se réveillait, il me demanda de l'excuser, il devait absolument acheter quelque chose pour sa femme. Il m'expliqua que c'était une sorte de coutume. Le saluant avec empressement, je ne voulus pas en savoir plus. Je me demandai même si mes propos n'avaient pas eu une interprétation que je ne avais pas désiré leur donner. Cette question me tracassait pendant le reste du trajet. Il avait eu une attitude beaucoup trop démesurée par rapport au sens que je voulais réellement donner.

Quittant les entrailles de la terre pour retrouver mon quartier, je m'arrêtais pour boire mon traditionnel café au lait. Je m'installai à une table. Le monde changeait imperceptiblement autour de moi. Ma tranquillité passive disparaissait, s'émiettait d'heure en heure, je commençais à ne plus comprendre grand chose, comme si quelqu'un

s'amusait à défaire, le monde dans lequel je vivais paisiblement. Je me sentais largué. Bien que depuis trois ans, j'investiguais sur mes protégés, pour la première fois, je n'avais pas envie de téléphoner, ni même de sortir la liste cent quarante trois de son classeur. Si j'avais eu du courage, j'aurais tout envoyé balader, mais je n'avais même pas la moindre idée de ce que je pouvais bien faire. J'étais contraint de subir les événements futurs, j'espérais que cette situation allait être temporaire. Je devais quand même réfléchir à un plan de bataille. Je décidai de ne communiquer, à l'avenir, qu'avec les clients, toute autre forme de communication comportait des dangers pour mon équilibre futur. J'avais enfin trouvé une stratégie à suivre, je montai chez moi et me préparai une boîte de ravioli. Je me sentais mieux. Avec cette tactique, et un sérieux irréprochable, je pourrais certainement retrouver le fil conducteur perdu de ma vie tranquille.

J'avais très mal dormi cette nuit-là. Ma montre n'indiquait que cinq heures quarante cinq, et je me servais déjà mon premier café. Je n'avais envie de rien, ni d'aller travailler, ni d'aucune autre chose. Je me sentais dépassé par des événements incontrôlables.

Le temps s'améliorait, les premiers rayons de soleil pointaient derrière mes volets. Pour tuer le temps jusqu'à l'heure de mon départ, je me réfugiais, en compagnie de ma console vidéo, dans une pénombre lugubre. Quand je manipulais ma manette, je ne pensais plus à rien. En plus, le temps filait de façon magistrale. Alors qu'il me semblait que je venais de commencer, déjà je devais retrouver mon nouveau tortionnaire moral : Monsieur Velázquez.

En arrivant vers mon guichet, je profitai de quelques minutes de calme avant le début des hostilités, pour me renseigner sur le programme de la matinée. Un avion pour Lima, suivit d'un autre pour Londres et enfin, pour terminer en beauté, le jumbo de Miami avec les connexions dans toute l'Amérique Centrale. L'ambiance entre nous n'avait rien de comparable avec celle des mois précédents. Cette maudite évaluation nous transformait. Il nous manquait cette joie d'accueillir les clients, cet

esprit d'équipe qui nous animait depuis toujours. Plus rien n'était naturel, nous pouvions percevoir, à chaque phrase, que la présence de Monseigneur Marabout Consulting changeait jusqu'à notre approche de la profession. Paloma passa vers moi, pour discuter un instant.

- Holà Tito ! Comment vas-tu ce matin ?
- Mal, très mal. Je crois que je me fais prendre à leur jeu. Et toi ?
- Bien mieux ! j'ai parlé avec mon ami, celui qui travaille dans une banque. Eux aussi, ils ont subi ce genre de traitement. Et il m'a raconté que le pire, c'était leur système machiavélique. En mettant la pression sur les employés et en leur demandant de faire leur propre auto-critique, ils ne font que récolter les informations des employés qui craquent et qui deviennent automatiquement délétères.
- Que faut-il faire alors ? Demandais-je inquiet.
- Rester sûr de son affaire, ne pas parler des autres et rester solidaire. Affirma-t-elle avec confiance.
- En as-tu déjà parlé aux autres ?
- Oui, justement, je vais organiser un repas chez moi vendredi soir. Il faut nous mettre d'accord sur une tactique commune et proposer tous ensemble les mêmes améliorations. De cette façon, ils trouveront moins facilement des moutons noirs. Es-tu d'accord pour venir ?
- Tout ce qui peut soulager mes craintes, je l'accepte volontiers. Aucun problème.

Mes premiers clients arrivaient avec leur passeport, leur billet et leurs bagages. Je me sentais déjà un peu mieux. Paloma venait de me redonner un peu de courage. Au fil des clients, je retrouvais peu à peu mon sourire naturel. Dès l'enregistrement de notre premier vol, Monsieur Jason vint me saluer.

- Bonjour Monsieur Vargas. Souriant, content d'être ici, c'est bien.
- Je me serais bien passer de ses commentaires vicieux, mais je devais malgré moi les accepter avec plaisir. Notre deuxième vol à enregistrer se déroulait sans la moindre encombre. Visiblement, nos collègues de la vente avaient été conciliants, ils n'avaient pas encore commencé les

surbooking, mais cela ne devait plus trop tarder. Comme chaque année, ils profitaient de la demande incroyable de la Semana Santa pour vendre des places inexistantes et c'était toujours sur nous que cela retombait. Je commençais l'enregistrement des vols pour l'Amérique Centrale, sous l'œil presque maternel de Paloma. Soudain se présenta devant moi, un ange.

Un visage fin, des yeux vert émeraude pétillant de vie, un corps merveilleux, je ne pus résister. Elle me tendit son passeport et déjà, je savais qu'à ce moment-là, j'étais obligé de tenter le diable. Je me retournais pour épier notre bourreau. Il discutait dans un coin avec Imaculada. Je saisis un bout de papier que je plaçai prêt de mon clavier. Elle était tellement fraîche et innocente que je pressentais, pour la première fois la réussite de mon jeu.

- Bonjour Mademoiselle, bienvenue.
- Bonjour, fit-elle d'une voix douce et sensuelle presque un peu timide.
- J'ai besoin de votre passeport et de votre billet d'avion, s'il vous plaît. Vous quittez Madrid pour aller respirer le grand air ? Demandai-je, avec un large sourire, pour savoir si elle habitait bien dans la ville.
- Oui, trois semaines pour recharger les batteries et m'éloigner du béton de la ville.
- Très bien, Voulez-vous une place couloir ou hublot ?
- Comme vous voulez ? Ca m'est égal.
- Alors couloir, c'est plus pratique pour aller aux services sanitaires.
- D'accord.

Elle m'apparaissait d'une douceur merveilleuse. Je notai, sur mon morceau de papier, son nom et sa destination en vérifiant bien que Velázquez s'occupait de tout autre chose. Je lui tendis sa carte d'embarquement et son passeport en lui expliquant bien qu'à Miami, il y avait un changement d'appareil et que notre personnel au sol se chargerait de répondre à ses éventuelles questions. J'avais réussi. Il ne me restait plus qu'à lui trouver un partenaire digne de son rang. Paloma trouva une excuse pour me rejoindre et me demanda

directement si j'avais perdu la tête. Déjà, les prochains passagers étaient accoudés à mon guichet.

Je suivais l'évolution du remplissage des places libres et la situation m'inquiétait. Sur ce genre de vol, il était difficile de former mes couples, car plusieurs destinations finales étaient proposées. De plus, mes autres collègues se fichaient pas mal de mon jeu, puisqu'ils n'en connaissaient même pas l'existence. Parfois, quand enfin la personne adéquate se présentait devant moi, les places aux alentours étaient toutes occupées.

Je vérifiais sur mon écran, il ne me restait plus qu'une place de l'autre côté du couloir.

Je commençais à être de plus en plus nerveux, cette petite jeune femme correspondait tellement à ce que je rêvais de produire, que je ne pouvais manquer cette occasion. La tension montait toujours plus, Velázquez passa derrière moi. Mon prochain passager me semblait seul, je scrutai mon écran et je priais pour que personne ne place un passager sur le siège que je lui réservais. Même s'il n'allait pas au Costa Rica, je devais le placer là. Son visage ne m'apparut pas particulièrement sympathique. Il m'inspirait la prétention faite homme, mais je n'avais pas le choix.

Quand il arrivait finalement à mon comptoir, je jetai un rapide coup d'œil sur Jason. Il s'occupait de traumatiser un autre de mes collègues. Le jeune homme me tendit son passeport, à peine avais-je enregistré son nom, que je le plaçai à côté de la jeune femme créée pour le rôle.

Je lui souris bêtement. J'avais réussi. Il allait, sans s'en douter, connaître, je l'espérais, une fille qui allait lui changer sa vie. Quand je m'aperçus qu'il partait aussi pour le Costa Rica, je ne pus m'empêcher un commentaire.

- C'est très beau le Costa Rica, bon choix.
- Vous connaissez ? Me demanda-t-il de son air sérieux.
- Euh ! Et bien non, mais nos clients adorent en général.

Encore une fois, je venais d'intervenir de manière peu convaincante, je lui souhaitai bon voyage. Il me dévisageait de manière bizarre, je crois

que mon intervention lui était probablement apparue comme stupide et il n'avait pas tort. Mais je m'en moquais car je venais de la placer.

Au moment de commencer mon bocadillo au Thon, Paloma s'assit à côté de moi. J'avais le pressentiment que sur ce coup là, elle n'allait pas m'épargner.

- Tu es vraiment stupide ? Ou tu fais vraiment exprès ? Tu as vraiment envie de te faire virer ? Je t'aurai prévenu, s'il te voit, tu pourras toujours pleurer après. Tu m'avais dit que tu arrêtais pendant le temps de l'évaluation.
- Je sais, mais j'ai fait attention, je regardais où il était et puis je n'ai pas su m'en empêcher, c'était trop fort, je suis sûr qu'avec elle, ça va fonctionner. Trois ans d'échecs, mais cette fois c'est la bonne. A ce moment-là, je me sentais pousser des ailes.
- La bonne pour te faire jeter. Ce n'est pas ton ami, le gars assis là-bas. Il est là pour faire son travail et tu lui offres un prétexte sur un plateau. En plus, c'est toute l'équipe qui en subirait les conséquences. Tu y as pensé.
- En vérité, non, mais je te promets, c'était la dernière fois, j'avais un feeling incroyable. Elle avait toutes les cartes pour entrer dans ce rôle. Je n'en avais jamais vu une comme elle auparavant !
- Bon, on en parle plus, mais tu me promets que tu arrêtes.
- Promis.

Le reste de ma journée, se passa à la perfection, j'avais de nouveau de la matière pour exalter mon imagination et je prenais de nouveau du plaisir. J'éprouvais une étrange sensation, celle de bientôt toucher au but. Pendant tout le trajet de retour, dans le métro, je sifflotais, comme si j'avais retrouvé mon paradis perdu. Sur un morceau de papier, dans la poche de mon pantalon, je possédais certainement la première réussite dans ma carrière de changeur de vie. J'en étais intimement convaincu. Pour la première fois, j'avais ressenti l'aura positive d'une fille à la fraîcheur magnifique, qui semblait me demander le changement.

Sur la place Isabel II, je m'installai sur un banc pour profiter pleinement de mes retrouvailles avec le soleil. Cette place, juste derrière l'Opéra, avait ses habituées, ma voisine faisait partie de cette petite confrérie de grand-mère qui donnent à manger aux pigeons. Des centaines de volatiles avaient élu domicile à proximité. D'ailleurs, certains ressemblent presque à des poules, tellement ils sont gavés. Eux aussi profitaient du soleil, et d'une chaleur printanière pour entraîner leurs partenaires. Les mâles, en pleine euphorie naturelle, poursuivaient les femelles réticentes. Danseurs innés, ils les suivaient sans relâche pour entamer des pas de danse tropicale toutes plumes dehors. Patients, ils subissaient échec sur échec. Leur instinct les empêchaient pourtant de se décourager, visiblement, ces demoiselles n'étaient pas encore prêtes à se laisser séduire. Quelqu'un s'approcha de moi. Ma voisine, en chausson venait à ma rencontre.

- Ah ! Tito, ça me fait plaisir de te voir, tu as bonne mine.
- Bonjour Madame Campos, vous êtes venue nourrir vos petits protégés ?
- Oh ! Tu sais, il faut bien que nous nous occupions d'eux et puis cela nous maintient en vie. Accepterais-tu de prendre un thé avec moi.

Lors de certain après-midi où je ne travaillais pas, elle m'invitait chez elle pour me raconter sa vie. Parfois, n'ayant absolument rien d'autre à faire, j'acceptais, cela me passait le temps, mais en cette journée de renouveau provisoire, je n'avais aucune envie de m'enfermer chez elle.

- Merci bien Madame Campos, mais ce soir, j'ai un rendez-vous. Une autre fois volontiers.
- Ah ! Vous les jeunes, vous avez raison de profiter de la vie, à mon époque ce n'était pas comme ça.

Malgré son aspirateur intempestif, je l'aimais bien Madame Campos. Elle m'imaginait plein d'entrain, enthousiaste et remplis d'une vie sociale active. Je ne voulais pas la décevoir, en lui racontant dans le détail que, la plupart du temps, elle devait avoir une activité plus débordante que la mienne. Elle continua son chemin, un peu déçue par

mon attitude, mais elle mettait toujours la faute sur la fougue de la jeunesse. Finalement, le soleil disparu derrière le grand édifice en pierre. L'air, instantanément, se rafraîchit, je me décidai à rentrer chez moi. Contrairement au jour précédent, j'avais retrouvé quelques raisons d'espérer. Sur la centaine de mètres du trajet, j'avais presque envie de sourire aux passants. Ma prise de risque m'apportait une certaine assurance que j'avais oubliée depuis longtemps. Je déposai mes affaires sur le porte-habits, puis je sortis la petite feuille de papier. Déjà, j'avais envie de commencer mes investigations. Je me préparai un café, puis m'installai dans le fauteuil. Je m'étais fixé, pour mon jeu, des règles très strictes, je ne devais pas commencer les recherches avant un mois et celles-ci devaient être purement informatives. En sentant que l'envie de rechercher son numéro de téléphone grandissait, je glissai la feuille dans une enveloppe, puis la classai en la refermant dans mon classeur. Des nouvelles tentations venaient me trahir, le pressentiment d'une probable réussite m'injectait des décharges d'excitation. En cet instant-là, je me sentais encore plus dépendant de mon jeu que je ne l'avais jamais été auparavant. Je réfléchissais, et j'imaginai quelques instants ma vie sans le plaisir que je pouvais éprouver à imaginer que je changeais les vies. Le vide laissé par l'arrêt provisoire de mon activité annexe me dérangeait profondément, je me sentais orphelin.

Les acteurs du jour avaient bien tenu leur rôle. Satisfait de ma prise, je voulais improviser une petite sortie nocturne pour fêter cela. Dans l'intention de m'apprêter pour mon escapade, je me dirigeai vers mon armoire à vêtement. Je constatai d'emblée que j'avais négligé mon hygiène depuis plusieurs jours. Sur les tablards en bois, je ne trouvai uniquement que quelques vieux habits démodés. En cette heure avancée de la soirée, je n'avais pas le choix, j'enfilai un vieux chandail en laine, tricoté, à l'époque par ma grand-mère et qui me grattait horriblement ainsi qu'un vieux jeans délavé qui me compressait les bijoux de familles. Heureusement que le vendredi, nous avons un jour congé. Avant de passer retrouver Clara sur internet, je devais graver

dans ma petite tronche, mon passage urgent dans la matinée à la laverie automatique. La semaine qui arrivait, la Semana Santa, n'allait pas me laisser beaucoup de temps libre. Nous allions travailler neufs jours d'affilée et sur le rythme le plus démentiel de l'année. En vérifiant ma tenue dans le miroir de la salle de bain, je décidai de ne pas me risquer à une nouvelle expédition ridicule et malsaine. Je préfèrai adopter un profil bas. Pour l'occasion, j'allai juste en face au Niccola café. En lieu et place de mon traditionnel café au lait, je me laissai tenter, pour agrémenteur mon retour dans mon monde habituel, par un café jamaïcain avec une bonne dose de rhum. J'en commandai un deuxième, pour équilibrer les deux hémisphères de mon cerveau et quittai le lieu en titubant très légèrement. Mon estomac, vide, manquait de nourriture solide pour contre-balancer les effets du rhum qui ne tardèrent pas à se faire sentir.

Récupérant d'une semaine chargée en émotions et me préparant pour une semaine à venir encore plus intense, je réussis, en ce vendredi, matin à dormir jusqu'au environ de dix heures. La journée s'annonçait bien remplie, je devais laver mon linge, rencontrer Carla pour juger des derniers développements de notre relation virtuelle et le soir, l'apéritif stratégique avec mes collègues de travail m'attendait chez Paloma. Assis à la table de la cuisine, je buvais un café bien fort accompagné de quelques céréales baignées dans un bol de lait. Je ne pouvais m'empêcher de repenser à ma belle inconnue, je l'imaginai au Costa Rica, au bras de ce type. Déboussolée par un hasard qu'elle pensait vierge, elle profitait d'un destin favorable pour vivre pleinement sa vie de jeune femme à la recherche de sensations pures.

Coupant court à mes visions aléatoires, je revins sur terre et pris la direction de la lavanderia avec mon baluchon de linge sales et mes produits de nettoyage. J'allais toujours au même endroit. Près de la place Santa Ana, je montais, au détour de quelques pâtés de maison, dans la rue de Cervantes. Au début de celle-ci, juste en face de la demeure où vécut le célèbre écrivain, se trouvait la lavanderia.

L'endroit, toujours sur-occupé par un nombre important de voyageurs en quête de propreté, ne possédait que trois machines à laver et autant de sècheuses. En comptant l'attente, il fallait bien prévoir une bonne heure et demie pour ressortir avec des vêtements immaculés par la propreté. En cette matinée, j'étais en la compagnie d'un couple de Japonais et de deux jeunes Américains. Ne voulant pas me mêler à leurs discussions, je les écoutais d'une oreille distraite en attendant que mon cycle de lavage se termine. Pour parfumer mes vêtements, j'ajoutais toujours un adoucissant à la lavande. Ce conseil en matière de tâche ménagère me venait, comme d'autres, directement de l'expérience maternelle. Pendant que mon linge virevoltait dans la sècheuse, je profitai de la présence du marchand de fruits et légumes d'en face, avec ses étalages appétissants, pour m'acheter une pomme verte. Mon linge plié comme je pouvais et non pas comme ma mère me l'avait patiemment appris, je rentrai en traînant dans les rues du centre. Le soleil étant de nouveau de la partie, je me permis un petit détour. Les terrasses de Plaza Mayor, aux premiers rayons de soleil, étaient prises d'assaut. Je m'installai à une table libre et commandai une boisson gazeuse. Le soleil apportait un semblant de chaleur qui disparaissait aussitôt qu'un nuage venait jouer les troubles-fête. Pour l'occasion, j'avais sorti, pour la première fois, mes lunettes de soleil. J'adorai cet accessoire discret, qui permettait, en toute impunité, de voir sans être vu. Quelques clodos avinés jouaient le rôle d'animateur de rue en échange de quelques pièces de monnaie. Ce petit intermède agréable me poussait à apprécier encore un peu plus la présence des touristes étrangers dans ma ville. Je me reconnaissais certaines affinités spirituelles avec les voyageurs du monde entier qui parsemaient la place. D'une certaine manière, je me sentais un peu de leur famille, même si j'abandonnais très rarement Madrid.

Rentrant chez moi, je mis un peu de musique et me plongeai directement dans ma prochaine activité : Quelle attitude devais-je adopter avec ma muse virtuelle ? Cette question me tracassait, je ne voulais absolument pas assumer sa venue en Espagne. D'un autre côté,

cette activité virtuelle me stimulait agréablement les hormones. Ce mal, nécessaire dans la vie de l'être humain, me positionnait en situation dangereuse. Sur le trajet qui me menait à la salle d'internet, je n'avais toujours pas résolu mon dilemme. Le plaisir immédiat (en subissant les conséquences de ce choix) ou une petite fuite médiocre me délivrant du risque d'une apparition réelle, je devrais bientôt choisir. En entrant dans le site de rencontre, je n'avais toujours pas décidé, mais dès les premiers contacts avec Carla, la question du choix ne se posait même plus.

- Bonjour mon cœur. Tu me manques beaucoup. Commença-t-elle.
- Bonjour petit ange, moi non plus, je n'ai cessé de penser à toi.
- J'ai une grande nouvelle, qui va sûrement te faire plaisir, j'ai réservé mon billet pour profiter enfin de ton merveilleux corps. J'ai une réservation pour le dix mai.

Pris de panique, j'inventai dans l'urgence, un nouveau chapitre virtuel.

- Carla mon ange, je ne voulais pas en arriver là, mais ce n'est pas possible, je suis marié et j'ai un fils. Je ne veux pas tromper ma femme. Par internet, cela peut encore se comprendre, mais je ne veux pas sacrifier mon mariage. Je l'aime.
- Comment ? Tu es sérieux...
- Malheureusement oui, je suis vraiment désolé Carla. Quelques secondes s'écoulèrent, je venais délibérément de mettre à mort notre relation.
- Tu n'es qu'un salaud, moi qui croyais... Vous êtes vraiment tous les mêmes ! Va mourir dans les flammes de l'enfer. Enfoiré !

Au moment où cette dernière phrase apparut au bas du moniteur, son nom disparut immédiatement de la colonne des personnes présentes sur le site. Même si je n'étais pas foncièrement fier de mon attitude, je me sentais soulagé, elle n'allait pas venir empiéter sur ma vie jusque dans ma ville. Malgré mon soulagement, j'avais un petit goût d'amertume dans la bouche, je venais de détruire les rêves d'une jeune femme pleine d'envie. Je détestais cela. En essayant de me mettre dans sa situation, je me dégoûtais d'avoir agi de la sorte. Seulement, cette

histoire ne pouvait pas se terminer par un « Happy End » et je n'avais pas voulu jouer à la victime consentante. Il me restait encore une cinquantaine de minutes de communication mais je décidais de quitter les lieux immédiatement. Je n'avais pas envie, pour l'instant, de commencer une nouvelle relation virtuelle. Je venais de perdre l'inspiratrice de mes désirs sexuels et je devais me résoudre, pour l'instant, à revenir aux bons vieux magasins de papier glacé. Je rentrai dans mon refuge la tête un peu basse, je m'installai sur mon lit pour me détendre et m'endormis sur-le-champ.

Aux environs de vingt heures, je m'enfilai dans le métro pour assister à notre réunion stratégique. Je ne connaissais pas le nouvel appartement de Paloma, je pris la direction du nord, changeai de ligne à la station Principe Vergara puis montai jusqu'à la station Colombia, ensuite je parcourus quelques rues à pieds en rêvassant, avant d'arriver à la calle San Telmo. Au numéro vingt-deux, je sonnai à l'interphone. Un peu surprise de ma présence, Paloma m'invita à monter jusqu'à son antre. L'endroit me parut agréable dès les premiers instants. Finement décoré, l'appartement se composait de deux chambres, d'une petite cuisine équipée et d'un séjour immense et lumineux. Paloma me fit visiter en me présentant à son chat Gaspar, un siamois au regard sournois.

- Tu es en avance, on avait fixé le rendez-vous à partir de vingt et une heures.
- Je sais mais je n'avais rien d'autre à faire, je me suis dit que je pouvais venir te donner un coup de main.
- Très bien, c'est gentil, mais la nourriture est déjà prête, il ne me reste qu'à installer les chaises dans le séjour.
- Tu vis seule ici ? C'est grand, spacieux, je suis impressionné.

Elle se mit à rire.

- C'est que je suis prévoyante, si un jour un de mes amants se décide à faire le pas, je serai déjà prête, elle continua à rire.
- Que puis-je faire ?
- Débouche déjà les bouteilles de vin, je me charge du reste.

Elle ne me donnait pas la tâche la plus facile, mon habileté manuelle étant défaillante, je devais ouvrir plusieurs bouteilles et surtout, ne pas provoquer d'incident. Pendant que je bataillais avec mon tir bouchon, elle comptait et recomptait ses chaises et les places du sofa. Sur une petite table, elle installa les verres à pied, sur une autre, des rations de jambon Serrano, du fromage, des petits canapés aux pâtés, des olives et encore une myriade d'autres petites friandises appétissantes. Sur les murs, quelques peintures abstraites donnaient une touche colorée à l'atmosphère du lieu.

- Combien sera-t-on ? Tout le monde vient ?
- A part Imaculada que nous considérons comme une collaboratrice de Velázquez et Sergio, qui avait le mariage de sa cousine, nous serons onze. Tous présents.

Les aiguilles de la pendule de la cuisine indiquaient vingt et une heures quarante-cinq, quand les premiers collègues arrivèrent. En un quart d'heure, nous étions tous présents. J'assurais le service du vin. Tout le monde s'installa après la visite obligatoire du lieu, organisée par la maîtresse de maison.

Les discussions pouvaient commencer. J'avais servi tout le monde en boisson et je m'installai dans un coin de la pièce. Je grignotai, de temps en temps, un petit canapé en écoutant attentivement les débats. Ma nature ne me permettait pas d'intervenir, je n'avais pas hérité de dons particuliers pour la stratégie et encore moins pour comprendre les enjeux d'une restructuration. Le débat fut animé. Paloma écrivit les trois axes de notre défense commune. Nous allions tous demander et offrir les mêmes améliorations. Paloma les résuma après deux heures de discussion.

- Je vais rappeler les axes de notre défense commune, puis chacun donnera son aval personnellement.
- Point numéro un : Nous demandons une amélioration des grilles horaires, des pauses moins longues en milieu de journée.
Point numéro deux : Nous demandons des cours complémentaires de formation linguistique.

Point numéro trois : Nous demandons la réduction des surbooking qui se retourne contre nos services.

Nous allons axer nos efforts sur une meilleure répartition des clients, une devise nouvelle, un sourire pour tous les passagers et un travail d'équipe encore renforcé. Une solidarité accrue et un médiateur faisant partie de l'équipe pour les clients difficiles.

Voilà, chacun va donner son avis sur notre plan de bataille. Tito a toi de commencer.

- Moi, je suis entièrement d'accord et je trouve l'idée de nous réunir très intelligente. Je n'épilouai pas sur le sujet, je me sentais en sécurité entouré de mes collègues. Cette séance me donnait les bases pour répondre aux questionnaires et aux éventuelles questions sans m'en poser trop. Je pouvais suivre tranquillement mes collègues du groupe.

Après avoir fait le tour des personnes présentes, nous avons porté un toast à notre solidarité et surtout à notre union contre l'influence néfaste du dénommé Velázquez. Le vin coulait à flot et je commençais à me sentir éméché. Mes collègues avaient oublié les problèmes du travail et chacun d'eux se lançait dans la description de son histoire de couple, de société ou de maternité. Je n'avais plus grand chose à faire dans les parages et je ne voulais surtout pas devoir définir ma vie personnelle. Je me décidai à quitter les lieux au plus vite, avant de me faire happer par les sujets brûlants de la soirée. Au moment de mon départ, tous mes aimables collègues trouvèrent dommage que je les quitte si tôt. Mais je ne reculai pas devant les supplications curieuses et surprenantes de mes collègues sous l'emprise de l'alcool.

Sur le chemin du retour, sous l'effet cruel de la légèreté provoquée par une quantité inhabituelle d'alcool dans mon sang, je me perdis sans opposer de résistance dans le souvenir du regard profond de mon inconnue. En un laps de temps infiniment court, elle avait incroyablement réussi à m'ensorceler. A chaque moment de relâchement, je voyais son visage apparaître dans mes pensées avec une

familiarité que je n'avais jamais constaté dans mon passé récent. J'en vins à douter de la véracité de son existence. Dans le métro, tous les passagers présents souriaient. Les soirées de fin de semaine auguraient de possibles moments particuliers. Ils aimaient visiblement ses plages de liberté apparentes que j'avais moi aussi voulu voler à certaines époques reculées de ma vie à un morne présent. En cette belle soirée étoilée, ma liberté n'avait qu'un visage et elle se trouvait de l'autre côté de l'océan Atlantique. Plus je pensais à elle, plus je me sentais convaincu que le jour de ma victoire allait venir. Dans mon esprit, cette créature fraîche, devait avoir le don d'arriver naturellement à ses fins. Au lieu de rentrer directement dans mon antre, je m'arrêtai pour déguster un dernier café, sensé me redonner une clairvoyance perdue. Je m'installai à la table d'un café proche de la Puerta del Sol. Alors qu'une foule compacte déambulait à la recherche d'émotions, je commandai un expresso et un verre d'eau. Je profitai d'un journal perdu sur le comptoir pour m'adonner à ma séance d'informations hebdomadaires. Dans la section de la vie madrilène, un article sur les départs en vacances de la semaine sainte me donna un coup de cafard. L'article, pourtant bien rédigé, me paraissait encore bien en dessous de notre réalité. Pour une fois, je me réfugiai dans la partie des informations sportives du journal. Au fil des articles, je tombai sur un morceau de mon passé que j'avais abandonné dans le cours de ma vie. Un article alarmiste traitait de la situation de l'Atletico Madrid. Immédiatement, je pensai à mon père et surtout à mon grand-père qui devait se retourner dans sa tombe. L'Atletico était avant-dernier du classement de première division et les nouvelles n'avaient rien d'encourageantes. Dans notre famille, nous étions Aficionados de l'Atletico de père en fils. J'avais moi-même suivi, dans mon enfance, la passion de mon père pour ce club de football. Avant de penser à mes talents de cinéaste, mon père, durant toute mon enfance, m'avait vu porter les couleurs de notre club. Il avait tout fait pour me lancer dans une carrière de footballeur. J'avais suivi la filiale de formation du club mais à l'âge de treize ans, un de mes entraîneurs de l'époque avait enfin

fait comprendre à mon père que pour le bien du club, il était préférable de me convertir en bon supporter. Mon père ne m'avait d'ailleurs jamais parlé de cet épisode. Du jour au lendemain, j'avais arrêté les entraînements, j'avais seulement eu le droit d'accompagner mon père qui un week-end sur deux se rendait au stade Vicente Calderon. Depuis cinq ans, je n'avais pas remis les pieds dans le stade de mon enfance. Le président, dans ce quotidien, demandait aux plus fidèles aficionados du club d'accourir au stade le surlendemain pour appuyer les joueurs dans la lutte pour le maintien de l'équipe dans la catégorie reine du football espagnole. Le match se disputait le dimanche à dix neuf heures trente. Je terminai ce jour-là à seize heures, cela me donnait l'occasion de renouer avec ma plus tendre enfance. Peut-être que mon retour au stade adoucissait un peu la rancœur de mon père à mon égard. Ma décision était prise. J'allais retourner dans le lieu saint, à la veille de la Semana Santa, pour la mémoire de mon grand-père, j'allais réintégrer les rangs de ma famille spirituelle. L'effet bénéfique du café sur mes pensées, me poussèrent à en reprendre un autre. Mes rapports avec le sport de mon enfance étaient devenus très ambigus. J'avais aimé le football comme mon premier amour, avec une passion sans faille qui n'aurait jamais dû se consumer. Mes constatations, pourtant, m'avaient poussé, depuis quelques années à douter de cet amour. Le football, comme toutes les activités humaines soumises au capitalisme effréné, perdait son âme. Malgré une humble et longue tradition populaire, les institutions centenaires se transformaient, poussées par le modernisme, en sociétés commerciales redoutables. Un produit incroyablement rentable était né sur les cendres d'un sport qui nourrissait les rêves des plus démunis. Toutes les races de managers, publicistes et autres businessmen, avides de gloire et d'argent avaient transformé le sport roi en pompe à fric bien huilée. Pour soutenir son équipe dans les tribunes, pour s'identifier aux couleurs de sa ville ou pour simplement regarder un match sur le petit écran, il fallait, de nos jours, payer toujours plus. Dans toute cette évolution, normale dans notre monde moderne, ce qui me dégoûtait le plus, c'était l'image que les nouveaux barons du football

voulaient, avec ingéniosité garder absolument. Il ne voulait surtout pas salir l'image pure qu'avait acquis, pendant des décennies, cette activité passionnante. Sans être forcément malin, on pouvait facilement imaginer que le football, comme toute autre activité humaine, était probablement victime de corruption et de tricherie à grande échelle. Les revenus engendrés par ce sport avaient décuplé en quelques années et quelque beau parleur voulait nous faire croire que le football était la seule activité humaine épargnée par la magouille. L'idée valait son pesant d'or, mais avec le brassage des millions, elle devenait de moins en moins crédible. A moins que tous les responsables de ce sport ne soient des philanthropes reconnus ? Malgré mes petites allusions et une certaine amertume, je voulais retrouver pour un soir le stade. En souvenir des grandes épopées d'antan et par respect pour la dévotion de mes ancêtres pour cette institution faisant partie intégrante de mon âme.

Le téléphone sonna je tenais, dans mes mains, l'enveloppe de tous mes espoirs, je résistais tout de même à la tentation.

- Bueno ?
- Bueno Tito ! Que tal ?
- Bien Maman. Et vous ?
- Très bien, nous avons le soleil. Et toi tu dois avoir beaucoup de travail ?
- Oui, aujourd'hui, c'était le premier jour, un monde pas croyable, mais on a l'habitude. A chaque période de vacances, c'est le même phénomène.
- Et ton amie ? Tu en es ou ?
- Maman, tu ne vas pas recommencer, j'ai rompu, voilà.
- Ce n'est pas possible, tu me caches quelque chose, je suis retourné vers la gitane, elle m'a assuré que ce n'était que le début.
- Bref, j'abandonne. A part cela, tu peux annoncer à papa que je retourne au Vicente Calderon demain. J'espère que cela lui fera plaisir. L'Atletico joue contre Barcelona.

- Je sais, ton père ne parle que de la situation alarmante de son club, ça lui fera certainement plaisir que tu retournes au stade. Tu représenteras la famille.

Ma mère, ensuite, me raconta les dernières nouvelles du voisinage. Je ne l'interrompais jamais car, elle avait une forte tendance à vouloir tout savoir sur mes activités et je détestais cela. Au bout d'une bonne heure, elle s'était fatiguée de me conter ces petites histoires, elle me souhaitait une bonne semaine. Une fois la conversation terminée, je me préparai une petite soupe instantanée et m'installais devant ma console de jeux vidéo. Je ne connaissais pas de meilleur moyen pour sortir de la réalité et me détendre un peu avant une nouvelle journée d'affluence record pour l'aéroport de Madrid.

Un vent frais soufflait en rafale, j'abordai les alentours du stade Vicente Calderon et une petite excitation me parcourut l'échine. Entouré d'aficionados aux écharpes rouges et blanches, je retrouvai des émotions perdues. Une atmosphère électrique régnait aux abords du stade. Je me dirigeai vers les guichets pour acheter mon billet. J'espérais encore en trouver un, une foule impressionnante patientait déjà autour du stade. La police montée veillait afin de prévenir d'éventuels débordements. Les vendeurs ambulants hurlaient les mérites de leur marchandise. Je patientais devant l'un des guichets, alors que plusieurs équipes de télévision filmaient les confidences des supporters les plus volubiles. Je réussis à acheter un billet, bien que la présence de Football Club Barcelone et l'appel des médias aient attiré la grande foule, en cette soirée du mois d'avril. Je me dirigeai du côté sud du stade, j'avais pris une place dans le premier amphithéâtre, juste au-dessus des plus fervents aficionados de l'Atletico. Dès l'ouverture des portes, je pénétrai dans l'enceinte du stade, je ne voulais manquer aucune phase de mon pèlerinage. Peu à peu, les travées du stade Vicente Calderon se remplissaient, bientôt les joueurs du Barcelona apparurent sous les huées d'un public acquis à une seule et unique cause : L'Atletico Madrid, le club populaire de la capitale.

Quand les joueurs aux maillots rouges et blancs entrèrent dans l'arène, je ne pus m'empêcher d'applaudir. Je me sentais lié à ces couleurs, et ses sentiments perdus surgissaient d'où la raison n'avait aucune prise. Je me renseignai auprès de mes amis fraternels de la rangée supérieure, sur le nom de quelques nouveaux joueurs. Un fin connaisseur me donna la liste des joueurs débutant la rencontre. Sur les onze, deux seulement étaient des rescapés de ma dernière visite au stade. Au coup de sifflet initial, un frisson parcourut tout mon corps tellement l'ovation venant des gradins, pour ces héros, avait été puissante. Me laissant complètement aller à ma passion pour l'Atletico, je ne pouvais m'empêcher d'entonner les chants surgissant des profondeurs de milliers d'âmes acquises à l'Atletico.

Cette soirée fut magnifique. Mon club venait de battre le F.C. Barcelone et les chants de gloire, aux éternels exploits de l'Atletico, ne cessèrent qu'à l'extérieur de l'enceinte. L'équipe venait de faire un pas important en direction du sauvetage. Tous les supporters avaient retrouvé la foi, perdue depuis quelques semaines. Dans le métro, entouré par les fidèles aficionados, je me sentais rempli d'une saine émotion. J'avais vibré aux exploits des joueurs et aux clameurs passionnées de la foule. Je venais de faire un petit passage dans mon passé. Cela aviva quelques pensées pour mon paternel qui, du côté de Marbella, devait avoir retrouvé une partie de son sourire. En rentrant, j'enclenchai le poste de télévision pour revoir les scènes les plus importantes de la partie, je venais de participer, pour la première fois depuis des lustres, à un événement de masse. Je ne comprenais pas vraiment ce qui m'avait poussé à retrouver ses sensations, mais je me sentais content de l'avoir fait. De nouvelles dispositions à l'activité renaissaient en ce printemps. Je gardai quand même mes distances, le naufrage se trouvait toujours pendant la tempête euphorique suivant une période trop calme. Je ne devais surtout pas plongé dans cet état fatal, l'euphorie dans laquelle, d'habitude, je me perdais dans des visions déformées de la réalité.

Le grand jour qui avait capté toute mon attention pendant le mois d'avril approchait, une tension imperceptible rendait chacune de mes activités fébriles. La Semana Santa avait été comme d'habitude un calvaire. La présence de Velázquez n'avait pas arrangé nos affaires. Après lui avoir remis les questionnaires dûment remplis, il nous avait convoqués pour une ultime séance et nous avait soulagés de sa présence. Il avait promis de venir en personne au début du mois de mai, présenter les résultats de l'évaluation. Nous avions retrouvé un peu de sérénité et j'avais pu à nouveau m'occuper de mes clients « particuliers ». Paloma était confiante quant à l'issue de l'audite, elle ne pensait pas que notre effectif allait être réduit. Cette situation confortait mes plans, j'allais vers un succès qui allait en appeler d'autres, ainsi je pouvais espérer changer le cours de certaines vies avec plus de réussite. Ma mère insistait toujours autant, à chaque téléphone, pour connaître l'identité de ma novia. Par contre, j'avais complètement abandonné mes séances de dialogues sur internet, je me passionnais exclusivement sur le résultat de mon scénario avec le voyage de mon inconnue. Ma vie venait de retrouver un rythme normal, classique et sans excès. A nouveau, mon imagination prenait le dessus, je voyais déjà, dans mon esprit, quelques scènes de mon investigation majeure. Je sortis mon enveloppe du classeur et retrouvai après quelques péripéties printanières, mes anciennes méthodes d'investigation. Je me préparai un plat de pâte, alors que je frémisais à l'idée de chercher le fameux numéro de téléphone dès le lendemain. J'étais encore plus excité à l'idée de me transformer en détective le jour suivant. Ce mercredi, nous allions retrouver notre cher ami Monsieur « Marabout Consulting », pour les résultats de l'audit. La semaine s'annonçait décisive. Je n'avais pas eu de nouvelles de Paco mais les journaux informait le bon peuple, à l'aide de nombreux articles détaillés, de sa séparation définitive. Je ne trouvai, d'ailleurs, rien de surprenant à cette nouvelle. Je m'installai dans mon fauteuil et enclenchai ma chaîne stéréo. Je me mis à réfléchir aux possibles conséquences d'une probable réussite. Depuis trois ans, je l'attendais, alors que je me sentais plus proche d'aboutir que jamais

auparavant. Je me souvins de mes débuts. La finalité de mon jeu avait imperceptiblement changé depuis quelques temps. A l'origine, je m'étais créé ce divertissement pour me prouver que je pouvais m'amuser sans risque. D'ailleurs cela n'avait jamais fonctionné. Aujourd'hui, je voulais tout à coup que cela fonctionne, cela changeait complètement le sens de mon jeu. J'espérais devenir le metteur en scène que je n'avais jamais été. Je l'avais inventé pour prouver que je n'étais pas capable de faire fonctionner correctement des éléments extérieurs à ma vie. Aujourd'hui, intimement convaincu de nouvelles capacités, je voulais reprendre mon rôle de metteur en scène dans la vie réelle. Je m'en rendis compte seulement ce jour-là, à la veille de la reprise de mes activités. Il fallait que je retrouve l'essence des règles fondatrices de mon jeu, me prouver que l'échec faisait partie intégrante de ma vie et que je vivais beaucoup mieux avec que sans. Avant de me coucher, je repris tout à zéro. Le regard perdu dans la pénombre, je justifiai, tant bien que mal, mes changements d'attitude, puis, je me mis en quête de me persuader que l'échec de ma dernière mise en vie valait beaucoup mieux qu'un quelconque triomphe. Malgré des efforts intenses, je n'arrivais pas à imaginer, pour ce couple, l'échec. Je m'endormis avec une seule idée en tête, ouvrir l'enveloppe, prendre l'annuaire téléphonique, chercher le numéro de téléphone de la fille au visage d'ange et composer ce numéro.

Le réveil n'avait pas eu le temps de sonner que, déjà, je me trouvai assis dans mon lit. Je me dirigeai vers la salle de bain. Une journée ensoleillée se présentait à moi. En me regardant dans le miroir, un sourire inquiet traversa mon visage. Je me sentais bien, une énergie positive activait mes facultés. Je me passai un coup de lame sur ma barbe naissante et me préparai pour une journée sûrement riche en émotion. En descendant chez Chabo pour déjeuner, des petites crampes naissaient au niveau de mon estomac. Cela me rappelait certaines périodes de travaux pratiques de mes différentes écoles de cinéma. M'asseyant au bar, je commandai un chocolat chaud accompagné de churros. Chabo ne put s'empêcher d'un commentaire.

- Holà Tito, tu es tombé du lit ce matin ? En plus tu as l'air tendu ce matin ?
- C'est bien possible. Répondis-je sans épiloguer.

Il devait sûrement avoir raison. Depuis trois ans, il me voyait chaque matin. Il avait appris que je ne faisais pas partie des bavards du coin et il aimait bien, parfois, me tancer devant les autres habitués. Terminant mes churros qui semblaient avoir du mal à parcourir mon appareil digestif, je réglai mon addition en souhaitant une bonne journée à Chabo et me dirigeai en direction de la bouche du métro. Un soleil matinal perçait à travers quelques nuages éparpillés. Si le climat continuait à s'améliorer, j'allais pouvoir utiliser plus souvent mon propre moyen de transport et abandonner, pour quelques mois, le métro.

Sur la porte du vestiaire, nous avions droit à une nouvelle information : un changement d'horaire de dernière minute venait arranger mes affaires. Pour notre groupe, la séance se voyait différée au jeudi et le mercredi devenait donc un jour de repos. Cette annonce trouvait dans mon programme d'investigation, un écho favorable. J'allais bénéficier de deux jours complets pour affiner mes recherches. En me préparant, j'écoutai les commentaires de mes collègues. Un bruit faisant état du bilan positif de l'audit circulait. Parmi l'ensemble du personnel, cette rumeur soulageait les plus inquiets dont je faisais partie. Selon les derniers pronostics disponibles, je n'allais pas avoir besoin d'affronter le dédain paternel une fois de plus. Je pris place à mon guichet et sortais une nouvelle liste. La période des vacances se terminait et mes clients n'étaient plus aussi faciles à placer. La plupart d'entre eux voyageaient pour le travail et les vacanciers des périodes intermédiaires prenaient irrémédiablement de l'âge. Je trouvais quand même quelques spécimens isolés capables, selon mes critères, de changer leur vie et celle des autres. Mais je n'avais pas le rendement des grandes périodes de vacances, où les étudiants entraient en action. Paloma venait, elle aussi, me parler des rumeurs et de la prochaine séance pendant la pause du matin.

- Bonjour Tito ! Comment vas-tu aujourd'hui ? Me demanda-t-elle ?
- Parfaitement bien, un peu tendu pour la reprise de mes recherches, mais pour le reste, tout va pour le mieux. Et toi ?
- Moi, très bien aussi, mais tant que nous n'avons pas reçu les conclusions officielles, je me méfie. On ne sait jamais. Donc, tu va continuer ton petit manège. Tu en es ou, au fait, de tes expériences ?
- Aujourd'hui, je recommence les vérifications. Tu te souviens, quand Velázquez était présent et que je n'avais pu m'empêcher de les assembler ?
- Oui. Et bien ?
- Ce soir je vais commencer mes investigations sur ce couple. J'ai un de ces pressentiments favorables, cette fois c'est la bonne !
- J'espère pour toi. Cela fait tellement longtemps que tu essayes. Peut-être que ça te libérera un peu le cerveau. Me fit-elle avec une pointe d'humour.
- Je ne pense pas, cela va décupler mes fantasmes.

Je repris ma place de travail. Plus les minutes défilaient sur l'horloge au-dessus du tableau géant annonçant les vols prévus, plus j'avais de mal à cacher une certaine impatience nerveuse. Je rangeai la liste dans la poche de mon veston, je n'étais plus capable, à ce moment-là, d'appréhender les passagers comme de futurs acteurs. Le dernier passager arrivait enfin à mon guichet. La sensation de me trouver bloquer à ma place de travail depuis trop longtemps atteignait son apogée. Mes collègues avaient déjà déserté leur poste pour profiter, au maximum, des deux jours de repos qui se présentaient à nous. Je dus pratiquer le self-contrôle pour ne pas envoyer au diable le client retardataire qui se trouvait à mon guichet m'empoisonnant l'existence. Finalement je fermais mon terminal informatique pour me précipiter dans le vestiaire. Un collègue tentait en changeant de vêtements de me faire l'état de sa situation financière, mais je ne l'écoutais pas, je pensais déjà aux paroles que j'allais utiliser pour commencer mes recherches. Durant tout le trajet en métro, je me parlai. Le monde alentour n'existait plus, les passagers non plus. A haute voix, je

cherchais les meilleures phrases pour arriver le plus rapidement à mes fins. Les stations défilait. Sans m'en rendre compte, je venais de louper, mon changement à la station Goya. J'inspectai le plan du métro affiché sur la paroi du wagon pour vérifier à quelle station je pouvais rattraper une correspondance. Je changeai, finalement, à la station Alonso Martinez et arrivais avec un peu de retard chez moi. En m'asseyant dans mon fauteuil, je me demandai pourquoi j'avais été si pressé alors que je n'allais pas téléphoner avant vingt et une heures. Je me préparai un jus d'orange frais et me saisis ensuite de l'enveloppe posée sur la petite table. Je ne pus attendre plus longtemps, je la déchirai, sortis la petite feuille blanche à l'intérieur et cherchai frénétiquement le numéro dans l'annuaire téléphonique. Une satisfaction énorme vint couronner des semaines d'attente. La belle inconnue avait un numéro de téléphone. Les images prenaient formes dans ma tête, un des détails importants dans toute investigation venait de surgir. Dans tous les cas, je préférais toujours téléphoner aux femmes plutôt qu'aux hommes. Il était plus rare que je me fasse insulter par la gente féminine. J'annotai le numéro sur la feuille, ma main tremblait. Une excitation rare me traversai, je vivais mon meilleur scénario.

Pour calmer mes émotions, je me dirigeai vers la cuisine pour me préparer des œufs sur le plat accompagnés de bacon. Bien que je fasse partie des non-fumeurs, j'étais tellement nerveux que j'aurais volontiers tiré sur une cigarette. Observant toutes les trente secondes ma montre, le temps ne semblait pas avancé. Je venais d'ingurgiter mon repas en quelques minutes et je commençais déjà à tourner en rond. Même ma console de jeu n'arrivait pas à me détendre. Je me décidai à regarder la télévision. A cet endroit non plus, cette occupation ne me servit pas à calmer mes ardeurs, je changeai continuellement de canal. Pour finir, je sortis me promener dans le quartier. Passant par la Plaza Mayor, redescendant sur la Puerta del Sol, je m'enfilai dans un centre commercial pour faire passer ce temps immobile. D'étage en étage, je tentais de m'intéresser à quelques vêtements pour l'été, mais je me

leurrais en pensant me prendre à ce jeu. Pour conclure cette sortie inutile, je bus un café et mangeai un morceau de gâteau au chocolat dans un café. La douceur du gâteau allait peut-être apaiser mon impatience. Ce petit tour du centre ville avait au moins le mérite de faire avancer les aiguilles de ma montre.

Toujours aussi nerveux, je m'installai près du téléphone et répétai les phrases que j'avais préparées tout au long de la journée. Je me sentais beaucoup trop fébrile pour être crédible. Pour calmer mon angoisse, je me dirigeai vers la cuisine et sortis de ma réserve, ma bouteille de Carlos Primero.

Au troisième verre, je me sentais beaucoup mieux. Une douce exaltation prris le pas sur mon excitation. Je me retrouvai rapidement dans un état parfait pour la circonstance. Je rebouchai la bouteille, puis me saisis du combiné. Je composai le numéro inscrit sur le morceau de papier, mon cœur, malgré l'effet salutaire du Brandy, palpitait. Je plaçai mon mouchoir à l'endroit habituel. Trois sonneries retentirent.

- Bonjour, vous êtes bien chez Leticia Marquez, je ne suis pas là en ce moment, vous pouvez me laisser un message ou m'appeler sur mon portable au 626.798.701 Merci, à bientôt.

Je raccrochai le combiné, une légère déception accompagnait la phrase que je venais d'entendre. Je recomposai une nouvelle fois le numéro pour annoter avec précautions le nouveau numéro qu'elle me laissait. Je n'avais pas le choix. Je restai un moment immobile, je devais absolument la joindre durant cette soirée. Sans réfléchir plus loin, je l'appelai sur son téléphone mobile.

- Allo ?

- Bonjour, je me présente ; je suis un ami de Pablo, tu ne sais pas par hasard où je peux le joindre, il m'a laissé ton numéro. J'avais pris un ton neutre et sûr. J'eus juste le temps de finir ma phrase quand elle me répondit.

- Ça tombe bien, il est à côté de moi, de la part de qui ? Fit-elle d'un ton enjoué.

Je rompis immédiatement la communication. Une joie intense s'empara de moi, je poussai un petit cri de satisfaction. J'avais enfin réussi. Mes intuitions avaient été bonnes, je venais d'en avoir la confirmation. Je ne pouvais m'empêcher d'être satisfait. Je sautillai jusqu'à la cuisine. Un large sourire illuminait mon visage, sans attendre, je débouchai une bouteille de vin mousseux. Je venais de faire mes premiers pas de changeur de vie. Maintenant je devais quand même poursuivre mes investigations pour m'assurer du bon fonctionnement de mon couple. Leticia Marquez et Pablo Jiménez venaient d'entrer officiellement dans ma vie, ils m'apportaient ma première victoire sur mon jeu de destin. Je me servais un verre de vin et me félicitai en trinquant à ma réussite. Après trois ans d'apprentissage, je savourais le nectar de vigne qui accompagnait la naissance de ma nouvelle carrière. En réfléchissant sur les prochaines étapes à venir, la satisfaction commençait à se dissiper. Je devais tout faire pour entrer dans leur intimité, il fallait que je sache comment s'était produite leur rencontre, quelles émotions ils avaient pu ressentir. Je voulais tout savoir, les moindres détails avaient leur importance. Moi leur metteur en vie, j'avais le devoir de continuer mon œuvre, pour pouvoir apporter à tous moments quelques retouches. Au troisième verre de mousseux, un soupçon de nostalgie m'envahit. Je venais d'accomplir ce que je n'aurais jamais dû réussir. Je me sentais partagé. Je venais de perdre ma virginité, mon jeu avait perdu sa neutralité initiale et moi, par la même occasion, aussi. Je chassai ces réflexions de mon esprit pour continuer mes recherches.

Prenant un autre verre de vin, je cherchai le numéro de Pablo dans l'annuaire. Encore une fois, les événements suivaient mes desseins. Je le trouvai sans peine. J'appelai pour récolter le plus d'informations possibles.

- Allo ?
- Oui, bonjour. Je cherche à joindre Pablo, je suis un ami d'enfance.
- Il n'est pas là, mais je peux lui laisser un message. Ce devait être son colocataire.

- Non, car je dois partir et j'appelle d'une cabine. Mais ne sauriez-vous pas, si je pourrai le joindre ? Demain matin, par exemple !
- Bien oui, au bar, il travaille demain.
- Et vous savez où se trouve ce bar ?
- Bien sûr, c'est le Bye-Bye Bar juste à côté du stade Santiago Bernabeu.
- Merci beaucoup, je m'y rendrai.
- De rien, Adios.
- Adios.

Je raccrochai le combiné, une pièce de plus venait s'ajouter au puzzle. Le lendemain je prendrais ma vespa pour m'introniser, une nouvelle fois, détective de terrain pour apprendre à connaître les habitudes de mon couple. Vraiment, la soirée dépassait largement mes espérances les plus folles. Je pourrais, sans trop de problèmes, dès le lendemain, continuer mes investigations. La tête remplie d'images figées de Leticia rayonnante de beauté, je me resservis un nouveau verre de vin. Une euphorie alcoolisée s'introduisit dans mes pensées. J'allumai le poste de télévision pour voir les prévisions du temps, ils annonçaient du soleil pour les trois jours suivant. Même le climat se tournait de mon côté j'allais peut-être enfin troquer mes vieux habits de perdant pour ceux de magicien transformant les vies et la réalité. Je laissai divaguer mon esprit sur une nouvelle vie, peut-être même une nouvelle profession, changeur de destin. A l'aube de mes trente ans, je venais de concrétiser dans la vie réelle ce que je n'avais pas été capable de réussir en fiction. Ma montre indiquait trois heures du matin quand je me réveillai. Perdu dans les cendres de mon euphorie nocturne, abattu par la fatigue nerveuse de la journée, je constatai avec surprise que j'avais terminé la bouteille de vin mousseux. Je me dirigeai vers la salle de bain pour y chercher une aspirine afin d'anticiper les futures retombées d'un abus festif puis passai à la cuisine pour boire un grand verre d'eau avant de me coucher. Cette fois-ci, j'abandonnai mon fauteuil pour retrouver mes draps.

Les rayons d'un soleil printanier filtraient déjà entre les volets gris de ma chambre. Péniblement, je me levai et sans attendre, j'allai préparer mon déjeuner. Malgré mes précautions de la veille, des petits nains semblaient se bousculer dans ma tête pour me marteler le crâne. Je m'assis un instant dans la cuisine, essayant de me remémorer les événements de la veille. Mes tentatives avortaient les unes après les autres, mes neurones se trouvaient encore sous anesthésie. Je retournai dans la pièce et récoltai, sur la table, les feuilles attestant de mes activités nocturnes. Inspectant les notes inscrites sur les morceaux de papier, les pièces du puzzle se remettaient en place. Maintenant, je me souvenais des appels effectués la veille, je retrouvai peu à peu la chronologie des événements. Je devais continuer mes investigations, car j'avais enfin réussi. Contrairement à ce que j'avais imaginé, mon euphorie était retombée, il ne s'agissait plus, dans l'état où je me trouvais, que d'une simple satisfaction. La chaleur commençant enfin à envahir ma ville, j'avais envie de profiter de la stabilité de ces premiers jours de beau temps. Je sortis dans la rue, les passants avaient tous sortis leur lunettes de soleil, On pouvait presque déceler dans l'air le parfum particulier de l'été. Je cheminais dans la rue Arenal, toujours abondamment occupée par les touristes, puis longeai l'Opéra, pour me retrouver sur la Plaza Oriente en face du majestueux Palais Royal. A cet endroit, une belle terrasse ensoleillée attirait les passionnés de chaleur. Je m'installai à une petite table dans un coin et commandai un jus de fruits frais. Je profitais de ces moments de plénitude, l'esprit vidé, la veille, par l'effet relaxant du vin mousseux. J'observais les passants pressés, les chiens gambadant dans les espaces verts et toujours quelques touristes étrangers profitant du soleil s'élevant au-dessus du Palais. La vie me semblait étrangement paisible, comme si je venais de renaître. Je commandai un deuxième verre au serveur à la sympathie douteuse. Reprenant peu à peu mes esprits, je devais me concocter un programme pour la journée. Tout en profitant des rayons divins, je réfléchissais sur les données dont je disposais à ce jour. Pablo travaillait le matin dans un bar, si les bars fonctionnaient comme depuis

toujours, il devait terminer son service vers les quatorze heures. Il n'était que onze heures et demie, je voulais profiter au maximum de cette terrasse. Je pouvais commencer ma journée d'investigations à treize heures, cela me laissait suffisamment de temps.

Au guidon de ma vespa, je remontais l'énorme Paseo de la Castellana, le trafic en ce début d'après midi n'était pas trop surchargé. Je n'étais pas vraiment pressé, je me fis klaxonner par de nombreux conducteurs impatients, obligés de réduire leur vitesse en attendant de me dépasser. Je passais par la Place de Colon. En remontant toujours vers le nord, je croisais les bâtiments du Ministère du travail et de la sécurité sociale. Finalement, j'arrivai à la Plaza de Lima, ma destination provisoire. Sur la droite, se dressait le mythique stade Santiago Bernabeu, masse de béton gris au milieu d'immeubles habités, le sanctuaire du club rival. Je m'arrêtai près du stade pour interpellier quelques passants visiblement présent pour admirer les lieux. Je ne voyais pas très bien l'intérêt qu'on pouvait porter pour cette construction, mais cette mauvaise fois devait venir directement de mes ancêtres. Personne dans les environs ne semblait connaître le Bye-Bye. Je me dirigeai vers un monsieur en costume qui promenait son chien.

- Excusez-moi ! Savez-vous où se trouve le Bye-Bye Bar ?
- Attendez. Humm... Je crois que vous prenez à gauche, puis la première à droite, et si je ne me trompe pas, c'est là.
- Gracias.

Je remontais sur mon engin et suivis les indications que l'on venait de me fournir. Je me trouvais dans la rue Santo Domingo de Silas, je roulais au pas, regardant à gauche et à droite pour être certain de ne pas le louper. Dans cette petite rue, les passants n'étaient pas nombreux, je parquais ma vespa dans un coin de la rue. Je devais me faire discret, je mettais mes lunettes de soleil et je m'assis sur un petit muret. De la poche de ma veste, je sortis un petit bloc-notes pour inscrire toutes les nouvelles informations que je pourrais recueillir. Ensuite, comme un vieux routinier du métier, je pris mon livre de poche et commençai une lecture distraite. Dès que la porte d'entrée du bar

aux couleurs du club rival s'ouvrait, j'observais pour voir si je reconnaissais la silhouette de Pablo.

Les quelques vieilles dames passant à proximité me fixaient avec méfiance, je redoutais que l'une d'elle un peu plus paranoïaque que les autres n'appelle la police. Aux alentours de quinze heures, je reconnus la silhouette du jeune homme de l'aéroport. Ma tâche n'avait rien eu d'insurmontable, car depuis deux heures que j'attendais, c'était l'unique personne de moins de trente ans qui sortit du bar.

Il se dirigeait du côté du stade, je décidai d'abandonner ma vespa pour le moment et je le suivis à bonne distance. Aux abords du stade, il pénétra dans un centre commercial de quartier, je tentai de le suivre mais rapidement, je le perdus de vue dans les boutiques. Pourtant, le lieu n'avait pas des proportions extraordinaires. Je constatai d'emblée que cet endroit était le rendez-vous des classes moyennes de la capitale, comme le quartier d'ailleurs. Je retrouvai mon personnage à une table de café, sous la pyramide en verre qui servait de toit au centre, en train de lire un journal. Je m'installai au bar et commandai une boisson que je réglai immédiatement. Je l'observais sans insistance, regardant un peu tout le monde. Il appela la serveuse pour payer. Anticipant son probable départ, je me levai et me dirigeai vers une vitrine d'agence de voyage, tout en n'oubliant pas de garder l'œil sur lui. Il se dirigea vers la sortie sans se douter de ma présence. Je le suivis d'assez loin. Le peu de passants, à cette heure de la journée, n'arrangeait pas mes affaires. Heureusement, sa veste noire aux bandes orange se repérait sans trop de difficulté. Il s'enfila dans le Paseo de la Habana, traversa la rue, pour s'engouffrer dans une entrée sombre. Je suivis ses pas et m'arrêtai devant la même entrée. Sortant à nouveau mon petit bloc de ma veste, j'annotai le numéro de l'édifice. Sur l'interphone, son nom apparaissait accompagné de deux autres noms masculins. Je pouvais imaginer sans peine que Leticia ne venait pas souvent dans ce coin-là et moi, par la même occasion, non plus. Pressentant une longue attente, je retournai chercher mon véhicule et le parquai sur le trottoir proche d'un banc public en face de l'entrée. J'observai un peu les alentours, je n'appréciai

pas la situation géographique de cet immeuble, ni le charme incertain du quartier. De mon point de vue, il manquait sensiblement d'animation et la présence du stade ne me convenait pas. Je sortis mon livre de poche et continuai ma lecture.

Assis sur mon banc depuis près de trois heures, le soleil avait disparu depuis longtemps derrière les immeubles de l'Avenue. J'abandonnai mon livre, ma patience arrivait à épuisement. Je décidai de lui accorder encore un quart d'heure, après quoi, j'abandonnerais mes investigations. La porte d'entrée s'ouvrit. Pablo, toujours vêtu de la même veste, sortit en poussant un scooter. Je me précipitai vers ma vespa et la mis en marche. J'attendais de voir dans quelle direction il allait partir afin de le suivre. Il sauta sur son scooter et prit la direction du stade, j'en fis de même. Arrêté à un feu rouge, il bifurqua à droite pour redescendre le Paseo de la Castellana. Je le suivis à distance, mais imperceptiblement, il prenait du champ. Je dus me rendre à l'évidence, il possédait une dextérité pour le pilotage urbain que je n'avais pas. A la hauteur de la Plaza Colon, je dus m'arrêter à un feu rouge et je le vis, au loin, s'éloigner dans le trafic des heures de pointe. Mon incapacité à me faufiler entre les autres véhicules avait eu raison de ma patience. Sans même essayer de la rattraper, je pris le chemin du retour, il n'était pas rare que ce genre d'aventure m'arrive. Je préférais, lors de mes filatures, suivre des voitures plutôt que des engins à deux roues. En arrivant devant chez moi, je rentrai ma vespa dans le cagibi et remontai, déçu de ne pas avoir rencontré à nouveau la belle Leticia. Je me préparai un sandwich au thon avec une petite salade de tomate. J'avais réussi, mais une autre tâche m'attendait. Je voulais intervenir en direct et il fallait que je me concentre sur leurs habitudes pour tenter de rentrer en contact avec Leticia. Le hasard avait voulu que je ne travaille pas le mercredi, j'avais droit à une seconde opportunité. Je m'installai une fois de plus devant ma console de jeux vidéo. Pour me distraire un peu, rien ne valait une bonne partie de football virtuel. Me laissant complètement submergé par le jeu, il était trois heures du matin quand je me décidai à me coucher. Je mis plus d'une heure avant de trouver le

sommeil, j'analysai la situation. J'hésitai à tenter une nouvelle fois la filature en vespa. Pour finir, je me persuadai de n'avoir rien d'autre à faire. De plus, j'étais certain que Pablo allait retrouver Leticia tous les soirs, mais peut-être pas chez elle, je devais absolument m'imprégner de leurs habitudes. N'arrivant toujours pas à fermer l'œil, je me relevai pour prendre un cachet. A chaque congé prolongé, je devais utiliser des moyens peu naturels pour trouver le sommeil. Après le travail, mon corps avait l'habitude d'être complètement exténué, mais étant donné le peu d'activité salarial de cette journée, je ne trouvai pas le sommeil. La petite pastille finit par faire effet.

En me levant, je n'avais aucune envie de patienter une fois encore pendant des heures à l'entrée d'un immeuble, dans un quartier sans charme. Je me décidai à profiter du beau temps pour me balader jusqu'au Parque del Retiro, j'avais décidé de ne rejoindre Pablo et son probable trajet en scooter que sur le coup des dix-neuf heures. Je me confectionnai un bocadillo mixto, bus ma dose matinale de café et sortis en direction du parc. Le soleil brillait dans le ciel, les passants souriaient à nouveau et j'avais tout l'après-midi pour capter le soleil. Je descendis en direction du musée du Prado accompagné par des dizaines de touristes en quête de culture. En remontant de l'autre côté du Paseo del Prado, je me retrouvai rapidement devant l'entrée du parc. Depuis l'automne dernier, je n'avais pas fait de nouvelle apparition dans ces lieux. Je me baladais dans les allées de terre, profitant d'un semblant d'air pur. Je repris mes marques et je me posai directement me poser sur les marches de l'immense Monument à la gloire d'Alfonso XII. Dans l'étang central, d'énormes poissons chats nourris de toutes sortes d'aliments jouaient le rôle d'attraction pour les enfants. Du moment qu'une quelconque nourriture tombait dans l'eau, des centaines de spécimens sortaient la tête de l'eau en quête de nourriture, se nageant les uns par-dessus les autres. Des couples d'amoureux sur de petites barques parcouraient le bassin dans des plans de film à l'eau de rose. Je m'installai sur les marches et lézardai tels un reptile en quête de chaleur. J'observais parfois, du coin de l'œil, le manège des petits

bateaux, j'écoutais dans le fond, les mélodies andines de quelques groupes d'artistes équatoriens. Je finis, baigné dans les rayons du soleil, par somnoler. Un touriste un peu plus distrait que les autres, trébûcha sur moi pour me ramener aux activités diurnes. Il s'excusa, visiblement gêné, je crus comprendre que son langage avait des consonances germaniques. Cela me décida à changer d'endroit. Je contournai l'étang par les sentiers forestier sous les arbres et je m'installai à une terrasse ensoleillée pour boire une eau minérale confortablement installé. Autour de moi, plusieurs groupes de femmes discutaient de leurs petits problèmes personnels. Je n'écoutais pas vraiment, parfois, une phrase ou deux attiraient mon attention. Je fermai les yeux, profitant de l'instant pour bronzer mon visage livide qui en avait bien besoin.

Au guidon de ma vespa, je retournai dans ce quartier que je n'aimais pas. Je stoppai mon engin au même endroit et pris position sur un banc entre deux marronniers qui fleurissaient abondamment. Je scrutais la façade de briques rouges de l'immeuble, des balcons étroits ornaient, à distances régulières, des petites baies vitrées. J'espérais à nouveau qu'il allait sortir pour retrouver Leticia. Cette fois-ci, je me sentais décidé à prendre tous les risques pour ne pas le perdre en route. Une heure venait de passer et mon moral chancelait déjà, je n'étais plus vraiment sûr qu'attaquer mes investigations du côté de Pablo était la meilleure manière d'arriver à mes fins. Sur l'avenue, le trafic se faisait plus dense, le soleil ne se reflétait plus sur les verres de mes lunettes de soleil. Occupé à visionner quelques jolies paires de fesses, je commençais à oublier les raisons de ma venue dans le coin. Heureusement, Pablo avait gardé les mêmes vêtements, je le reconnus aussitôt et me mis immédiatement à sa poursuite. Il prenait le même itinéraire que la veille et nous nous approchions de la Plaza Colon, l'endroit où, le jour précédent, j'avais perdu sa trace. En cette belle soirée rosée, je le collais à quelques mètres. Malgré cela, il passa un carrefour alors que les feux tournaient au rouge. Ne voulant

absolument pas perdre sa trace, je forçai le feu rouge en prenant des risques inconsidérés. Plusieurs véhicules passèrent à quelques centimètres de ma vespa, mais je pus, avec de la chance, continuer ma filature. Contrairement au jour précédent, Pablo n'avait pas bifurqué à sa droite sur Colon, il continuait à descendre l'Avenue Castellana en direction du centre. A la Place des Cibeles, je revins à sa hauteur. Dans mon casque intégral je suais abondamment. L'épisode de la Plaza de Colon avait provoqué sur moi un regain de tension nerveuse, de grosses gouttes de sueur pendaient au bout de mon nez. Visiblement, Pablo avait rendez-vous près de chez moi. Il parqua son scooter sur la Plaza del Sol, j'en fis de même quelques mètres plus loin. Une légère excitation me picotait le bas ventre, j'allais enfin retrouver la protagoniste de mon meilleur scénario.

La foule, dans cette partie de la ville, convenait mieux à mes activités. Sa parka voyante me facilitait aussi la tâche. Il s'enfila dans une rue latérale et pénétra dans un pub irlandais que je ne connaissais pas. Je m'arrêtai devant l'établissement pour jauger du monde présent. La vue de quelques touristes me rassura, un nombre de clients suffisant avait investi les lieux. Je pénétrai discrètement dans le pub. Pablo, assis au bar, patientait en sirotant une bière. Je m'assurai de trouver une petite table bien en retrait dans la pénombre afin d'observer, le plus discrètement possible, mon compagnon de jeu. Un serveur à l'accent anglo-saxon vint prendre ma commande. Cette situation peu banale dans un pub britannique m'arrangeait beaucoup, je n'avais pas besoin de prendre le risque d'être reconnu au bar.

- Hello. Que puis-je te servir ?
- Une bière s'il te plaît.
- Bien sûr, Quelle marque veux-tu ? Guinness, Kilkenny, Newcastle, Bass ?

Ne voulant pas attirer l'attention de mon côté, je le fis répéter et j'acquiesçai tel le parfait habitué d'un signe de la tête au deuxième nom qu'il prononça. Les balades irlandaises sortant des nombreuses enceintes emplissaient l'endroit d'une atmosphère atypique. Au moment

où Pablo entamait sa deuxième bière, mes grands espoirs commençaient à s'envoler. Je m'imaginai qu'on ne buvait pas deux grandes bières coup sur coup juste avant un rendez-vous galant. Le serveur m'amena une pinte de bière rousse. Alors qu'il attendait que je le règle, j'absorbai la première gorgée du breuvage en m'obligeant à lui sourire de contentement. En réalité, je détestais la bière rousse, mais je devais rester très discret. Par petite gorgée, le niveau du liquide baissa dans ma pinte. Au moment où je vis pénétrer un grand type en costume avec une gueule de Bello, je compris immédiatement, aux signes de Pablo, que le rendez-vous auquel j'assistais était celui de deux bons amis prenant une bière ensemble dans un pub. Cette scène couronnait un deuxième jour d'investigations ratées. J'avais pris tous les risques dans l'espoir d'apercevoir Leticia et au lieu de cela, un espèce de banquier avait pris sa place. Pour compléter le tableau, je dus boire un liquide que je n'appréciais pas. Ma pinte se trouvait encore à moitié pleine, quand je décidai de quitter les lieux. En rentrant, je m'arrêtai dans un fast-food afin de m'éviter la corvée de cuisiner. Pour changer, ma voisine passait l'aspirateur quand je rentrai, ceci me donna le coup de grâce. Pour me venger d'une journée gâchée, j'enclenchai ma chaîne stéréo et poussai le volume au maximum. L'attente ne dura pas longtemps avant les premières réactions. J'entendis ma voisine taper contre le mur et qui plus est le voisin d'en-dessous s'y était mis avec un balai. Je m'en foutais. Pour me calmer encore un peu, je jouais à un jeu de « baston » sur ma console de jeux vidéo et baissai, ensuite, le volume sonore pour ne pas envenimer les rapports cordiaux que je maintenais avec mes voisins. Il était tant d'abandonner un peu mon couple pour penser à la journée suivante. Monsieur Velázquez venait une nouvelle fois faire irruption dans ma vie, je dus changer mes habitudes pour être présent à sa séance de sept heures. Heureusement que le printemps était bien là, je pouvais au moins utiliser ma vespa pour me rendre à l'aéroport.

Sur le périphérique encombré, je circulais entre les voitures ralenties. J'essayais de me concentrer sur ce qui allait suivre. Mon esprit un peu volage déviait souvent sur le scénario que j'allais devoir improviser pour prendre part à la vie de mon couple. J'avais bien de la peine, ce matin-là, à me motiver pour la conférence de Velázquez et même la possibilité d'inventer d'autres couples ne réussissait pas à me sortir de mon film.

En arrivant dans la salle plongée dans la pénombre, je saluai les personnes déjà présentes, je constatai d'emblée la présence d'un de nos directeurs. L'ambiance régnant dans le local laissait augurer d'une séance agréable. Les derniers collègues arrivèrent, Paloma vint s'installer sur le siège d'à côté. Après avoir scruter la salle pour contrôler la présence de toute l'équipe, Inmaculada prit la parole pour nous souhaiter la bienvenue, ainsi qu'à Monsieur Velázquez et au directeur. Elle laissa ensuite le soin à Monsieur Marabout de venir présenter lui-même les résultats de l'expertise. Notre directeur restait à l'écart, observant les moindres gestes de Velázquez.

- Bonjour à tous, je ne vais pas me représenter. Nous avons collaboré pendant quelques semaines, à l'élaboration du fameux rapport. En ce qui concerne l'expertise, je me bornerais à ne pas déborder de ce sujet. Les conclusions sont vraiment très positives, vos propositions ont été accueillies avec un certain intérêt par votre direction, la qualité de votre travail et de vos prestations à la clientèle sont largement au-dessus de ce que nous sommes accoutumés à évaluer. Non seulement dans votre section, mais aussi dans toutes les sections reliées aux services aux passagers...

Pendant que Velázquez continuait son exposé, je me perdis dans le planning de mes futures investigations, je n'avais vraiment pas envie d'écouter les compliments du gourou de service. J'observais mes collègues, la plupart, y compris Paloma, étaient pendus aux lèvres de Velázquez avec un incroyable orgueil retrouvé. De mon côté, tant que je gardais mon travail et mon jeu, le reste ne m'importait pas. En revenant sur mon échec de la veille, je me décidai à changer de tactique, j'allais plutôt suivre Leticia. Premièrement elle me motivait de par son aspect

physique, deuxièmement il était moins difficile de suivre une femme en métro qu'un jeune homme à moitié fêlé sur un véhicule à deux roues. Velázquez continuait son monologue.

- Je tiens encore à tous vous remercier pour votre collaboration et les efforts supplémentaires que vous avez dû fournir pour mener à bien cette tâche difficile, pendant une période de surcharge. Merci. Je vais passer maintenant la parole à votre directeur, Monsieur Abades qui va vous exposer les conclusions de la direction générale de la compagnie.

Monsieur Abades s'approcha du rétroprojecteur d'un pas solennel et sérieux comme seul les directeurs savent le faire.

- Bonjour à tous, certains d'entre vous me connaissent déjà, d'autres pas, puisque je n'ai pas encore eu le plaisir de les rencontrer personnellement. Je suis votre directeur des ressources humaines et c'est à moi que revient la lourde tâche de finaliser ce projet. Avant de vous exposer les conclusions de la direction sur l'expertise à proprement dit, je tiens à vous féliciter personnellement et au nom de la direction pour les efforts consentis et votre participation loyale et sans retenues.

Les compliments fusaient en ce début de matinée et je trouvais quand même cela agréable. L'idée de Paloma avait, semble-t-il, fonctionné au-delà de nos espérances. J'écoutais vaguement son exposé au moment où il se raclait la gorge. Chez un directeur de ressources humaines, cette action n'était, en général, jamais un signe positif pour la suite du discours.

- Les résultats de l'audit ont été reçus par la direction avec un grand contentement, il s'en est suivi un débat houleux sur la meilleure manière de profiter de notre bonne qualité de service pour rendre notre entreprise encore plus rentable. A la suite d'interminables séances stratégiques où tout les représentants syndicaux du personnel étaient présents, la direction générale du groupe à décider, en prévision d'une concurrence accrue dans les années futures, sur la base de l'expertise de qualité positive, malheureusement pour

certains, de faire une coupe linéaire dans le personnel aux services de la clientèle. Cette mesure, selon les conclusions de la société Marabout Consulting, n'aura aucune incidence sur la qualité de nos services.

La nouvelle venait de tomber, crue, sans sentiments. Dans notre groupe, deux personnes allaient se retrouver sans emploi. Un frisson de panique parcourait la salle, je venais, comme mes collègues, de retomber sur terre, le pire venait d'être annoncé. Et ce n'était peut-être pas fini. Tout le monde, les yeux fixés sur le pantin grossier qui venait d'annoncer la sentence, attendait fébrilement la suite du discours.

- La direction, dans un souci de discrétion, à trouver un accord avec les syndicats pour octroyer des primes aux malchanceux. Je tiens à dire que les critères appliqués pour nous décider sur les infortunés n'ont, de loin, pas été facile à prendre. Pour que la qualité reste notre priorité, j'informerai personnellement les personnes touchées par cette restructuration le plus rapidement possible. Je vous souhaite une bonne journée à tous. Au nom de la direction, je vous félicite encore une fois des efforts que vous avez consentis ces dernières semaines.

Nous sortîmes de la salle complètement abasourdis par l'annonce que nous venions d'entendre. Je discutai avec Paloma qui devenait de plus en plus livide, les discussions devenaient houleuses et les insultes fusaient. Un collègue un peu plus spontané que les autres ne put s'empêcher une remarque pertinente et presque violente.

- De toute manière, ces Hijos de puta cherchaient des prétextes, dès le début il savait très bien qu'ils voulaient réduire le personnel, la marionnette de Velazquez ne servait que de faire valoir... Ah ! ces malins, il ont en plus négocié avec les traîtres du syndicat...

En prenant place derrière nos guichets, les sourires avaient disparus des visages, la journée agréable que tout le monde pressentait avait fait place à une journée noire. Je ne réalisais pas encore très bien les conséquences concrètes que pouvait engendrer cette situation. J'ouvris mon poste de travail, en réfléchissant à la nouvelle donne. Je n'eus pas

le temps de penser plus loin que, déjà, Inmaculada vint me taper sur l'épaule et me demanda de la suivre. Comme on allait à l'échafaud dans les périodes de révolution, je l'accompagnai sous les regards incrédules de mes collègues. Je réalisai, instantanément, qu'une fois encore, le sort s'acharnait sur ma personne. Ce que j'avais tant redouté au début de l'expertise s'accomplissait quand même, comme si, après une pause de trois ans, je retrouvais le rythme de l'échec. Je suivis Inmaculada jusqu'au bureau spacieux de notre cher directeur. Dès ce moment-là, j'acceptai mon rôle de victime. Les mains posées sur son bureau en acajou, il jouait avec son stylo, cherchant la meilleure expression pour la circonstance puis Monsieur Abades commença sa longue liturgie.

- Monsieur Tito Vargas, vous l'aurez certainement déjà compris, vous faites partie du personnel qui va, à notre grand regret, nous quitter. Nous ne pouvons malheureusement rien faire, nous n'avons pas de reproches importants à formuler sur la qualité de votre travail, mais les lois du marché étant ce qu'elles sont, c'est la jungle, et si nous voulons continuer d'exister, ils faut des personnes qui se sacrifient pour le bien de l'entreprise. Je viens de discuter avec votre supérieur. Pour nous déterminer, nous nous sommes basés sur les critères suivant : l'ancienneté, l'état civile, et les possibilités de reconversions. Je sais que ce n'est pas forcément des critères objectifs, mais nous n'en avons pas d'autres. Votre supérieure, Madame Inmaculada, m'a quand même concédé qu'elle trouvait parfois certain de vos comportements quelque peu bizarres. Mais, de toute manière, cela ne changeait rien quant à notre décision.

Dans ce bureau où mon travail, mon jeu et une bonne partie de ma vie disparaissaient, j'écoutais sans broncher, je me sentais résigné en face de mon destin. Il continua son petit monologue sans vraiment s'intéresser à mes réactions.

- Dans l'accord que nous avons négocié avec vos représentants syndicaux, si vous accepter bien évidemment, vous nous quittez aujourd'hui même, ceci pour ne pas faire de vague auprès de vos collègues. En signant l'accord que nous vous proposons et les

avantages qui en découles, vous toucherez votre salaire jusqu'au mois de juillet en un seul versement avec, en plus, une prime équivalente à un salaire mensuel. Ceci afin de vous permettre de retrouver un emploi dans la sérénité. Si vous acceptez, je vous prierai de signer au bas de cet accord, étant entendu qu'à la fin du mois de mai, vous allez recevoir l'intégralité des montants que je viens de stipuler.

Dans ce grand bureau trop propre, je ne trouvais pas les forces nécessaires pour esquisser la moindre action de révolte. Je saisis le stylo en or que me tendait le directeur et signai le protocole d'accord qu'il me présentait. Il me montrait une sorte de visage endeuillé, comme si mon licenciement allait l'empêcher de dormir la nuit suivante. La tête basse, je me dirigeai vers les vestiaires, accompagné d'Inmaculada qui, désespérément, tentait de justifier son indignation envers cette décision. Elle me soutenait que jamais son avis n'avait été pris en compte. Le protocole étant signé ses lamentations ne provoquaient aucune réaction, je ne l'écoutais plus, j'avais bien assez de peine à trouver dans cette situation, des points positifs. D'ailleurs il n'en existait aucun, tout mon monde s'effondrait.

Arrivé au vestiaire, je me changeai, récoltai les quelques babioles à l'intérieur de mon casier et ressortai aussitôt.

- Tito, je suis vraiment désolée, veux-tu venir saluer une dernière fois tes collègues ? Me demanda-t-elle sur un ton qui respirait la pitié.
- Non, je rentre chez moi, je n'ai plus rien à faire ici, je ne fais plus partie de la compagnie. En plus, de les voir soulagés que ce ne soit pas eux, avec des pseudos désolations de pacotilles comme les tiennes, je n'en veux pas. Cela me ferait vomir. Salue-les tous de ma part et embrasse Paloma pour moi. Adios.

Je ne regardai pas derrière moi, je ne voulais pas voir ce que je quittais, je me faufilai dans les couloirs déserts réservés au personnel, jusqu'au parking. Une fois dehors, je me lâchai spontanément pour hurler ma rancœur contre la planète entière. Je venais de franchir un nouveau pas dans ma carrière d'échec vivant.

L'unique avantage d'être habitué à ce genre de situation résidait dans le fait qu'une fois expulsée une haine légitime, je me retrouvais avec des sentiments connus, habituels et presque normaux. J'acceptais la suite des événements avec une lassitude troublante, comme si, dans l'ordre des choses du monde, l'insatisfaction faisait partie intégrante de ma personne. La nouveauté ne se trouvait pas dans mon licenciement, mais venait plutôt de l'effet de surprise, la soudaineté à laquelle je n'étais pas préparé. D'habitude, j'avais toujours eu, devant moi, un certain temps pour m'adapter. Souvent dans le passé, j'avais pressenti ces événements négatifs arriver mais pas cette fois-ci. Pendant quelques jours, je décidai de m'isoler du monde, je devais le reconstruire en totalité. Il venait d'être détruit en une matinée, comme un vulgaire château de sable emporté par la marée. Je passais par le supermarché pour me fournir en provision, pour tenir durant ma période de retraite. Je rentrai ma vespa dans le réduit sans savoir quand elle allait revoir le soleil, c'était le début d'un après-midi ensoleillé sur Madrid. Dans ma situation, j'avais une petite pensée pour les autres collègues dans ma situation. Pensant changer mes idées négatives, je me préparai un bon repas. Une fois mon assiette vide, une crise boulimique m'obligea à terminer par plusieurs plaques de chocolat. L'estomac prêt à éclater, je me préparai un café et m'installai dans le fauteuil. Je ressortis le protocole signé confirmant que je n'allais pas retourner de sitôt à Barajas et le posai sur la petite table devant moi. Assis là, immobile, j'observais le va et vient des pigeons près de ma fenêtre. J'étais incapable d'éprouver un quelconque sentiment, cette feuille de papier ne semblait pas encore exister dans mon esprit.

Quand le téléphone sonna pour la cinquième fois, je sortis à peine de ma torpeur. Je priais pour que ma mère n'ait pas eu la mauvaise idée d'anticiper son appel de fin de semaine, car j'avais du mal à m'imaginer inventer, en quelques secondes, une histoire crédible pour n'éveiller aucun soupçons dû au ton de ma voix. Mon père ne devait pas avoir le moindre doute au sujet de mon avenir professionnel au sein de sa

compagnie. Je décrochai le combiné, anxieux comme jamais, je crois que ce moment fut le vrai début de ma confrontation avec la réalité.

- Allo ?
- Tito ? Je reconnus immédiatement la voix de Paloma.
- Ça va ? Tu m'entends ?
- Oui ! Ça va comme ça peut aller dans des cas pareils.
- Bien sûr, mais tu vas supporter ? Je veux dire : tu ne te sens pas trop démoralisé ?
- Non, tu sais tout s'apprend dans la vie. Perdre ses illusions, c'est quelque chose que je connais bien. Vous savez qui est le deuxième ?
- Miguel, quelques minutes après toi, mais il n'a pas voulu signer, il a fait un scandale. Tout le monde était surpris que cela tombe sur toi, tu étais tellement passionné par ce travail.
- Tu sais, je crois qu'en définitive, le moins surpris c'est moi. Mais avec mon temps libre et le fric qu'il me donne, je devrais m'en sortir.
- Tu sais déjà ce que tu vas faire ?
- Aucune idée, mais si mon père l'apprend avant que je retrouve une nouvelle situation, il va remonter depuis Marbella pour me pendre. En plus, tu sais, ce n'est pas vraiment le travail qui va me manquer, mais plutôt mon jeu, j'avais toute ma vie qui dépendait des autres, je cherchais, j'avais mes investigations, je vivais. Maintenant, il va me falloir inventer quelque chose d'autre.
- En tous cas, si tu as besoin d'en parler, tu sais où me joindre. Je voulais t'inviter à manger dimanche si tu es d'accord ?
- Merci Paloma, mais écoute : ton téléphone me fait plaisir, mais il faut que je remette toute ma vie à plat, alors pour le repas, une autre fois si cela ne te dérange pas. Je dois me reconstruire.
- D'accord, je comprends, alors je te laisse. Fais attention à toi.
- Merci, No problema. Adios
- Adios.

Complètement soulagé d'avoir eu Paloma au téléphone et non pas l'esprit inquisiteur de ma mère, je repris ma position initiale. Je voulais réfléchir un peu mais n'en étais pas capable. Je fixais cette feuille de

papier signée de mes propres mains qui représentais la fin d'une vie agréable sans risque que je m'étais construite avec le temps. Je ne me couchai pas cette nuit là, j'essayais de comprendre ce qui venait de m'arriver. Fixant toujours la feuille, les oiseaux du quartier commençaient à chanter et les lueurs de l'aurore adoucissaient la noirceur de la nuit. Je me laissais une semaine pour trouver un nouveau chemin. Seul dans mon havre de paix, je n'avais qu'une seule réalité extérieure à affronter, le prochain téléphone de ma mère. Je m'endormis en pensant à un futur plan d'action. Pour une fois, mon imagination devait vraiment me venir en aide.

Les heures ne passaient plus, le temps venait de s'arrêter, je me sentais en panne, je n'avançais plus. Le peu d'énergie positive qui me restait, je la concentrais sur la prochaine conversation que je allais bientôt avoir avec ma mère. Je devais être crédible et capable de jouer la comédie comme jamais auparavant, elle ne devait se douter de rien avant que je trouve une nouvelle voie. Samedi soir arrivait, je venais de me réveiller. Je fonctionnais à l'envers, je vivais la nuit, dormais le jour, occupé à passer le temps en jouant avec ma console de jeux vidéo. Quand je ne m'occupais pas de virtuel, je m'installais, comme un être sans vie, sur mon fauteuil, à chercher, dans le vide, des ouvertures sur le futur. Parfois, je me satisfaisais en visionnant mes magazines en papier glacé. La nourriture devenait secondaire et le monde extérieur n'entraît définitivement plus dans mes préoccupations principales. La sonnerie du téléphone retentit.

- Allo ? Maman ?
- Si, Hijo comment vas-tu ?
- Bien et vous ? Toujours le beau temps ?
- Tu m'as l'air en forme, c'est l'amour ?

A ce moment-là, je n'eus pas le temps de réfléchir sur ce thème, mon instinct me dictait de lui faire plaisir pour ne pas éveiller de soupçons, mais je ne devais pas changer, juste admettre une possibilité.

- C'est possible, mais pour le moment nous n'en sommes qu'au premier pas.
- Ne te l'avais-je pas dit, fils, que cela allait arriver ? Je suis vraiment contente pour toi.
ça va te permettre de t'épanouir enfin. De plus, je suis certaine que, secrètement, ton père serait très favorable au mariage de son fils.
- Ne t'emballe pas Maman, je ne la connais que depuis quelques jours, ne pousse pas.
- Ce n'est pas grave, moi, je te dis que la gitane ne se trompe jamais.

Au bout d'une demi-heure sans qu'elle ne ait décroché du sujet, elle se souvint enfin que les jeunes sortent généralement en couple le week-end. Rapidement elle m'abandonna en s'excusant d'avoir été envahissante. Elle me demanda de lui en dire un peu plus sur l'élue de mon cœur lors de son prochain appel. Je lui assurai que si l'histoire suivait normalement son cours, j'serais plus volubile. Le grand frisson que j'avais éprouvé en attendant cet appel me sembla ridicule. Je devais simplement dire à ma mère ce qu'elle avait envie d'entendre pour qu'elle oublie de s'occuper du reste de ma vie.

Depuis quatre jours, je n'avais pas mis un pied en dehors de mon studio. Le climat s'améliorait de jour en jour mais je me sentais tellement bien tout seul que les présences humaines ne me manquaient pas. Mon programme de réhabilitation par l'isolement fonctionnait à merveille, j'étais tranquille, calme, je n'avais pas d'activité forcée, pas de problème financier, pour un peu je aurais dit que je venais de découvrir l'existence parfaite. Quelqu'un frappa contre ma porte d'entrée. Après une hésitation, je me dirigeai vers la porte et ouvris. En face de moi se tenait madame Campos, un peu tremblante. En robe de chambre, avec ses pantoufles rouges, elle avait un visage inquiet sous ses cheveux gris.

- Bonjour Tito. Je m'inquiétais, je ne t'ai pas vu sortir ces derniers jours. Quand je suis allée boire mon café chez Chabo, lui non plus

ne t'avait pas vu depuis plusieurs jours. Alors je viens voir si tout va bien.

- C'est très gentil de vous inquiéter pour moi, madame Campos. Je vais très bien. Je viens juste de perdre mon emploi, donc mes habitudes ont changé. Mais je vais bien.
- Ce n'est pas bon, Tito, de rester tout seul enfermé, je peux te le dire, même si on se trouve dans un mauvaise période. Viens, comme on est les deux tout seul, je t'invite à boire le thé.
- D'accord, c'est bien parce que c'est vous, mais je ne reste pas longtemps, juste un thé.

Je refermai la porte derrière moi et la suivit jusque dans son salon. Elle avait un peu de mal à se déplacer mais je voyais, sur son visage, des sourires de satisfaction quand elle me voyait assis sur son canapé. Je ne voulais pas parler et je n'eus pas à le faire. Quand j'acceptais d'aller chez elle, elle s'embarquait toujours dans de long monologue. Elle servit le thé dans un magnifique service en porcelaine. Madame Campos commença son monologue. Durant une bonne heure, elle me raconta toutes sortes d'anecdotes concernant sa jeunesse et les difficultés de son époque. Après avoir écouté distraitement les péripéties de sa jeunesse, je m'apprêtais à la quitter au moment où elle changea complètement de ton. Tout à coup, d'une petite voix pleine d'humilité et de timidité touchante, elle commença à s'intéresser à mon cas.

- Tito, ce n'est pas mes affaires, mais tu portes sur toi tout le poids du monde, comme les vieux. Il faut savoir parfois se confier, cela peut aider. Si tu ne veux pas, je comprends, mais peut-être que je peux t'aider.
- Ce n'est pas très important, c'est ma vie, elle a toujours été comme ça.
- Comment ?
- Je ne réussis jamais rien, je suis une sorte de perdant né et aujourd'hui encore plus, qu'auparavant. C'est mon père qui m'avait trouvé cette place de travail et je viens de me faire virer, il va

m'égorger. Ma mère croit, depuis aujourd'hui, que j'ai une copine alors que c'est tout simplement impossible.

- Ecoute Tito, les pères sont toujours comme ça : exigeant avec leur fils. Mais si tu trouves toi-même quelque chose sans l'appui de ton père, il aura moins d'emprise sur toi, je le sais, j'ai été mariée pendant quarante ans, et j'ai trois fils.
- Je suis bien d'accord, mais pour ça, il faut avoir des points fixes, connaître des gens, sortir, et moi je n'ai plus envie, je l'ai fait pendant dix ans, sans résultat.
- Là, je crois que ta mère à raison, une femme te donnerait confiance en toi, et te pousserais sûrement à te bouger. Moi, je crois que pour cela, notre époque n'était pas si mauvaise. On ne choisissait pas vraiment, on se retrouvait mariée avec des gamins tout de suite, mais au moins, on ne réfléchissait pas, il fallait leur donner à manger et si possible, les éduquer. C'était très dur, mais on n'avait pas le choix. Ce n'était pas si mauvais.

A certain moment de la discussion, je croyais entendre ma mère. Madame Campos avait pratiquement la même recette miracle: une femme, des enfants, et plus jamais de temps libre pour penser à autre chose. Elle prenait du plaisir à parler avec moi, je remplaçais peut-être un peu ces fils, partis sous d'autres latitudes. Elle ne voulait pas que je la quitte si tôt. Je lui promis de réfléchir, dans les prochains jours, à sa vision de la réalité. Je regagnai finalement mon logement

Deux longues journées venaient encore de passer. Presque malgré moi, l'idée de madame Campos, liée aux paroles de ma mère, trottait dans ma tête. Si je trouvais une femme, je m'accorderais les faveurs de ma mère. Je pourrais également inventer une histoire pour expliquer mon licenciement à cause de ma relation. Cette situation pourrait m'apporter un équilibre nouveau. Le seul problème dans ce magnifique plan pour sortir de l'impasse résidait en une seule phrase : il fallait être deux. Mis à part les femmes de mes magasins et les quelques paires de fesses que je matais régulièrement dans les rues, je n'avais aucun contact

avec la gente féminine et aucun talent pour en créer. Les jours passaient, monotones et je n'avais pas envie de me torturer l'esprit. Cette solution me semblait de plus en plus intéressante, surtout qu'elle ne venait pas de moi. Seulement, comment trouver l'opportunité pour réaliser la connexion ? Finalement, après une petite réflexion, je constatais simplement qu'en restant enfermé à l'intérieur des quatre murs de mon appartement, je n'allais jamais rencontrer la femme providentielle qui allait réanimer ma vie.

Je sortis faire un tour dans le quartier cet après-midi là. Je faisais peine à voir. En me mettant volontairement la pression pour créer des liens, je me retrouvais cerné, comme claustrophobe devant tant de visages féminins. Je n'arrivais pas à soutenir leur regard tantôt interrogateur, tantôt réprobateur. Je baissais les yeux à chaque occasion, dès qu'un quelconque signal positif apparaissait dans leur comportement. Après plusieurs tentatives dans différents endroits, cafés, bars à tapas, parcs publics, me sentant anéanti, je regagnai mon refuge paisible. Cette première sortie, dont le but avoué était de créer le contact avec une femme potentiel, avait tourné à la déroute. Couché sur mon lit, je me demandais si les conseils d'un autre âge que je suivais, allaient vraiment me conduire à un résultat.

A la suite de cet échec mortifiant, je repris mes mornes activités habituelles: mes magazines à fantasmes et ma fidèle console de jeux vidéo. Je n'étais, en vérité, pas si pressé par le temps. Jusqu'à la fin du mois de juillet, je pouvais tergiverser un peu pour mettre en scène ce nouvel épisode de ma vie. Mes journées, toujours aussi décalées ne passaient pas rapidement. En regardant, de temps à autres, la télévision, j'avais eu tout le loisir de constater la lente agonie de mon club. Malgré mon retour au stade, l'Atletico occupaient toujours les profondeurs du classement de première division. A chaque fois, j'avais une pensée instantanée pour mon père qui devait être d'une humeur massacrate dans sa maison de Marbella. Heureusement, jusqu'à présent, il ne savait toujours rien de ma situation réelle. Les heures incroyablement lentes passaient malgré tout. Mon studio ressemblait de

plus en plus à une décharge. Depuis plusieurs jours déjà, je n'avais plus aucun vêtement propre, des assiettes et des verres jonchaient le sol, des emballages vides traînaient partout. Sans parler des ordures ménagères que j'avais oublié de descendre dans le local réservé aux poubelles. Je regardais toujours, inlassablement, l'activité de la rue depuis mon fauteuil. L'odeur nauséabonde des ordures commençait sérieusement à m'importuner. Dans un élan de dégoût, je me décidai enfin à mettre un peu d'ordre dans mon studio. Je devais trouver une femme et un manque d'hygiène ne pouvait que me porter préjudice par la suite. Au milieu de ma séance de nettoyage, qui dura plus longtemps qu'à l'accoutumée tellement l'accumulation de déchets avait été importante, je me penchai pour trier les papiers, accumulés depuis des semaines, sur la table basse installée à côté de mon fauteuil. J'avais presque terminé quand je tombai sur le morceau de papier où étaient inscrites les informations concernant mon couple. Dans ma longue agonie, j'avais complètement occulté l'unique aspect favorable récent de mon existence. Je tenais entre mes mains l'adresse et le numéro de téléphone de Leticia. Je stoppai immédiatement mes tâches ménagères pour m'accorder une pause café. Je m'installai dans le fauteuil en observant attentivement la petite feuille de papier entre mes mains. Sans réfléchir, comme si je venais d'apercevoir une divinité, je replongeai dans mon imagination. Je me voyais, accompagné d'une magnifique créature providentielle, rencontrée avec l'aide de mes protégés. En pénétrant, comme je m'en sentais le droit, dans leur intimité, j'allais sûrement faire la connaissance des proches amies de Leticia. Cette perspective me parut assez ingénue pour que je prenne ce risque. De toute manière, Pablo et Leticia devinrent à ce moment-là l'un des seuls liens qui me reliait encore à la société. Avec un peu de patience et de malice, j'allais bien pouvoir prendre la place qui me revenait de droit dans leur relation amoureuse. Cette nouvelle voie qui venait de s'ouvrir me redonna un semblant de courage. Après avoir descendu les ordures qui empestaient maintenant toute la cage d'escalier, j'enfilai un vieux survêtement jaune et bleu d'une époque

révolue et me dirigeai, avec mon baluchon de linge sale sur l'épaule, à la lavanderia. Tout en m'adonnant au nettoyage de mes vêtements, je réfléchissais au meilleur moyen de parvenir à entrer dans l'intimité du couple. Je ne pensais pas que c'était du côté de Pablo, dont la tronche ne me revenait pas, que j'allait trouver l'opportunité. Mon cycle de lavage se termina, je transbordai mon linge fraîchement lavé dans la sècheuse, avant de replonger dans mes recherches d'un plan d'action imparable. En suivant, pendant plusieurs jours, la fantastique Leticia, j'avais quelque chance de découvrir une opportunité dans son emploi du temps, un moyen sûr et habile de me mettre discrètement en contact avec elle. Pour cela, je devais retrouver une sociabilité que j'avais perdue volontairement dans mon extrême solitude. Anticipant le renouvellement de mes investigations, je passai par le supermarché pour acheter quelques provisions. Au moment où je prenais la première douche depuis mon licenciement, je retrouvais les bienfaits régénérateurs de l'hygiène corporelle. En prévision de mon retour dans une vie sociale, rien ne valait mieux dans ma ville, qu'une sortie nocturne dans une cervceria. Oubliant les heures et les jours dans lesquels je vivais, je me dirigeai immédiatement en direction de la Place Santa Ana. Je pénétrai naturellement dans ma brasserie fétiche, je m'installai au comptoir. Tout à coup je m'aperçus de l'énorme décalage qui existait entre mon rythme de vie actuel et celui de mes compatriotes. La pendule au-dessus des étagères en bois sombre n'indiquait que dix-neuf heures trente. La plus grande partie de la clientèle n'allait arriver, au plus tôt, qu'aux alentours de vingt et une heures. Pour patienter, je commandai ma première bière, accompagnée de deux canapés : l'un aux anchois et le deuxième au saumon fumé. En observant les clients, peu nombreux, présents à mes côtés, je profitai d'un moment de calme plat pour demander au serveur le plus proche, quel jour on vivait ? Il me regarda bizarrement, se demandant sérieusement où je voulais en venir.

- Vendredi, Couillon !! Qu'est ce qui te passe à toi ?

Sans vouloir continuer plus loin cette amorce de discussion mal emmanchée, je commandai directement ma bière suivante. Elles s'enchaînaient les unes derrière les autres. Avant l'heure du débarquement général, je mangeai deux autres canapés afin d'éponger mon dosage élevé de houblon. Plusieurs grappes de fraîches touristes étrangères prenaient place autour de moi. Motivé par les effets de l'alcool, je tentai, sans attendre, une approche sur une japonaise en jupette sexy. Le résultat fut lamentable. Visiblement, je n'attirais pas plus les Asiatiques que les Madrilènes. Ne voulant pas jouer avec le feu, passablement éméché, je décidai de rentrer avant que le flux de clientes accompagnées ne me donne le tournis et me pousse au scandale.

Dans la calle Arenal, je me détournai de mon point de chute et m'installai, comme j'en avais l'habitude, dans un café, pour récupérer un semblant de raison. Un journal traînait sur la table, je m'en saisis et le feuilletai jusqu'à tomber sur ce que je recherchais : la section people. Comme d'habitude, mon vieil ami Paco défrayait la chronique mondaine. Cette fois-ci, il avait franchi une nouvelle étape dans son ambitieuse carrière, il vivait, selon l'article, une relation avec une actrice âgée, de plus de soixante ans. En parcourant l'article, je reconnus le style de Paco. L'actrice en question parlait d'amour alors que lui, dissertait, bien évidemment, sur le projet de film commun. Partagé entre le dégoût pour son opportunisme sans limite et l'admiration craintive pour son incroyable envie de réussir, je ne savais plus que penser d'un ami, avec qui j'avais vécu pendant près de dix ans. Je me demandais, parfois, jusqu'où Paco pouvait aller pour atteindre ses objectifs de gloire ? Sa force m'avait toujours manqué, je n'avais jamais cru en moi, je ne m'étais jamais senti réellement à ma place dans ma propre vie. Ma nouvelle orientation, que tout mon entourage présentait comme la meilleure, me redonnait un peu d'énergie. J'espérais devenir l'époux d'une femme qui réussissait, pouvant m'assurer un équilibre de vie paisible et sans embrouille.

Comme chaque week-end depuis leur départ en retraite dans leur maison de Marbella, ma mère m'appela, je lui inventai la suite de ma relation amoureuse. Pendant quelques jours j'avais médité sur le sujet et j'en avais déduit qu'une femme étrangère pouvait disparaître, dans un futur proche, plus facilement qu'une madrilène. Je lui donnai quelques détails de ma supposée nouvelle relation. J'avais écrit, sur mon bloc-notes, toutes les caractéristiques de ma copine imaginaire pour ne pas me tromper par la suite. Elle s'appelait Franca, italienne, en stage de formation à Madrid pour une entreprise de téléphonie. Elle devait rester en Espagne jusqu'à la fin du mois de septembre. Ma mère, tellement euphorique de savoir que son rejeton rentrait sur la bonne voie, n'en demanda pas plus. Déjà, elle se transposait, sans effort, en Italie, pour la célébration de nos noces. L'épreuve de fin de semaine passée, m'avais subitement décidé à renouer avec le septième art. Choisisant les films au hasard, je m'étais complètement ressourcé en visionnant quatre films en deux jours. Pendant une époque aujourd'hui révolue, ce rythme était journalier. En rentrant des projections, mon esprit était tellement rempli d'histoires différentes que la mienne ne m'intéressait plus vraiment. Happé par mon ancienne activité, je retrouvais toute la saveur des émotions cinématographiques. Encore perdu dans les images que je venais d'ingurgiter, je m'endormis paisiblement dans mon fauteuil, avant de rejoindre mon lit.

Je ne travaillais plus depuis deux semaines sans que cela ne me dérange vraiment. Je me levais, quand je n'étais pas trop décalé, aux alentours de dix heures. Je prenais mon petit déjeuner, avant de retomber dans une apathie de circonstance. En ce lundi matin, les petites habitudes de ma nouvelle situation, devaient prendre une nouvelle tournure. Absorbant un ultime café, avachis sur la table de la cuisine, je récupérai l'adresse de Leticia, inscrite sur le morceau de papier. Sur un plan de Madrid, j'essayai de repérer le quartier où se trouvait la calle de Hilarion Eslava. Une fois mémorisée la direction à suivre, je descendis dans le réduit au rez-de-chaussée pour renouer le contact avec ma vieille vespa. Un petit pincement au coeur se fit sentir.

Je devais, si la « malaracha » s'était finalement estompée, revoir mon petit ange. Je pris la direction du nord-ouest, par l'Avenue Princessa. En arrivant aux environs de la station de métro Moncloa, de légères sensations agréables se manifestaient, j'aimais beaucoup ce quartier, les étudiants y pullulaient. A proximité de la bouche du métro, un immense parc boisé descendait en direction de l'ouest.

Pour ne pas prendre le moindre risque, je garai mon véhicule dans les parages. Retrouvant un esprit positif, je me faufilai dans les rues animées, arrivant rapidement à destination. Devant le numéro quarante sept, je stoppai. Le picotement nerveux réapparaissait au niveau de mon estomac, avec un peu plus de constance. J'observai attentivement l'interphone, je découvris son nom en lettres dorées sur une petite plaquette noire. Mes informations n'étaient pas encore erronées, elle n'avait pas subitement déménagé pour rejoindre Pablo. Comme les passants étaient plus nombreux que devant l'immeuble de Pablo, je pouvais tranquillement m'asseoir sur un banc sans attirer spécialement l'attention. J'en trouvai un en face de son entrée d'immeuble. Bon nombre d'étudiants, révisant leurs matières de cours, se trouvaient à proximité. Rassuré, je passais inaperçu dans le décor, presque invisible. Cela devait faire plusieurs heures que j'attendais, quand, au coin de la rue, elle apparut, magnifiquement enrobée d'un pantalon noir moulant. D'une beauté fantastique, elle déambulait en balançant, de manière troublante, ses magnifiques fesses finement dessinées. Leticia dégageait un tel magnétisme, une telle légèreté féminine que je me sentais complètement chamboulé par tant de grâce. Elle disparut dans l'entrée sombre de son immeuble. Toutes mes fonctions imaginatives s'étaient remises automatiquement en marche, elle se trouvait là, à quelques mètres, la plus belle réussite de mon existence. Au moment où je revins à la réalité, je me dirigeai vers un bar à café tout proche. Je réfléchissais à la suite de ma filature, sans trouver réellement d'idée pouvant m'amener dans l'intimité de mes protégés. Terminant ma petite pause-café, je me postai à nouveau au même endroit. Un scooter qui ne m'était pas inconnu stoppa devant l'entrée. Au guidon de l'engin, Pablo,

fier, le torse bombé, venait retrouver sa bien aimée. Contrairement à mes sentiments précédents, cette vision ne me plaisait pas du tout. Dans mon scénario idéal, il n'avait absolument pas les caractéristiques requises pour le rôle. Trop absorbé par cet état de fait, je décidai de me concentrer uniquement sur mon ange, oubliant pour quelques instants la présence de Pablo. C'était quand même moi qui l'avais placé aux côtés d'elle. Les images de mes retrouvailles avec Leticia se déformaient dans mon imagination. Assis dans mon fauteuil, son visage se transformait en une véritable obsession. En me couchant, ce soir-là, chaque pensée me ramenait à elle. Je venais de me faire totalement envoûter, une fois de plus, par cet ange encore peu connu, que je devais apprivoiser pour sortir de l'impasse. Durant les trois jours suivant, je me postais devant son immeuble et la suivais partout : à la cité Universitaire, dans les supermarchés, à son club de fitness, partout. Soigneusement, j'annotais sur mon bloc-notes chaque détail : ses horaires, le nombre des visites de Pablo, le nom des bars où elle se rendait. Je devais minutieusement connaître les moindres détails de son emploi du temps. Malgré mon étude approfondie de sa vie quotidienne, aucune inspiration salvatrice ne m'avait révélé l'instant propice à notre rencontre.

Assis dans mon fauteuil, je lisais et relisais mes notes, je visualisais toutes les scènes des jours précédents. Je n'arrivais pas, malgré mes efforts, à déceler une opportunité pour l'aborder de manière naturelle et efficace. Il me manquait une vision féminine de la situation.

Ce déclic que j'attendais se produisit. Sans tarder, j'appelai Paloma pour lui demander si son invitation tenait toujours. Comme la réponse était positive, je m'invitai, sans aucune gêne, pour le lendemain, en prétextant l'apparition d'un problème épineux à régler dans l'urgence. De bonne volonté, comme je l'avais toujours connue, elle confirma mon invitation à dîner, comme je l'avais suggérée. En me servant un petit brandy pour fêter mon ingéniosité, j'étais dans un état d'impatience presque dramatique. J'avais tellement hâte d'entendre Paloma. Les femmes savent mieux que quiconque comment aborder les problèmes

de rencontres. Je devais être imaginatif et surtout n'éveiller aucun soupçon. Grâce à son riche passé relationnel, Paloma allait probablement me guider vers le succès.

En ouvrant la porte de son appartement, Paloma me sourit amicalement. Malgré la petite obligation que je lui avais imposée, celle de m'inviter un jour où elle avait certainement mieux à faire, elle restait égale à elle-même, toujours positive. Après l'embrassade de circonstance, je lui tendis la bouteille de vin que je venais d'acheter au coin de la rue. Elle m'installa dans le séjour et m'apporta un petit apéritif maison. Toutes les pièces de l'appartement étaient embaumées par les parfums d'une paella mijotant dans son jus. En trinquant à nos retrouvailles, au comble de l'impatience, je voulais, sans attendre, poser ma question vitale. Dans un effort de politesse et d'éducation, je me persuadai d'attendre le moment propice pour Paloma.

- Alors Paloma, comment va le job au sein de la compagnie ?
- Une horreur ! Tu imagines bien que depuis votre départ, nous sommes surchargés. Même Inmaculada doit parfois ouvrir un poste pour nous aider. Elle ne peut même plus régler les problèmes difficiles, parfois on se trouve devant des emmerdeurs. Comme elle travaille comme nous, elle n'a plus le temps de s'en occuper comme avant. De la folie.
- J'imagine, avec deux guichets en moins !
- Changeons de sujet, je n'ai pas envie de parler de ça. Et toi, comment va ta nouvelle vie ? Tu t'en sors ?
- Je suis en train d'essayer de tout changer, je suis les conseils de ma mère et de ma voisine, je suis à la recherche d'une femme.
- Une femme ? Tito qui cherche une femme ! Et bien cette nouvelle est au moins aussi surprenante que ton licenciement. Et pourquoi ce changement radical ?
- Parce que si mon père apprend que je me suis fait virer, il me pend. Je suis un échec vivant à la recherche de la vie facile et la moins risquée possible. Alors, je me dis que si je me marie et que je trouve

une femme ambitieuse, ensuite je serai super tranquille. Je pourrai vivre sans gros problème. Je ne serai plus seul pour les résoudre, s'il m'en arrive quand même. Je n'en suis pas absolument certain, mais de toute manière, je suis obligé de trouver une porte de sortie à ma situation.

Je grignotais quelques olives nerveusement, finalement, je n'aimais pas beaucoup cette conversation.

- Et tu penses qu'une femme va résoudre tes problèmes avec la société, qu'ensuite, tu vas être tranquille.
- Oui, c'est ce que m'a dit ma voisine.
- Et pourquoi as-tu tant besoin de mes conseils d'expertes en relations ?
- Je vais tout t'expliquer, mais là, j'ai un peu faim, tu penses que c'est prêt bientôt ? Le parfum de ta paella m'ouvre l'appétit.
- Quand tu veux. On peut passer à table et tu continueras en mangeant. D'accord ?
- Parfait.

Installés à la table que Paloma avait décoré avec goût, elle amena une magnifique paella, mijotant encore dans la poêle. Je raffolais de cette spécialité. Elle me servit abondamment pendant que je servais le vin. Je me sentais vraiment bien, la paella fut exceptionnelle, exquise.

- Vraiment délicieux, je me croirais chez ma mère, excellent.
- Merci. Tu vois ça, c'est l'expérience d'inviter ses amants, les premières ne sont pas très réussies, mais plus tu as d'amants et meilleur est ta paella. Elle se mit à rire de manière communicative.
- Très bien, c'est bon à savoir. Les femmes qui ne savent pas préparer la paella ne sont pas des bons coups ?
- Non, je parle pour moi, car c'est toujours le plat que je prépare le mieux. Bref, alors tes questions essentielles ? Tu pourrais commencer.
- D'accord, mais d'abord je dois te faire un petit historique de la situation. Tu es prête ?
- Quand tu veux. Je suis toujours prête !

- Voilà, pendant la période Velázquez, j'avais formé un couple. Tu te souviens ? ça a fonctionné. Maintenant c'est mes petits protégés. Un beau petit couple d'amour. Et bien, j'ai un plan. Si j'arrive à m'infiltrer dans leur vie. Comme ils font partie de mon histoire, peut-être que Leticia pourrait me présenter des amies à elle et je pourrais trouver une femme dans le cercle de ses amies. Seulement je ne trouve pas le moyen de rentrer discrètement dans leur vie, alors toi qui es une femme, tu devrais facilement trouver, dans son emploi du temps, que j'ai ici, la meilleure opportunité pour entrer en contact avec elle.
- Un moment s'il te plaît, moi aussi, j'ai des amies. Pourquoi ne sors-tu pas avec nous, une fois ? Pour essayer ?
- Non ! Ce n'est pas la même chose, toi, je te connais. En plus maintenant tu sais ce que je recherche. Et puis ce couple, c'est mon meilleur scénario. C'est une passion de voir jusqu'où je peux aller dans ma nouvelle vie de metteur en vie.
- Bon, d'accord, je t'écoute. Donne-moi son emploi du temps. Tu prends encore un peu de paella ?

J'acceptais volontiers et sortis de ma poche l'emploi du temps de Leticia que je transmis à Paloma, elle inspecta tous les détails, tandis que je terminai ma deuxième assiette avec difficulté. Légèrement impatient, je sirotais nerveusement mon verre de Rioja en attendant son verdict. Paloma grimaça plusieurs fois en cherchant la faille dans le programme chargé des journées de Leticia. Au bout d'un moment qui me parut une éternité, elle m'annonça enfin qu'elle avait trouvé.

- Tito, j'ai trouvé une opportunité assez subtile pour t'immiscer dans sa vie. Bien sûr, c'est le truc, c'est sûr. Paloma sourit, comme amusée par sa propre idée.
- Génial, je savais que tu aurais une idée. Totalemment impatient de connaître la suite, mon imagination tentait d'anticiper les paroles de Paloma.
- Attends un peu ! Tu ne sais pas ce que c'est. Bon, écoute bien ! Je pense que ta Leticia pratique l'aérobic, si tu me confirmes en qu'elle

a un corps de rêve. Je peux toujours vérifier demain en téléphonant au club de fitness.

- Non, quand même pas ça ! Je venais de comprendre où elle voulait en venir.
- Bien sûr ! c'est très clair ! Tu commences l'aérobic et tu suis les même cours. Comme ils vont boire un verre tous ensemble après chaque leçon, tu seras libre de faire plus ample connaissance avec elle.
- D'accord, mais sérieusement, tu me vois faire du sport ? Franchement Paloma?
- Bon ! Tu voulais une idée, je t'en donne une. C'est la meilleure opportunité, si tu ne veux pas commencer l'aérobic, ce n'est plus mon problème.
- Ouais, c'est facile, tu ne te rends pas compte de mon incompetence sportive, je vais être ridicule.
- Tu veux te rapprocher de ta Leticia. Et bien je te donne le moyen.
- Ce n'est pas d'elle que je veux me rapprocher, c'est de ses amies.
- Et tu crois que dans le cours que tu vas prendre, il y aura des malabars en jupette ? Demain je téléphone au Gimnasio pour savoir exactement quelle leçon elle suit. Ensuite, tu n'auras qu'à aller t'inscrire là-bas.
- Je vais y réfléchir, ce n'est pas une décision facile. Moi Tito ! Dans un gymnase, en plus pour suivre des cours d'aérobic. Je ne le crois pas.

La soirée s'achevait, je m'étais peu à peu résolu à écouter les conseils de Paloma. On avait discuté de ses expériences à elle et de ce que pensait les gens de sa vie. Un peu instable, elle me confia qu'elle n'en avait rien à faire de l'avis des autres, que c'était elle qui vivait sa vie.

Dans le fond, je me sentais proche de ses sentiments, pour les avoir vécus pendant mes études, mais je me sentais trop las pour lutter contre mon entourage. Malgré tout, mes parents étaient importants pour moi. Je n'avais plus la force, après mes ultimes échecs, de me lancer dans des aventures d'où l'on ressortait blessé. Je m'étais habitué

à vivre mes faiblesses de la meilleure manière possible, sans me poser des questions inutiles propre à me déstabiliser, tranquille et inactif, comme ma voisine.

Dans le dernier métro, nous n'étions pas nombreux. J'essayais de me visualiser en train de faire des sauts à gauche et à droite, mais c'était plus fort que moi je n'y arrivais pas. Cela faisait au moins dix ans que je n'avais pas utilisé mon corps pour des efforts physiques importants. Malgré tout, Paloma avait probablement raison. Quoi de mieux, après un effort, que de se retrouver pour boire un verre, avec un petit groupe, dont faisait partie mon ange ? En plus, cela allait certainement m'ouvrir des portes sur d'autres activités communes.

Comme d'habitude, je m'arrêtai pour boire un dernier café. Je feuilletai le journal pour mon information hebdomadaire. Aucune trace de Paco sous la rubrique people, cette fois-ci. L'Atletico allait toujours aussi mal : avant dernier du classement de première division. Mon père devait bouillir intérieurement du côté de Marbella. Je devais absolument trouver une solution pour soulager mon père d'une énième déception de ma part. Assis dans mon fauteuil près de la fenêtre, je regardais les passants, en tenue de sortie, déambuler dans les rues. Une nouvelle nuit de fin de semaine, tout à fait régulière, s'annonçait. J'étais chez moi à attendre le matin et l'appel de Paloma. Elle avait gardé les informations sur le club de fitness, pour me donner la confirmation des jours où Leticia participait aux leçons d'aérobic. Ensuite, j'allais devoir enfiler mon costume de guignol pour essayer de sauver ce qui pouvait encore l'être dans ma vie.

Malgré quelques doutes sur l'inspiration de Paloma, j'attendais quand même avec une certaine impatience son appel. Au moment où je pensais à Leticia, j'oubliais la situation un peu grotesque, que je décidais d'assumer. Même dans mes scénarios les plus extravagants, je n'avais jamais imaginé des scènes aussi pathétiques que des débuts dans le monde du sport féminin. J'avais l'impression qu'on demandait à un poisson de voler. J'espérais même qu'elle fasse de la musculation

plutôt que de l'aérobic. En début d'après-midi, je reçus la confirmation attendue. Trois fois par semaine, Leticia participait aux leçons d'aérobic de ce club de fitness. Paloma profita de me tenir à l'autre bout du fil pour me demander si j'allais vraiment y participer.

- Tu me connais, je suis toujours les idées avisées de mon entourage proche. Je vais tenter l'expérience. Si cela peut m'apporter des opportunités, je n'ai rien à perdre, finalement.
- Tu me tiens au courant de l'évolution, je suis curieuse de connaître les résultats de ton expérience.
- Bien sûr. Je t'appelle dès que la situation évolue. Adios Paloma et encore merci.
- Adios Tito. Suerte.

Le soleil brillait haut au-dessus de Madrid, je venais de prendre une décision que j'espérais adéquate pour prendre le contrôle de mon scénario idéal. Parfois il fallait faire quelques sacrifices, c'est en tous cas ce que mon père m'avait appris. Le lundi, j'allais me transformer en sportif pour changer mon statut dans la société. En portant ma réflexion sur mes besoins en matériel nécessaire à ma future activité, je m'aperçus, logiquement, que je ne possédais aucun vêtement pour pratiquer une activité sportive. Ne voulant pas rater mon entrée en matière, je sortis pour m'acheter l'équipement de pointe pour ce type de sport. Je m'imaginai déjà avec les pires problèmes physiques pour suivre le rythme des leçons. Je devais au moins posséder un look pouvant m'aider à me fondre dans la masse. Dans la calle Arenal, j'avais aperçu plusieurs fois un magasin de sport. Sans tarder, je me dirigeai vers cet échoppe pour acquérir mon nouvel équipement. A peine entré dans le magasin, une charmante vendeuse vint à ma rencontre. Vêtue d'une tenue sportive, elle m'annonça d'emblée qu'elle se trouvait à ma disposition pour me conseiller. Je n'avais pas encore commencé l'aérobic que déjà, je récoltai les retombées positives de mon choix.

- Très bien fis-je en souriant. Justement j'ai besoin de très bons conseils, mais vraiment très bons.

- Avec plaisir, je vous écoute. Sûre de ses qualités et de son savoir, en plus d'un charme mystérieux, elle m'inspirait.
- Voilà, je vais commencer l'aérobic lundi, et je n'ai pas d'équipement, pouvez-vous me montrer les articles qui conviendraient ?
- A la recherche d'une femme ? C'est bien connu, les hommes qui vont dans les gymnases recherchent les femmes. Elle m'avait lancé, avec son affirmation, un sourire amusé. Suivez-moi c'est par ici.

Quelques clientes du magasin s'étaient retournées en entendant notre conversation et surtout, les paroles de cette vendeuse, un peu trop joviale. Complètement coincé, un sentiment de honte m'avait envahi, accompagné d'une chaleur intense au niveau des pommettes. Je ne me sentais pas du tout à l'aise, stressé. La jolie vendeuse qui continuait à rire de sa petite mise en scène, me conseillait d'être plus détendu pour le grand jour. Elle n'avait pas tort, si je voulais avoir une chance. Au fond du magasin, elle me présenta des ensembles incroyablement colorés de teintes fluorescentes, en lycra. Je ne pus que rire en essayant les ensembles les uns après les autres. Au bout du cinquième essai, je lui demandai si elle m'avait bien regardé avant de me conseiller.

- Je ne veux pas ressembler à un professionnel de l'aérobic au corps parfait que je n'ai pas. Je voudrais juste un short, un t-shirt discret et des chaussures aux teintes sobres.
- Très bien Monsieur, mais ce que je viens de vous montrer, c'est la dernière collection que nous venons de recevoir pour le fitness.

Revenant à un classicisme de bon goût, je finis par acheter un t-shirt en coton de couleur noir, un short léger en nylon blanc et une paire de chaussures de sport classique. La vendeuse me concéda quand même, au moment de la transaction, que ces articles allaient mieux avec ma personnalité que ce qui était à la mode.

Satisfait de mes achats de ce samedi après-midi, je rentrai chez moi pour patienter jusqu'au lundi. Paloma m'avait communiqué toutes les informations nécessaires pour débiter dans de bonnes conditions ma carrière au Gimnasio de Moncloa : les horaires, le prix, le prénom de la monitrice.

Lundi matin de bonne heure, j'allai m'inscrire aux cours d'aérobic, ils se déroulent trois fois par semaine à dix neuf heures. Notre monitrice, d'après la réceptionniste, était la meilleure de la Communauté de Madrid, bardée de diplôme. Elle m'avertit que je n'étais que le deuxième homme à participer à ces leçons. Les dix autres participants étaient du sexe opposé. Cette nouvelle me réjouit. J'esquissai un petit sourire carnassier, la situation me paraissait idéale pour mes plans futurs. Plein d'espoir, débordant de positivisme, je regagnais mon antre pour me préparer à ma première séance d'aérobic. J'en profitais surtout pour baisser mon niveau hormonal afin d'éviter au maximum tout quiproquo sur le sujet pendant le cours.

Contrairement à ma première apparition, quand je retournai le soir pour débiter ma carrière sportive, le gymnase était pris d'assaut par les gros bras. Je me demandai, en pénétrant dans les vestiaires, si je ne m'étais pas trompé de planète. Mes nouveaux compagnons paraissaient pratiquement tous gonflés à l'hélium, les muscles saillants, sous des petits t-shirts extra courts. Malgré moi, je me regardai dans les miroirs disposés dans chaque recoin du vestiaire, la différence était plus que notable. Je me dépêchai d'enfiler ma tenue de sport afin d'éviter de promouvoir, aux regards des autres, ma bedaine pendante et ma peau d'une blancheur livide. Traversant tout le premier étage pour rejoindre l'escalier qui atteignait la salle réservée aux leçons d'aérobic, Les malabars s'admiraient devant d'innombrables miroirs géants, j'observai discrètement, en passant, les gros bras du gymnase travaillant leur muscle. Au milieu des engins de tortures, certains athlètes en difficulté se motivaient en hurlant de manière bestiale. Je pris presque peur devant ce spectacle étonnant et montai rapidement rejoindre mon lieu de cours. En pénétrant dans la salle, je n'étais pas au bout de mes surprises. Je pouvais me voir de partout. Nous aussi, nous avons le devoir d'admirer nos corps en plein effort. Une musique douce remplissait l'espace, je me présentai à Mari-Jo, assise sur un tabouret. Je me sentais complètement transi par le décor et l'ambiance « m'as-tu-vu ? » de l'endroit. Elle me posa quelques questions sur mes

précédentes expériences sportives. Elle me sembla d'emblée très sympathique. Elle dégagait une énergie incroyable, même au repos. Son corps parfait n'était trahi que par quelques rides sur son visage mate. Elle quitta sa chaise, en observant avec attention ses fesses bien fermes, je ne pus empêcher à mon imagination de créer quelques scènes subjectives.

- Tito. Me fit-elle de sa voix un peu rauque. C'est bien que tu sois venu un peu en avance. Ne t'inquiète pas si au début tu n'arrives pas à suivre, c'est complètement normal. Si tu te sens fatigué, tu t'arrêtes un moment. En général, pour les nouveaux, il faut bien trois à six leçons pour se mettre dans le rythme. Ah oui ! Une chose encore. Après la leçon, nous nous réunissons pour boire un verre, si tu veux participer, tu es le bienvenu. Et n'aies pas peur, personne n'est ici pour te juger. Bienvenido.

Une fois son introduction terminée, elle vint me faire la bise, comme une vieille amie que je n'aurais pas revue depuis dix ans. Les participants commençaient à arriver. Mari-Jo changea la musique. Dès que nous fûmes six participants, la leçon put commencer. Elle déploya, dès les premiers mouvements, une énergie atomique en face de nous. Toujours souriante, elle enchaînait les exercices que tout le groupe suivait. Bien sûr, et comme prévu initialement, je jouais mon rôle d'exception. Sans aucune coordination de mouvements, je gesticulais comme un pantin ridicule, toujours à contre temps. Après quelques minutes seulement, sans oxygène, la salive évaporée, je m'arrêtai déjà, alors que mes compagnes se dépensaient sans compter. La dernière participante à arriver ne m'était pas inconnue, j'avais bien évidemment observé depuis le début le physique de toutes les participantes. Mais là, le souffle que je venais de perdre, me sembla disparaître à jamais. Vêtue d'une petite tenue vert fluorescent, son petit corps aux formes parfaites me bouleversa à jamais. Mon regard semblait aimanté par la présence de Leticia.

Toujours en mouvement, Mari-Jo se dirigea vers la chaîne stéréo et stoppa quelques instants la musique techno qui rythmait nos différents exercices.

- Bien, vu que tout le monde est présent, même mademoiselle Leticia, je voudrais vous présenter un nouveau compagnon : Tito. Il commence aujourd'hui. Je pense que nous ferons plus ample connaissance après le cours.

Toutes les participantes me saluèrent et me lancèrent de charmants sourires pour me souhaiter la bienvenue. Pendant quelques secondes, je fus aux anges. Mon unique compagnon masculin portait, autour de sa ceinture abdominale, quelques kilos de plus que moi. Visiblement, il était très satisfait de ma présence. En me faisant un petit clin d'œil il attira mon attention sur les fesses d'une grande rousse devant nous. Il devait probablement imaginer qu'à deux, nous allions avoir la tâche facilitée pour nous créer des contacts étroits. La musique repris, mon calvaire n'en finissait pas, malgré les encouragements de la monitrice. Je me trouvais ridicule au possible. Le grand miroir d'en face, me renvoyait l'image d'un mollusque flasque et toujours à contre temps. Je devais sans arrêt faire des pauses. Parfois, je me sentais au bord de l'évanouissement. Heureusement que la vision du corps incroyable de Leticia me redonnait, à tout moment, la force de continuer, je ne devais pas abandonner si près du but. La séance se termina enfin, je n'éprouvais plus qu'une seule sensation au niveau de mes membres, uniquement de la douleur. Mari-Jo nous félicita de nos efforts et me flatta inutilement d'un commentaire encourageant. Dans le vestiaire, je me retrouvai avec mon coéquipier, il s'appelait Fernando. Alors que nous prenions notre douche, il ne put s'empêcher de juger le cul de chacune des participantes. Il n'oubliait pas, après chacun de ses commentaires, de me demander mon avis. La plupart du temps, je le confortais dans ses appréciations. Je lui expliquai que je n'avais pas encore eu le loisir d'observer avec autant d'attention que lui ces formes appétissantes à cause de mes propres problèmes physiques.

- Ne t'inquiète pas "Tio", quand j'ai commencé, j'étais bien pire que toi, mais avec le temps et la motivation des culs, tu progresses rapidement.

Avec un moral qui semblait à toute épreuve, je le trouvais sympa, on jouait un peu dans la même catégorie, mais lui semblait avoir un sens de la dérision qui me manquait cruellement. En enfilant mes vêtements de ville, tous mes muscles me rappelèrent le dixième anniversaire de mes dernières activités physiques.

En sortant du gymnase, les forts à bras levaient toujours leur fonte avec assiduité. Une ou deux minettes, aux muscles masculins, jouaient le rôle de motivation. En arrivant dans le bar à café « Puerto Rico », joliment décoré de mobilier en bambou, nous étions les premiers. Nous avions le temps de discuter un moment, avant l'arrivée de nos équipières terminant de se pomponner. La discussion, d'ordre général, que nous abordions, n'avait rien de passionnant. L'une après l'autre, elles nous rejoignaient pour se désaltérer. Tous réunis autour de plusieurs tables jointes, les discussions par petit groupes s'engageaient un peu partout autour des tables, évidemment, sur des sujets strictement féminins. Fernando et moi-même n'avions pas grand chose à argumenter. Cela ne me dérangeait nullement, mal placé par rapport à Leticia, elle attirait sans arrêt mon attention. Cela faisait une bonne demi-heure que nous bavardions. Pour ma première soirée dans le groupe, je restais en retrait. Je me passionnai pour une anecdote racontée par Leticia, au moment où Pablo fit son entrée en scène. Sûr de lui, il salua toutes les personnes présentes d'un signe de la main et se dirigea immédiatement auprès d'elle. Sans attendre, presque docilement, Leticia se leva, récupéra son sac de sport, puis se fonda, telle une méduse échouée, contre le corps musclé de Pablo. Cette scène machiste à laquelle j'assistai me donna la nausée. D'un nouveau signe de la main, encore plus provocateur il annonça qu'il emmenait Leticia. Personne d'autre ne faisait attention à son attitude, seul Fernando

paraissait partager mes idées. Il ne put de nouveau s'empêcher d'émettre un petit commentaire furtif et discret.

- Voilà, tu viens de voir le premier gentil macho qui a gagné le gros lot. Et ce n'est que le début, tu vas voir. Il y en a qui n'ont pas besoin du gymnase...

Sur le moment, je voulus expliquer à Fernando que, sans mon concours de metteur en vie, cette scène n'aurait jamais eu lieu, mais je me ravisai rapidement. Il était encore beaucoup trop tôt pour expliquer à cette toute nouvelle connaissance, les vrais raisons de ma présence.

Alors que nous commandions un nouveau thé glacé, le défilé continua sous nos yeux. Les unes après les autres, nos équipières disparaissaient aux bras de jeunes hommes bien plus attirant que nous. Je ne pus m'empêcher de vouloir en savoir plus sur notre situation.

- Fernando. Je parlai à voix basse. Elles sont toutes prises ou je rêve ?
- Ecoute, à ce que j'ai pu constater. Non ! Mais les seules qui ne le sont pas, restent très discrètes. Cela ne fait pas bon genre d'être célibataire dans le monde féminin de l'aérobic. J'essaie de savoir, mais je crois que le meilleur moyen, c'est de leur demander.
- Et tu as commencé à leur demander ?
- Oui, une des filles célibataire qui me plaît bien, c'est Carolina, la blonde rondelette avec les gros poumons.
- Ah, je vois, c'est déjà ça !

Comme Leticia nous avait quittés, je ne trouvais pas vraiment d'intérêt à prolonger cette séance. Je réglai ma note, puis salua les dernières personnes présentes. Tout le monde me donna rendez-vous au mercredi. Cette leçon, finalement, n'avait pas été si difficile, mais déjà, je savais ce qui allait me motiver. Ce n'était pas tellement les mouvements énergiques des corps en transformation, mais plutôt l'ambiance chaleureuse qui régnait après les leçons, au bar à café. Au guidon de ma vespa, je rentrai chez moi, débordant d'une nouvelle libido, que je ne pus m'empêcher d'expérimenter sur le champs. Cette présence féminine autours de moi, me rappelais quelques sensations de

mon époque de vie avec Paco où, dans notre appartement, défilait tous les jours, des corps féminins magnifiques et sensuels.

Malgré mes restes de courbatures, à la fin de la séance du mercredi, Mari-Jo avait remarqué des progrès dans ma performance. Je n'avais pas ressenti de différence par rapport à ma première apparition au fitness. Un autre fait beaucoup plus marquant avait attiré toute mon attention durant la soirée. Pablo n'était pas venu chercher Leticia comme la première fois. Grâce à son absence, elle paraissait beaucoup plus ouverte et détendue. Avec un plaisir évident, elle prolongeait indéfiniment les sujets de discussions avec Mari-Jo. Malheureusement, je me trouvais beaucoup trop éloigné pour tenter la moindre approche. Fernando se trouvait dans une forme olympique, il alignait les plaisanteries les unes derrière les autres, en grand spécialiste de l'humour noir. D'ailleurs, Il ne nous ménageait pas, il s'engageait régulièrement dans notre autocritique caricaturale. Souvent, ses propos laissaient apparaître une vision sans concession sur notre condition de trentenaire à la dérive. En me couchant sur mon lit avant de reposer mes muscles, une nouvelle fois tétanisés, je ne pus pas m'empêcher d'analyser, dans le détail, cette deuxième soirée. Avec un peu de chance, j'espérais que l'absence de Pablo faisait partie d'un rituel hebdomadaire qui allait me permettre d'avoir Leticia pour moi seul un jour par semaine. Un point de ma vision commença tout de même à m'inquiéter malgré le parfait déroulement du plan. Je ne regardais jamais aucune autre participante, j'étais totalement obsédé par la présence de Leticia. Même pendant la journée, je ne pensais qu'à elle. En quelques rencontres, elle avait pris possession de tout mon inconscient, mon scénario était en train de me rattraper. Lors de la séance du vendredi, je m'obligeai à regarder les autres participantes. Sans aucun moyen de contrer mes envies profondes, mon regard était régulièrement attiré par le corps aux belles proportions et le regard vert cristallin de mon ange aux vêtements fluorescents. Au moment de notre réunion d'après cours, au bar à café, je me retrouvai, par un hasard un

peu truqué, à ses côtés. Pour la première fois depuis mes débuts, elle m'adressait la parole.

- Tito, je peux te poser une question ? Me demanda-t-elle de sa voix magnifiquement mélodieuse.
- Bien sûr ! Tout ce que tu veux.
- Je ne sais pas pourquoi, mais depuis le jour où tu as commencé, il me semble que je t'ai déjà vu, j'en suis presque certaine. Mais je ne sais plus où ?

Mon cœur fut complètement affolé par la douceur de sa voix et cette question pleine d'interrogations. Je dus immédiatement plonger dans mon imagination pour trouver une parade et garder mon calme.

- Tu en es sûre ? Tu sais Madrid c'est grand et il y a des milliers d'exemplaires comme moi. Si je t'avais déjà vu une fois, je t'aurais reconnu sans hésiter, tu as tellement de charme.
- Merci. Mais malgré tout j'en suis certaine. Ta tête me dit quelque chose. Tu travailles dans quel domaine ?
- En ce moment, je suis sans travail, mais avant, je travaillais comme agent d'assurance.
- Agent d'assurance ? Un petit silence s'en suivit. Non ! Finalement cela ne me dit rien, je dois sûrement confondre avec une autre personne. Et tu cherches du travail ?
- Oui bien sûr, mais j'ai envie de changer de domaine. Il faut que je change de vie.

La discussion prenait des formes intéressantes au moment où Pablo fit son apparition triomphale sur scène. Me trouvant un peu trop prêt de sa belle, il me défia d'un regard qui aurait suffi, en temps normal, à me faire fuir. De manière miraculeuse, je résistai à l'épreuve de force. En cet instant magique, je me sentis metteur en scène prêt à affronter les caprices d'un acteur récalcitrant. Sûr de son affaire et par provocation, il en rajouta une couche. Il l'embrassait à n'en plus finir pour bien me faire comprendre que la belle créature lui appartenait corps et âme. Ne cherchant aucune confrontation ouverte, je n'insistai pas. Dès leur départ, je constatai que je commençais à ne plus supporter la présence

de Pablo et son cinéma. J'avais de plus en plus souvent envie de changer mon scénario. J'avais réussi à unir ce couple, mais le choix de ce personnage masculin pour le rôle ne me convenait plus du tout. Si la situation ne s'améliorait pas rapidement, j'allais être bientôt obligé de me résoudre à reprendre la direction du scénario pour en changer l'acteur principal.

Durant le week-end qui suivit, mis à part mon obsession grandissante pour Leticia, je me sentais dans une forme étincelante. Je naviguais dans les eaux troubles de mon imagination, en inventant toutes sortes de scénarios plus ou moins plausibles. L'appel hebdomadaire de ma mère n'était, maintenant, qu'une formalité. Je brodais toujours quelques aventures à partir de mon histoire avec Franca, mon italienne. Je me remémorais, avant chaque appel, les dernières péripéties de la semaine précédente, annotées sur mon petit carnet de notes, pour ne pas perdre le fil conducteur de mes amours imaginaires. Ma voisine, madame Campos, me voyait de nouveau sortir, elle ne s'inquiétait plus sur mon sort pour le moment. D'ailleurs je l'avais rassurée en lui racontant, tout au long d'un après-midi, les mêmes histoires qu'à ma mère. Il me restait encore trois mois pour modifier cette histoire et lui en donner toute la consistance de la réalité.

Mes leçons intensives d'aérobic se suivaient et mes premiers espoirs se confirmaient. Pablo ne venait jamais chercher Leticia le mercredi. Mon cœur peu à peu s'habituaux rythmes effrénés de Mari-Jo et je pouvais pratiquement suivre le cours en entier. Le lundi et le vendredi, je passais mon temps avec Fernando afin de ne pas éveiller les soupçons de Pablo. Plus je le voyais et plus il m'exaspérait dans ses attitudes machistes. Comme il trouvait toujours sa bien-aimée entourée de copine quand il venait la récupérer, il se sentait rassuré, confiant dans sa peau de mâle dominant. Par contre au fil des mercredis, libéré de sa présence, j'avais eu tout le loisir de développé avec Leticia, une forme d'amitié. D'une discrétion et d'une patience que je ne me connaissais pas, je devenais peu à peu son confident masculin. Elle me

posait, parfois, quelques questions sur l'image que me renvoyait Pablo. Elle me racontait ses fins de semaines trépidantes, les magnifiques cadeaux qu'il lui faisait. A chaque fois que nous abordions ce sujet, je me cantonnais dans une attitude défensive et bienveillante, comme si seule son amitié m'intéressait. De metteur en scène à mes débuts dans mon scénario, je me transformais, semaine après semaine, en acteur à part entière. Malheureusement, je n'avais le droit pour l'instant qu'à participer à la scène du mercredi, je devais invariablement, le reste du temps, laisser la vedette à l'acteur principal. A chaque discussion où l'on parlait de lui, je me sentais un peu envieux sans, toutefois, en adopter l'attitude. Je n'arrêtais pas, en attendant impatiemment mon jour de représentation, de penser et repenser à nos discussions dans les moindres détails. Les leçons s'enchaînaient et je me sentais de mieux en mieux. Une fois par semaine, la présence de cet ange du paradis à mes côtés, me faisait totalement oublier mon quotidien. La fin du mois de mai arrivait, les semaines avaient passé et je pressentais que mon envie de reprendre le rôle principal grandissait dans mon esprit. Au moment où je ne m'y attendais pas, un mercredi comme les autres, alors que nous nous retrouvâmes les deux seuls dans le café. Sans raisons apparentes, Leticia se mit, d'un ton neutre et presque détaché, à me raconter, dans les moindres détails, sa rencontre avec Pablo. Une sensation de sérénité m'enroba tout entier, je voulais tout savoir, ma curiosité n'avait aucune limite. Je voulais tout savoir de leurs sentiments, de leurs expériences et du futur qu'ils prévoyaient. Malheureusement, je devais contrôler mes émotions pour ne pas éveiller de doutes sur mon compte. Lors de certains passages, mon cerveau se mit en ébullition. J'avais envie de lui avouer que ce qu'elle appelait le destin, portait mon nom ; mais elle était tellement belle et fraîche à ce moment-là. Son visage irradiait les lieux de bonheur et je me retins pour ne pas gâcher sa soirée.

Au moment de me quitter, devant le bar à café, elle me remercia sincèrement de l'avoir écoutée pendant cette soirée. Alors qu'elle disparaissait dans la nuit étoilée de Madrid, je venais de comprendre

que je n'allais bientôt plus pouvoir contrôler mes actions. Je me sentais assez proche d'elle pour tenter d'inverser le cours des événements. Il me manquait juste ce petit zeste de courage qui, depuis des années, me faisait défaut, mais je m'en rapprochais.

Installé dans mon fauteuil, je repensai instinctivement à mon amie Paloma. Je ne l'avais pas appelée depuis le début de ma carrière au gymnase. Une fois encore, j'étais persuadé que sa vision de ma situation allait m'apporter le déclic nécessaire pour me lancer dans la bataille. Je me préparai un dernier café, l'instant de vérité allait bientôt arriver. Le plus exceptionnel scénario de ma vie méritait quelques retouches qui devaient me conduire à une vie nouvelle, probablement, meilleure.

Pour tuer le temps jusqu'à mon coup de téléphone de la soirée, j'allai me réfugier, une bonne partie de l'après-midi, sous les arbres fleuris du parc du Retiro. Couché dans l'herbe verte, je laissais mon imagination prendre les commandes de mes pensées pour des voyages merveilleux dans un futur imaginaire. Le soleil de mai venait chauffer les allées poussiéreuses où les artistes de rue se produisaient. Près de la fontaine, du côté de l'étang central, le groupe de musiciens équatorien jouait les airs remplis de nostalgie, du pays, en récoltant de quoi survivre quelques jours, en quête d'une situation meilleure. Quand je me décidai à quitter ce havre de paix pour retrouver les mornes édifices du centre ville le ciel prenait des teintes orangées. A peine débarqué dans mon studio, je me précipitai sur le téléphone pour composer le numéro de Paloma.

- Allo, Paloma ?
- Oui ? Tito ! Non, un revenant ! Fit-elle réellement surprise. Tu n'es pas pressé pour donner des tes nouvelles. Comment vont tes expériences ?
- Super bien, je m'excuse de ne pas avoir appelé plus tôt, mais je n'ai plus qu'une seule chose en tête.
- Laisse moi deviner. ça commence par la lettre L et se termine par un A.

- Eh bien oui ! Tu as déjà tout compris, comme d'habitude.
- Tu sais Tito, je le savais depuis le début. J'en étais sûre. Et je pense que tu as à nouveau besoin de mes conseils avisés ? Je vais finir par te demander des honoraires.
- Tout juste ! je rentre dans une phase décisive et comme ton dernier conseil à fonctionner à merveille, j'aimerais bien poursuivre notre collaboration. Si tu es d'accord ? Je connaissais sa curiosité et je savais bien qu'elle ne pouvait pas y résister.
- D'accord j'accepte, mais par téléphone, c'est hors de question. Ecoute, j'ai une idée. Demain je me rends à une conférence au Circulo de Bellas Artes, il y a un restaurant à l'intérieur, on peut se donner rendez-vous là-bas. Aux environs de seize heures ?
- C'est complètement génial, c'est parfait, à demain, et merci.
- De rien hombre ! Hasta mañana.

Une fois de plus, je cherchai une confirmation extérieure avant de continuer mon incroyable aventure. Au point où j'en étais dans mon scénario, je me voyais mal reculer, mais j'avais absolument besoin de la confirmation de Paloma pour me rassurer. Dans l'attente de notre rencontre, le temps n'avancait pas assez vite. Pour renouer un peu avec mes vieilles habitudes, je branchai ma console de jeux vidéo. Contrairement aux mois précédents, mon excitation réelle prenait le dessus sur le monde virtuel. Je ne terminai même pas la première partie que je venais de commencer. Je débranchai mon matériel et m'installai sur mon fauteuil. Ne tenant pas en place, Il fallait que je bouge. Une énergie incroyable apparaissait par vague, à tout moment. Le rendez-vous était fixé dans près de deux heures, mais je décidai d'anticiper mon arrivée au cercle des beaux-arts. L'atmosphère culturel du lieu ne pouvait pas me faire de mal.

En arrivant sur place, un calme presque étrange régnait dans la grande salle à manger. Je m'installai et commandai, pour changer un peu de mes habitudes, un verre de vin blanc. Je profitai de ma solitude pour admirer les magnifiques fresques du plafond. Les personnes présentes

semblaient toutes pénétrées d'un même sentiment de grandeur dans ce lieu baigné par une sensibilité presque palpable. Je trouvais l'atmosphère plutôt étrange, peut-être que finalement je n'avais aucune âme artistique. Le temps ne passait pas plus rapidement ici qu'ailleurs. Je me plongeai dans la revue du cercle pour faire avancer les satanées aiguilles de ma montre. Au moment même où je commençais à m'impatisser sérieusement, Paloma apparut enfin dans la salle. Elle s'avança dans ma direction pour m'embrasser, avec tendresse, sur la joue. Maquillée avec soin et parfumée avec goût, je décelai tout de suite les préparatifs d'un rendez-vous galant.

- Alors Paloma un petit rendez-vous avec un artiste ? Demandai-je, avec un petit sourire en coin.
- Oui, me fit-elle en colorant légèrement ses pommettes. Avec un peintre, mais rassure toi, je n'ai rendez-vous que dans deux heures, nous avons tout le temps. De toute manière, nous ne sommes pas réunis pour parler de moi, mais bien plutôt de ton cas.
- C'est vrai, je suis une vraie calamité ces jours, même pour ma propre personne. C'est incroyable, je suis tellement excité, obsédé, je ne pense plus qu'en fonction de Leticia. De la folie, jamais auparavant dans ma vie je n'ai vécu cela.
- Et alors, tu en es où concrètement dans ton scénario idéal ? Vas-tu enfin te bouger ?
- Ecoute Paloma, c'est exactement pour ça que je t'ai appelé, j'ai besoin de tes conseils avant de me lancer à l'eau. Je t'explique la situation. Je me suis fait piéger par mon propre jeu, je crois que je suis amoureux de Leticia. Enfin, c'est une obsession je ne sais pas si on peut parler d'amour. Nous sommes tellement proches depuis quelques jours que je suis devenu son confident. Entre nous, je ressens un feeling incroyable et je pense que je dois lui avouer la vérité sur sa rencontre au Costa Rica. C'est moi qui ai changé sa vie et je dois prendre la place que je mérite. Je veux reprendre le rôle principal. Voilà, en fait c'est assez simple. Non ?
- C'est ce que tu ressens pour elle au plus profond de toi ?

- Bien sûr, je le ressens comme jamais dans ma vie je ne l'ai ressenti. Mes paroles devaient être convaincantes, elle ne posa pas de questions complémentaire.
- Bien Tito, les choses sont comme elles sont. Et toi tu veux les changer à ton avantage, tu veux contrôler la situation et prendre la place d'un autre. Moi, je pense que ton jeu devient dangereux et malsain. Si tu penses que tu ne peux pas t'empêcher de le faire : fais-le ! Mais, c'est un quitte ou double et tu n'auras aucune porte de sortie.
- Merci Paloma. A ce moment-là, je n'avais pas fait attention aux détails, elle me donna son aval. Tu sais la première phase a fonctionné, pourquoi pas la deuxième ? En plus, elle est vraiment très ouverte, je suis persuadé que cela va fonctionner. Un bon pressentiment rôde dans les parages.
- C'est ta vie Tito, mais ne perd pas de vue qu'il y a des risques d'échec.
- Merci, j'ai bien compris, mais pour la première fois de ma vie je me sens prêt à assumer. C'est mon scénario, mon histoire et je veux la vivre pleinement.

L'heure de son rendez-vous approchait. Après avoir pris le temps de poser quelques questions sur son travail et ses projets actuels, je m'éclipsai pour ne pas perturber la suite de sa journée. Une nouvelle fois, je lui promis de la tenir informée des suites de notre conversation. Je remontai l'Avenue Alcalá pour rentrer chez moi. Souriant à n'importe quel passant, je me sentais vraiment bien, je devais finaliser les changements que je voulais apporter à mon scénario, malgré les risques. Pendant plusieurs jours, en attendant la soirée de vérité, je passais et repassais dans ma tête toutes les paroles que je devais employer. Je ne sortais plus de chez moi, je visualisais la scène et imaginais les gestes les plus appropriés pour ce genre d'aveu.

Le jour le plus important de ma carrière était arrivé, je me levai très tôt car je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Je passai prendre mon petit

déjeuner chez Chabo, comme des centaines de fois avant mon licenciement. Il s'étonna de me revoir de si bonne heure dans son établissement.

- Tito, tu es tombé du lit ou tu as enfin retrouvé le chemin du travail ? En cette journée exceptionnelle, où rien ne m'importait plus que ma leçon d'aérobic, je ne pris même pas la peine de lui répondre. Contrairement à ce que j'avais prévu, je me sentais étrangement calme et serein. Après avoir terminé mon petit déjeuner, je me dirigeai en direction des parcs du Palais royal pour prendre un bain de soleil. Les effets de mon activité sportive sur mon corps devenaient presque visibles. Ma bedaine avait très légèrement régressé et même quelques fibres musculaires faisaient même leur apparition par endroit. Un parfum d'optimisme, comme je ne l'avais jamais ressenti auparavant, semblait embaumé l'atmosphère de cette journée particulière. Pour la toute première fois de ma vie, j'allais déclarer ma flamme éternelle à une demoiselle. Confiant, je me persuadai d'avoir attendu toute ces années pour ne pas subir d'échec, mais plutôt, pour découvrir enfin les plaisirs d'une vie différente quand j'en avais réellement besoin.

Au moment de préparer mon équipement fraîchement lavé, je me remémorai les phrases que j'avais travaillées quotidiennement depuis près d'une semaine. Fermant la porte d'entrée de mon studio, j'espérais, à mon retour, le voir différemment, habité, parfois, par une personne de l'autre sexe.

En arrivant à l'entrée du gymnase, je me surpris une fois encore. Je n'avais aucune hantise en rapport avec la suite de la soirée, je me sentais totalement décontracté. Plaisantant avec Fernando, discutant avec les autres participantes. Nous montâmes les escaliers pour rejoindre la salle aux miroirs géants, quand Leticia nous rejoignit. A partir de ce moment précis, je ne contrôlai plus rien. Nous avons pris pour habitude de suivre les leçons côte à côte. Quand Mari-Jo commença son cours par d'amples mouvements de bras, une tension énorme s'abattit sur moi. Incapable de retrouver le naturel de mes bonnes sensations de l'après-midi. De la même manière que lors de

mon premier jour, j'exécutais tous les mouvements à contre sens. La présence de Leticia, si proche de l'événement, me bloquait complètement. Pour couronner ma séance de supplice, au milieu du cours, elle me glissa à l'oreille un petit commentaire assassin.

- Eh ! Tito, c'est mon nouvel équipement qui te trouble à ce point.

Incapable de répondre, je n'avais même pas constaté qu'elle inaugurerait un magnifique équipement fuchsia. Luttant avec mes esprits, j'essayais de récupérer, dans un effort constant, les phrases que j'avais soigneusement préparées. Malgré tout le mal que je me donnais, aucune d'elles n'était décidée à réapparaître. Après une heure d'agonie, Mari-Jo mit enfin un terme à mon supplice. Dans le vestiaire, alors que nous nous changions, Fernando souligna, lui aussi, mon attitude bizarre et mon état spécialement nerveux. Pour ne pas le mettre sur la piste, j'inventai une histoire d'emploi pour lequel je devais me présenter le lendemain matin. Comme chaque mercredi, je m'installai aux côtés de Leticia, mon sac à dos à portée de main. L'ambiance du café m'avait un peu tranquilisé. Pour m'assurer d'une suite limpide, je commandai, directement après m'être désaltéré, un verre de vin blanc, suivit, dans la foulée, d'un deuxième. Alors que nos équipiers quittaient le bar à café, grâce aux apports du vin, je me sentais beaucoup plus à l'aise. Je me retrouvais devant le moment de vérité. J'allais commencer ma mise en scène, quand elle prit soudainement la parole.

- Tito, c'est nouveau tu bois du vin ? Tu fêtes quelques choses ? Me demanda-t-elle avec son sourire inimitable et ses lumineux yeux verts.

- Pas vraiment, mais comme ce soir je dois me confesser, un peu d'alcool peut m'aider.

- Te confesser ? Qu'est-ce qui se passe ? Quelque chose ne va pas ? Fit-elle avec un sourire interrogatif.

- Je dois t'avouer quelque chose. Mais avant que je commence, promet-moi de me laisser terminer avant de prendre la parole.

- C'est d'accord, mais tu me parais vraiment étrange ce soir. C'est à cause du vin ?

Je pouvais commencer ma mise en scène. Je sortis de mon sac de sport, une boîte de chocolat soigneusement emballée et la tendit à Leticia, surprise. Elle déchira le papier en découvrant mon petit présent. Un sourire de satisfaction un peu gêné s'afficha sur son visage angélique.

- Pourquoi ?
- Voilà, je peux commencer. Leticia, je suis fou amoureux de toi, tu es dans toutes mes pensées. Dès le premier jour où je t'ai vu à l'aéroport, intérieurement, j'ai su que tu étais la femme qui allait illuminer ma vie. Ce n'est pas le hasard, c'est grâce à moi si tu as rencontré Pablo. Il n'y a jamais eu de destin là-dessous, je t'aime, c'est de la folie. Je peux tout expliquer, je travaillais au check in quand tu es partie au Costa-Rica, c'est moi qui ai tout arrangé pour te placer aux côtés de Pablo, je suis ton véritable destin.

Complètement abasourdie par mon discours, elle resta totalement interloquée avant que son visage ne se laisse gagner par la colère et le dégoût. Elle envoya avec une rage incroyable la boîte de chocolat à travers le café et commença à me crier dessus. Les yeux rougis, injecté de haine, quelques larmes commencèrent à couler le long de ses joues.

- Je pensais qu'on était bon ami ! Mais je me suis trompée lourdement ! Tu voulais simplement profiter de la situation ! Tu es dégueulasse, en plus tu inventes des histoires sordides pour essayer de me tromper ! Tu es vraiment la personne la plus ignoble que je connaisse ! Le type le plus hypocrite de la planète. Je ne veux plus jamais te revoir, tu me dégoûtes.

Alors que toutes les personnes présentes se tournèrent vers nous, je sentis une lame de fond engloutir les derniers soupirs de mon monde, je ne savais comment agir. Elle réunit ses affaires. Encore plus de larmes haineuses parcouraient son visage. Je restais là, immobile, honteux d'avoir provoqué un tel cataclysme. En quittant comme une furie le café, elle me lança une dernière phrase :

- Tito, tu es un pauvre type, j'espère vraiment que tu ne connaîtras jamais le bonheur ! Va au diable !

Ce grand moment que j'avais toujours redouté dans ma vie, venait de se produire, l'échec de ma vie entière. Je ne savais plus où regarder, les derniers filaments qui me retenaient au monde venaient de disparaître de la manière la plus violente. J'avais voulu jouer mon propre rôle, mais j'en étais définitivement incapable. Je n'avais aucun rôle à jouer, j'étais créer pour subir. Depuis ce jour, les événements ne pouvaient que continuer dans le mauvais sens. Les clients m'observaient avec dégoût. Je me sentais comme un animal traqué, sous le regard de cette bonne société qui semblait vouloir me lyncher, dissimulée sous un masque de compassion baveuse. En quittant de manière définitive le bar à café, je savais pertinemment que je venais de terminer ma carrière sportive. A peine arrivé dans mon refuge de toujours, je me dirigeai dans la cuisine pour prendre ma bouteille de brandy. Je n'avais qu'une seule envie, oublier à jamais cette maudite soirée qui me positionnait dans une situation sans issue. Boire ! Je voulais boire pour me donner une chance d'effacer cette épisode ridicule de ma mémoire et pouvoir tout recommencer. En terminant la bouteille, je n'allais pas beaucoup mieux, l'alcool m'amenait dans des espaces de nostalgie. Je me sentais complètement largué, épuisé de vivre avec cette incapacité chronique à me développer dans cette société mal adaptée. En titubant, je retournai, avec quelques petits problèmes d'équilibre, dans la cuisine, pour chercher une bouteille de vin rouge qui traînait dans un placard. Tombant plusieurs fois pendant mon trajet de retour je retrouvai mon fauteuil fétiche. Observant d'un regard globuleux mon refuge, dans cette pièce où j'avais tant imaginé de scénario, je terminai la bouteille de vin au goulot, plus rien ne me semblait avoir d'importance, ma vie n'était qu'un ramassis d'échec. Ne pouvant plus bouger, à quelques pas de l'inconscience, je me vomis dessus et sombrai définitivement dans un sommeil comateux.

Quand je me réveillai, le lendemain matin, je retrouvai toutes les traces de mes exploits de la veille, une migraine impressionnante me harcelait

et des nausées apparaissaient à chaque respiration. L'odeur infecte de ma gerbe, imprégnée dans mes vêtements, me poussa à prendre une douche habillée. Malgré un manque de clarté dans les événements de la veille, ma vie n'avait pas fait de bon en arrière. L'espoir venait de disparaître de ma vie, il ne me restait que cette réalité pas très reluisante que j'avais toujours voulu occulter. Sans issue, je me préparai un café accompagné d'un grand verre d'eau, pour irriguer les neurones meurtri de mon cerveau. Ne sachant plus du tout dans quel direction poursuivre ma vie, je me décidai à aller marcher dans ma ville, sans m'arrêter avant d'avoir retrouver tous mes esprits. J'avais à peine ouvert la porte d'entrée de mon immeuble que j'entendis déjà une voix qui ne m'était pas inconnue, m'interpeller violemment :

- Hijo de Puta, si tu t'approches à nouveau de Leticia, je te tue. Ceci n'est qu'un avertissement...

Je discernai furtivement la silhouette de Pablo. Je n'eus pas le temps de réagir, que déjà, son directe du droit s'écrasa sur mon nez. Je perdis instantanément connaissance.

Au moment de mon réveil, les murs blancs immaculés de la chambre dans laquelle je me trouvais, associés à une très forte odeur de désinfectant ne me rassuraient absolument pas. Je me redressai immédiatement dans le lit pour essayer de comprendre. Je n'eus pas le temps d'esquisser le moindre geste que, déjà, une infirmière accourait dans ma direction. Des douleurs encore plus fortes que le matin même me faisaient souffrir atrocement. J'aperçus les bords d'un immense pansement blanc qui devait me couvrir une bonne partie du visage en partant de mon front. A ce moment-là, j'imaginai que l'on venait de m'amputer de mon nez. Encore sous les effets de l'anesthésie, je ne réalisais pas très bien ce qui m'arrivait.

- Bonjour Monsieur Vargas. Comment allez-vous ? Les douleurs sont-elle supportables ?
- Si j'oublie que ma tête existe pendant quelques jours, je pense que cela va aller mieux. Que m'a-t-on fait ?

- Vous avez vraiment reçu un sale coup. Nous avons dû pratiquer une petite opération chirurgicale cet après-midi pour remettre votre nez en place, mais cela aurait pu être beaucoup plus grave. Voulez-vous que je vous donne un calmant ?
- Oui, je veux bien, s'il vous plaît.
- Je m'appelle Veronica. Je suis l'infirmière de garde pour cette nuit, demain le médecin viendra pour contrôler votre état. Avez-vous faim ?
- Si, vous avez quelque chose à grignoter, je veux bien, Mais dites-moi, je suis où exactement ? Quand pourrai-je rentrer chez moi ?
- Pas de précipitations chaque chose en son temps. Premièrement votre repas, ensuite vos calmants et une bonne nuit de sommeil. Demain matin, le médecin répondra à vos questions.

Mes idées étaient encore moins claires que d'habitude. Je me souvenais de toutes les scènes jusqu'au coup de poing, mais leur chronologie était confuse. Je me souvenais que j'avais aperçu l'auteur de cet acte. Ce nez fracassé n'était que l'une des conséquences de mon jeu de metteur en vie. Pablo venait de se venger de mes agissements peu orthodoxes. Ma gentille infirmière aux cheveux roux m'apporta des calmants et un repas chaud. Elle me précisa que si le médecin donnait son accord, le jour suivant, à midi, je pourrais quitter les lieux. Mon moral se trouvait au plus bas, je détestais les hôpitaux. Heureusement que Veronica était là, elle me chouchoutait avec presque un brin de tendresse, me tranquillisant sur les qualités du médecin qui avait pratiqué l'intervention. La nuit prenait déjà possession des lieux, malgré les douleurs que je ressentais au niveau de ma boîte crânienne, j'essayais de méditer sur ma situation catastrophique. En quelques minutes, je me décidai, je venais de prendre ma décision définitive et irrévocable. Au lieu d'affronter sans aucun résultat ma vie, j'allais tout simplement quitter cette société où je n'avais, malgré tous mes efforts, jamais pu m'acclimater. L'effet sédatif des pastilles ne tarda pas à avoir raison de moi. En dépit d'une quantité impressionnante de cachets, je passais une nuit horrible, j'appelais sans cesse Veronica pour qu'elle me

fournisse d'autres comprimés. Dès que l'effet diminuait, je me réveillais avec la sensation d'avoir pris une tonne de briques sur le visage. Au petit matin, Veronica vint une dernière fois m'apporter ma dose de calmants avant le changement de service, j'étais tout seul dans la chambre. Je voulais rentrer au plus vite dans mon antre pour pouvoir mettre mon nouveau plan à exécution. Après le petit déjeuner et les contrôles d'usages : pression et températures, je me dirigeai vers la salle de bain pour voir mon visage. En réalité, je ne discernais que mes lèvres sèches, la peau flasque de mon cou, mon menton parsemé de poils irréguliers et mes yeux soulignés par de larges cernes. Tout le reste était recouvert d'un bandage blanc. La deuxième personne que je rencontrai dans la journée ne faisait pas partie du corps médical. Un inspecteur de la garde civile vint me poser des questions sur l'agression.

- Bonjour Monsieur Vargas, je me présente, Inspecteur Juan Sanchez. Vous allez mieux ?
- Bonjour je ne sais pas quoi répondre, mieux que quand ? Je jouais volontairement à l'imbécile.
- Mieux que tout de suite après votre agression ?
- Je ne sais pas, je ne me souviens de rien. Vous savez ?
- Non, je ne sais pas. Par contre ce que nous savons, d'après notre enquête, c'est que votre agresseur est un jeune homme de taille moyenne, à la chevelure noire et qui doit avoir dans les vingt-cinq ans. Ma deuxième question est la suivante : déposez-vous une plainte contre X pour que nous puissions retrouver votre agresseur ?
- Non, je ne porte pas plainte, je n'ai pas envie.
- Pourquoi Monsieur Vargas ? Vous connaissez cet individu peut-être ? Vous avez peur que si vous le dénonciez, il continue ?
- Je n'ai pas envie de déposer une plainte, ce sont des choses qui arrivent tous les jours et hier matin, c'est tombé sur moi. Je n'ai pas de chance mais je le sais déjà.
- Bien, comme vous voudrez, c'est votre droit. Je vous souhaite un prompt rétablissement et une bonne journée, mais ne venez pas un jour dire que notre ville ou notre pays n'est pas sûr, car c'est à cause

de personnes comme vous que des assassins en puissance courent dans nos rues. Adios.

L'inspecteur quittait enfin les lieux, je n'avais pas de temps à perdre au commissariat, j'avais un projet urgent et je ne voulais pas en retarder l'exécution. J'avais décidé de fuir cette société qui me posait tant de problèmes. Déjà, je retombai dans mes vieux démons. Ma fidèle impatience n'était pas décidée à m'abandonner, au fil des minutes elle grandissait. Je voulais rencontrer le médecin le plus rapidement possible afin de connaître mon réel état de santé. Cette question vitale pour la suite de mes envies allait en plus déterminer mon heure de sortie de l'hôpital. A force d'insister auprès des infirmières du service, le médecin chef, affublé d'une moustache abondante et de sourcils impressionnant, pénétra dans ma chambre aux alentours de neuf heures du matin. Accompagné d'une nouvelle infirmière très en beauté, il se pencha sur mon visage douloureux :

- Bonjour monsieur Vargas, Comment allez-vous aujourd'hui ?
- Mieux, j'ai moins de migraine. Répondis-je timidement. Les médecins m'avaient toujours impressionné depuis ma plus tendre enfance.
- Voyons voir le travail. Il commença à enlever le pansement de mon visage. Son sourire satisfait me rassurait un peu, je ne devais pas être trop défiguré.
- Vous pensez que je peux partir tout de suite ?
- Cela me paraît correct, il y avait un sacré boulot, celui qui vous a fait cela ne vous a pas loupé. Mais je crois que c'est bon, vous pouvez rentrer chez vous. Il faudra juste venir nous trouver la semaine prochaine pour une ultime vérification. Si vous restez tranquille, dans quelques semaines, il n'y paraîtra plus. Je vous souhaite une bonne convalescence. Surtout faites bien attention à ne pas prendre de risques. Bonne journée.

L'infirmière resta à mes côtés pour me poser un nouveau pansement propre, elle appliqua avec délicatesse du désinfectant, puis me recouvrit à nouveau une bonne partie du visage avec des bandes adhésives immaculées. Elle m'annonça que je pouvais quitter les lieux quand je le

désirais. Le pansement à peine posé, je sautai de mon lit sans perdre un instant. J'enfilai mes vêtements en vitesse puis ingurgitai plusieurs comprimés anti-douleur de la boîte que l'on venait de me prescrire. Passant par la réception lors de mon départ, je me retrouvai devant l'entrée principale de l'hôpital. Il se trouvait loin du centre mais je me décidai quand même à rentrer par mes propres moyens. Le soleil inondait la ville d'une chaleur estivale. Je trouvais cette journée parfaite pour aller au bout de mes intentions. En cheminant en direction du centre, je repris le fil de mon nouveau projet. Malgré le pansement, je me trouvais presque satisfait de la tournure des événements. L'état de ruine dans lequel je me sentais avait découvert une face cachée de ma personne que je ne me connaissais pas. Au plus profond de ma détresse, je venais de subir un électrochoc salvateur qui avait fait surgir des envies enfouies au plus profond de mon être. En me rapprochant du centre ville, je croisai enfin sur ma route une agence de ma banque. Après une attente agaçante d'une demi-heure, je me retrouvai derrière un guichet. L'employé présent accepta difficilement ce que je lui demandais. Je pensai que mon pansement l'influençait. Je dus le convaincre que ce n'était pas une blague. Après quelques minutes de palabres, il demanda l'accord de son supérieur avant d'accéder à ma requête. Pourtant, ce que je demandais ne me semblait pas insurmontable, surtout pour un établissement de cet ordre. Je voulais simplement solder mes comptes et convertir cette somme en dollars américains. En réfléchissant quelques secondes, je compris que ma demande de retirer cette somme en liquide allait me faire patienter plus longtemps que prévu. Finalement, à l'intérieur d'une enveloppe de belle taille, je pouvais palper, en grosses coupures, les salaires payés d'avance par la compagnie et dix années d'épargne logement que je possédais sur un autre compte. Je plaçai l'argent dans une des poches intérieures de ma veste et continuai mon chemin. La prochaine étape de mon nouveau périple s'annonçait : une agence de voyage. A proximité de mon quartier, j'en trouvai une qui annonçait, dans sa vitrine, des

promotions exceptionnelles. J'y pénétrais et m'assis directement en face d'un conseiller de vente très souriant.

- Bonjour Monsieur, en quoi puis-je vous aider ?
- Bonjour, c'est très simple, il vous faut vérifier sur quel vol pour l'Amérique du Sud il reste de la place pour un départ immédiat. Si possible un pays andin me conviendrait bien.
- Très bien monsieur. Je vais voir. Un instant.

Il tripota le clavier de son ordinateur, puis m'annonça, toujours avec son large sourire.

- J'ai en ce moment deux possibilités. Une pour Lima au Pérou, le vol part aujourd'hui même à quatorze heures, et une autre pour Bogota en Colombie, qui part demain à onze heures trente.
- Laissez-moi trente secondes de réflexion, s'il vous plaît.

Pour une fois, je devais choisir sans le consentement d'une personne extérieure, je ne savais vraiment pas que choisir. Au moment de décider, je me souvins d'un reportage qui m'avait fasciné sur le Machu Picchu et que j'avais adoré. Je me décidai pour le pays des Incas.

Au moment de payer mon billet, je sortis, le plus discrètement possible, une petite liasse de billets de cent dollars. Le jeune observa, avec étonnement, ce procédé qui paraissait d'un autre âge. Je le réglai en liquide après avoir soigneusement recompté plusieurs fois mes billets. Au bout de quelques minutes d'attente, il se dirigea vers l'imprimante pour le détacher et me tendre le précieux billet. Je le rangeai avec précautions dans ma poche intérieure. Avant de rejoindre l'agitation du centre ville, je me renseignai sur l'heure que je vivais. Parfaitement dans mon timing, j'avais encore trois heures avant de quitter définitivement la péninsule Ibérique. Tenaillé par la faim, je m'arrêtai pour manger un bocadillo mixto dans un petit bar à tapas du centre ville, avant de continuer fébrilement la suite de mon plan. Avant de rentrer dans mon studio pour procéder aux derniers préparatifs, j'achetai dans un centre commercial une money belt de bonne grandeur et un jeu de cinquante six cartes. Dans les lieux que j'allais prochainement abandonner, je me préparai un café et m'installai dans

le fauteuil pour réfléchir un peu sur la meilleure manière de dire adieu à cette société qui ne m'aimait pas.

Tout en observant les passants dans la rue, je m'aperçus que je n'avais pas énormément de monde à qui je devais faire mes adieux. Les seules personnes qui s'intéressaient de près ou de loin à ma vie n'étaient autres que mes propres parents et Paloma. Malgré un sentiment étrange de chute dans un vide inconnu, je savais que ma survie passait par cette épreuve pour atteindre les prémices d'une vie totalement différente. Incompatible avec la vision familiale de l'existence, je devais expliquer par un moyen simple, ma disparition, en les blessant le moins possible. Je n'avais pas beaucoup de temps à disposition. Entre l'absorption de deux calmants, les douleurs de mon visage revenant à intervalle régulier, je recherchai dans les restes de mon imagination une manière crédible et de bon goût pour disparaître l'esprit libre. A la suite d'une petite réflexion, je me décidai finalement à leur envoyer une lettre vérité pour clarifier ma disparition. Je sortis une grande feuille de papier blanc, un stylo noir et commençai :

Chères parents,

Après bien des années d'échecs et d'efforts considérables, j'en suis arrivé malgré de nombreuses tentatives aux moments de tirer mes conclusions sur mon existence. Les derniers événements de ma vie ont tous eu des répercussions négatives pour mon avenir. Au moment d'écrire ces quelques lignes, j'imagine votre chagrin en recevant cette lettre. Malheureusement, je n'ai plus d'autre choix. Je viens de perdre mon emploi dans la compagnie et je suis complètement largué en face des réalités de la société. Ne cherchez pas à me retrouver, c'est inutile. Je ne sais pas de quoi sera fait mon futur, mais il sera différent de tout ce que j'ai essayé jusqu'à ce jour, sans succès. Je m'excuse pour la peine que je vais vous causer, mais il faut que je rompe enfin avec tous les modèles que l'on me fait ingurgiter depuis le début de ma vie et qui sont inadéquates et néfastes pour mon bien-être.

Pendant plusieurs années, je n'ai fait que de suivre votre philosophie et votre vision de la vie, je ne la remets pas en cause, puisqu'elle a fonctionné à merveille pendant tant d'années, mais je vais, de mon côté, chercher à me construire ma propre existence sans pressions extérieures et idéologiques.

Alors que j'écris ces quelques lignes, des larmes coulent sur mon visage. J'espère que vous allez continuer votre vie de la meilleure manière possible, bien que mon geste fasse partie de sa destruction partielle. N'oubliez surtout pas que cette séparation est l'unique possibilité pour me permettre de retrouver l'essence de la vie au lieu de mourir mentalement et moralement loin des bases de nos sensibilités primaires. Je ne sais pas combien de temps il va me falloir pour revenir aux plaisirs de la vie, mais si un jour je me retrouve en paix avec moi et ma vie, je reprendrai peut-être contact avec vous.

Je vous embrasse très fort. Essayez de penser que cet épisode de ma vie arrive pour que je me dirige enfin seul vers un futur qui sera le mien.

Besos y algunas lagrimas

Votre fils Tito

Prenant une bouteille de vin dans la cuisine, quelques larmes continuaient d'imbiber mon pansement, je me servis un verre pour fêter mon départ. Dans la précipitation, je cherchai dans mes tiroirs mon passeport et une enveloppe. Je pliai la lettre en quatre, après l'avoir relue et l'enfilais dans l'enveloppe. J'inscrivis dessus l'adresse de mes parents, la refermai et l'intercalai dans les pages de mon passeport. Je plaçai le tout, accompagné de mes dollars dans ma ceinture ventrale. Prenant un cachet, je sirotais mon vin avec un certain détachement, mon réveil indiquait la mi-journée. Je profitai de la dernière demi-heure avant de partir, pour m'imprégner, une dernière fois, de l'atmosphère de mon studio. J'avais décidé de tout laisser en plan, je n'avais pas l'intention de prendre de bagages, je voulais tout simplement repartir de zéro. Les seuls éléments m'accompagnant dans mon périple étaient contenus dans mon money belt : mon passeport, mon jeu de carte,

mon billet d'avion et mes dollars. Tout le reste n'existait plus, je désirais oublier mon passé au plus vite pour retrouver une nouvelle virginité devant les événements de la vie. Même ma bonne vieille ville de Madrid possédait, en ces derniers instant, un goût amer que je ne lui connaissais pas. Je l'avais tant aimée et je m'en séparais sans remords. Elle avait participé, comme tous les autres éléments obsolète de mon passé, à ma perte.

L'heure de mon départ approchait de façon certaine. Je ne rangeais pas mon appartement ; d'ailleurs je ne savais pas quel sort lui allait être réservé. Je passais en vitesse une dernière fois sous la douche, en prenant soin de ne pas humecter mon pansement. J'enfilai des vêtements propres qui allait m'accompagner pour quelques jours avant que je ne les abandonne, comme le reste. Je bus un dernier café en enfilant ma ceinture ventrale. Malgré la température estivale qui régnait dans ma ville, je pris avec moi une veste épaisse pour prévenir la probable fraîcheur nocturne de la Cordillère andines. Avec un petit pincement au cœur, j'abandonnai finalement mon studio de la Calle de las Hileras, en plein centre de Madrid. Pour la dernière fois, je pilotai ma vespa dans les Avenue de la Capitale. J'essayais de capter, pendant tout le trajet, un maximum d'images à graver dans ma mémoire. J'avais effectué tant de fois ce trajet en pensant qu'il faisait partie intégrante de mon être, qu'en plein milieu du périphérique, une énorme sensation de doutes mélancoliques m'arracha une nouvelle vague de liquide lacrymal. Finalement, je repris le dessus et retrouvai les visions positives qui me poussaient à abandonner cette partie du monde.

En cheminant dans les couloirs de l'aéroport en direction du Terminal numéro un que j'avais si bien connu, j'imaginai que j'allais voir, avec un peu de chance, pour la dernière fois, le visage de Paloma. Sur le panneau géant en face des guichets de la compagnie, mon vol était confirmé pour quatorze heures. Je n'avais absolument pas le temps de tergiverser, dans moins de trois quart d'heure je décollais de l'aéroport de Bajas. Une atmosphère différente se dégageait de l'aéroport, ce lieu

magique où j'avais pu jouer, pendant des années, à un jeu passionnant qui m'avait conduit à perdre tout le bénéfice d'une situation qui paraissait enviable. Le moment était venu de franchir définitivement les portes de ma sortie. En arrivant devant les guichets de la compagnie, mes ex-collègues en train d'enregistrer les passagers, ne prêtèrent pas vraiment attention à ma présence. Je me faufilai discrètement pour me mettre dans la file du guichet de Paloma. Tournant mon regard en direction de l'extérieur, ce n'est qu'au dernier moment qu'elle m'aperçut. En arrivant en face de son guichet, elle ne put s'empêcher de me montrer sa stupeur.

- Tito ! Que fais-tu là ? Mon dieu, qu'est ce qui t'es arrivé ? Non...
- Holà Paloma. Et oui, tu avais raison, il y avait un risque et je l'ai pris en pleine tête.

Je sortais de ma ceinture, mon passeport et mon billet d'avion que je lui présentais sans perdre de temps. Au moment de prendre mon billet pour m'enregistrer, elle me regarda avec un regard exorbité qui semblait chercher quelque chose dans le vide.

- Tito ! Un allez simple pour Lima au Pérou ! ? Tu pars ? Sans bagage ? Tu es tombé sur la tête ? Attend ! Il faut qu'on parle, que vas-tu faire ?
- Il n'y a rien à dire Paloma, je quitte la ville, le pays et cette société, c'est d'une simplicité enfantine. Je change de vie. Et voilà.

Malgré son envie bienveillante de comprendre, elle n'insista pas. Elle m'enregistra dans un siège à proximité du couloir et me tendit ma carte d'embarquement. Quelques larmes coulaient sur ces pommettes saillantes.

- Ecoute Paloma, ma vie était devenu un sac de nœuds dans lequel je ne me retrouvais plus, c'est une solution qui me convient et cela ne serre à rien d'être triste, c'est comme ça la vie.

Elle retrouva un semblant de sourire en se forçant un peu et me serra dans ses bras dans un mélange de fougue et de tendresse. Elle termina finalement sur une note positive.

- Tito, tu veux que je place une belle blonde à tes côtés ? Hé Tito, il ne t'a pas loupé le salaud !

En prenant la direction de la salle d'embarquement, je me retournai une dernière fois pour saluer Paloma. Avant de passer au contrôle de police, j'avais encore une dernière chose à faire. Je me dirigeai vers le bureau de poste de l'aéroport pour poster la lettre d'adieux destinée à mes parents. Je me sentais fin prêt pour commencer cette nouvelle vie. Je l'imaginai harmonieusement partagée avec la nature, contenant le minimum de confrontation avec le modernisme virtuel et automatisé de l'homme civilisé, une vie simple et paisible, loin des tumultes des citées industrialisées. Je franchis le contrôle douanier et cheminai jusqu'à la porte d'embarquement d'où j'allais partir pour retrouver la cordillère des Andes et, je l'espérais vraiment, la plénitude de la nature.

POSTRE

En cheminant dans les couloirs de l'appareil à la recherche de mon siège, je me sentais pénétré par une énorme vague de liberté qui me confortait dans ma décision. Je trouvai mon siège et m'installai confortablement. Alors que les autres passagers en faisaient de même, je repensais à Paloma. Elle avait vraiment, pendant nos belles années de collaboration, joué un rôle important dans ma vie. Quand un homme d'âge mûr me demanda de le laisser passer pour s'installer à mes côtés, je compris que mon ancienne collègue n'avait pas cherché à me tester. Une fois encore, Paloma avait agi dans mon intérêt et pour mon bien-être. En pensant à elle, alors que l'appareil roulait à basse vitesse en direction du bout de piste, je m'aperçus que j'avais une très grande affection pour elle, mais il était trop tard pour lui en faire part. Au moment où nous survolions les faubourgs de Madrid, ma ville de toujours, je me rendis compte à quel point il m'était difficile de quitter mes habitudes, mes amis et tout ce qui avait fait partie de ma vie. Mon départ spontané était la promesse d'une nouvelle vie, d'une liberté que j'espérais sans limite et d'un probable futur évolutif. Mais je ne pus m'empêcher de subir les assauts d'une mélancolie nostalgique en apercevant, pour la dernière fois, à travers le hublot, mon passé. Pendant tout le trajet, la fatigue émotionnelle des dernières heures, alliée à l'effet de mes calmants, me maintenaient dans des somnolences prolongées. Mon voisin, d'une nature discrète, ne me dérangeait pas. Alors que l'avion survolait la Cordillère des Andes, je revins peu à peu à une activité normale. Les hôtesses de l'appareil nous servaient un dernier repas avant notre arrivée à destination. Nous venions de terminer notre encas quand je me décidais enfin à me rendre compte que j'allais débarquer dans des contrées inconnues. L'estomac un peu noué par cette constatations, je me nouai enfin le contact avec mon voisin.

- Excusez-moi de vous déranger Monsieur. Etes-vous péruvien ?
- Oui. Affirma-t-il avec un petit accent particulier.
- Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur votre pays s'il vous plaît.

Aimablement, il répondit avec une quantité impressionnante de petits détails à toutes mes questions.

Dans mon état, je n'arrivais pas à mémoriser la totalité de ses réponses, je gardai uniquement l'essentiel. Je venais d'apprendre que le Macchu Pichu se trouvait proche de la ville andine de Cuzco. Pour m'y rendre le plus rapidement possible en transport terrestre, je devais prendre un autocar. Cet intermède m'aidait à me mettre peu à peu dans la peau de mon nouveau rôle d'aventurier. Au moment où l'appareil se posa sur le tarmac de l'aéroport de la capitale péruvienne, je me sentais nerveusement inquiet. Pour la première fois de ma carrière, je débarquais dans un pays qui n'appartenait pas au bassin méditerranéen. Au passage du contrôle douanier, un employé de ce service m'interpella en me questionnant sans ménagement. Mon manque de bagages ainsi que mon imposant pansement devait le rendre méfiant. Après les quelques questions d'usage et sous la pression d'un nombre impressionnant de passagers impatients de sortir de l'aéroport, il n'insista finalement pas et me laissa continuer mon chemin. A peine sorti des différents contrôles, je me retrouvai face à une foule incroyablement nombreuse attendant d'autres passagers. Impressionné par l'atmosphère enflammée régnant dans le terminal, un peu déstabilisé, je tergiversais pour trouver un bureau de change au taux favorable. En prenant garde à attirer le moins possible l'attention sur moi, je convertis quelques dollars américains, que j'avais discrètement puisés dans ma ceinture ventrale. Je me retrouvai avec une pile de vieux billets usagers. Continuant à m'informer comme je pouvais, pour pouvoir continuer mon périple, j'avais profité de l'attitude avenante de l'employé aux origines Quechas bien marquées, pour lui demander l'emplacement du guichet officiel des taxis de l'aéroport. Une excitation nouvelle me redonnait une énergie que j'avais perdue depuis longtemps.

Suivant au pied de la lettre les conseils de mon compagnon de voyage péruvien, je me dirigeai en direction du guichet et achetai un billet avec mes sols usagers. La nuit avait déjà pris possession de Lima alors que je m'enfilai dans le taxi. Le chauffeur, tout surpris de trouver un passager sans bagages, me demanda ce que j'avais fait pour me retrouver avec un pansement de cette taille. J'inventai une petite histoire drôle pour détendre un peu l'atmosphère. En arrivant devant le Terminal de la compagnie Morales, l'agitation frénétique de la population locale m'impressionna une fois de plus. Cette vision d'un monde entièrement nouveau m'excitait les sens. Plusieurs dizaines de femmes Quechuas, arborant avec fierté leur chapeau noir et des châles en laine aux teintes bariolées portaient leur enfant dans leur dos. Je me dirigeai vers les guichets de la compagnie pour acquérir mon billet de bus. Le trajet jusqu'à Cuzco devait durer, selon l'employé de la compagnie, deux jours, mais il m'avertit que mon voyage pouvait très bien se transformer en odyssée de cinq jours si nous subissions les effets d'un peu de malchance. Le terminal ne désemplissait pas. J'avais une heure à patienter avant le départ. Ma curiosité, aiguisée comme jamais auparavant, me poussait à rester en éveil malgré les fatigues du voyage. Observant tous les détails de ce monde nouveau, je ne pensais déjà plus du tout à mon ancienne vie. J'écoutais chaque discussion que je percevais en me promenant à travers le terminal. Je profitais pleinement de l'avantage de ne pas posséder de bagages, je me faisais uniquement remarquer de tout le monde à cause de mon visage caché sous des bandelettes blanches. L'heure du départ était imminente, je m'achetai quelques provisions pour le voyage, avant d'embarquer dans l'autocar. En m'installant à la place qui m'était réservée, j'eus l'agréable surprise de constater que mon voisin appartenait aussi au monde des voyageurs européens.

Alors que le bus quittait les faubourgs de la capitale péruvienne pour se diriger vers les contreforts de la Cordillère, mon nouveau compagnon de route m'adressa la parole.

- Salut ! Tu vas aussi à Cuzco ? Me demanda-il dans un anglais approximatif.
- Oui. Toi aussi ? Tu parles espagnol ?
- Bien sûr, je préfère d'ailleurs. C'est plus facile pour moi. Il me répondit dans un espagnol de qualité, agrémenté d'un accent inconnu. Tu es espagnol ?
- Oui, je m'appelle Tito et j'habitais Madrid. Et toi ? Je n'arrive pas à savoir d'où peut venir ton accent.
- Enchanté, Je m'appelle Jean-Marc. Il me serra vigoureusement la main. Je viens de la partie francophone de la Suisse. Tu connais ?
- Pas du tout ! Je ne savais même pas que les Suisses parlaient français ?

Il m'expliqua sans tarder que la Suisse possédait en son sein quatre communautés distinctes qui avaient chacune leur langue et leurs différences culturelles. Dans son petit exposé, je constatai que c'était un peu dans la même direction que se dirigeait mon pays avec les différentes communautés qui le composent. Une différence de taille me surprit quand même, il n'existait pas dans son pays une langue officielle, mais quatre : Le français, l'allemand, l'italien et le romanche dialecte de la partie orientale du pays. Alors qu'il arrivait au bout de sa leçon d'histoire géographie il ne put s'empêcher, en observant ma tronche, de me poser quelques questions sur mon déguisement. Pour une fois je ne voulais pas inventer d'histoire rocambolesque, je me sentais libre de dire la vérité sans danger.

- Jean-Marc, je pourrais te dire que j'ai glissé sur ma savonnette, mais en réalité, j'ai voulu fricoter d'un peu trop près avec une déesse du paradis, surprotégée par un amant un peu impulsif et violent. C'était le risque de jouer avec le feu, parfois on se brûle.
- Et c'est pour cette raison que tu te trouves dans ce bus ? La perspicacité de ce nouveau compagnon me surprit.
- Comment dire, il y a un bon quatre-vingt pour cent de véracité dans ta question. Mais j'ai une question. Comment et où as-tu appris l'espagnol ?

- Je voyage depuis plusieurs années en Amérique latine, et j'étais motivé à apprendre, surtout pour faciliter mes contacts avec les chicas.

Pendant une bonne partie du trajet, nous avons bavardé de nos aventures réciproques, sans vraiment évoquer ce que nous venions chercher sur la terre sacrée des Incas. Après une trentaine d'heures de trajet et deux crevaisons, nous arrivions sur les premiers contreforts de la Cordillère. Il nous restait une petite dizaine d'heures de trajet, d'après l'horaire le plus favorable. Lassé par ces interminables heures de route, nous passions, sur cette fin de voyage, plus de temps à somnoler qu'à converser. Les différences de température m'impressionnaient, nous sentions déjà les premiers effets de l'altitude. En milieu d'après-midi, après pratiquement deux jours de trajet, le bus stoppa enfin définitivement devant un petit terminal. Soulagés d'être finalement arrivé à destination, nous sortîmes le plus rapidement possible de l'autocar pour nous dégourdir les jambes en pratiquant quelques exercices d'étirements pour débloquer nos vertèbres coincées. Sans réellement nous concerter, nous prîmes la direction du centre de Cuzco, à la recherche d'une petite pension. Les trois mille trois cent mètres d'altitude du lieu me rappelèrent que je n'étais pas habitué à manquer d'oxygène. Arrivant devant le petit hôtel indiqué dans le guide de voyage de Jean-Marc, il me proposa aimablement de partager une chambre avec lui, pour diminuer les frais. J'acceptai, sans hésitation, sa proposition. C'était l'opportunité de passer quelques jours avec un voyageur chevronné pour m'acclimater plus facilement à ma nouvelle existence. Nous installant dans notre habitation aux peintures douteuses, il s'étonna de ne pas me voir avec un sac de voyage. Je lui expliquai brièvement que cela faisait partie de ma démarche volontaire pour ne rien posséder du passé que j'avais abandonné depuis quelques jours. Arborant une espèce de sourire complice, j'eus l'impression étrange qu'il m'avait compris. Passant dans la minuscule salle de bain de deux mètres sur deux qui nous servait de W.C., il se lava et changea

de vêtements. A sa suite, je pris, moi aussi, une douche. Mes vêtements restaient évidemment les mêmes.

Le début de soirée s'annonçait. Nous nous promenions dans les vieilles rues du centre historique de Cuzco. Un soleil timide et déclinant brillait dans le ciel. La ville était vraiment magnifique, construite avec les énormes pierres des anciens temples Inca que mes compatriotes conquistadores avaient détruits. Un profond mystère enrobait l'atmosphère des rues pavées et de chaque bâtiment construit durant cette époque. La fraîcheur crépusculaire de la Cordillère orientale des Andes péruvienne commençait à nous pénétrer Jean-Marc, en routinier du voyage, proposa une suite à nos découvertes.

- Tito, allons fêter ton départ de Madrid ? Qu'en penses-tu ? Cela se fête d'avoir les cojones pour le faire ? Non ?
- Pourquoi pas, je pourrais, pour une fois, me laisser aller. De toute manière mon nouveau projet va me prendre plusieurs mois pour être mis en place. Tu as déjà une idée ?

Suivant ce qui semblait être un expert en local de fiesta, nous pénétrâmes dans une sorte de petite taverne exigüe, en pierre sacrée. A l'intérieur, un pizzaiolo quechua confectionnait des pizzas au feu de bois. Des tables et des bancs en bois réunissaient toutes les personnes présentes autour d'une même table. Je laissai Jean-Marc s'occuper de la commande.

- Tito, j'ai commandé une pizza pour l'apéritif et deux pisco cola. Tu connais le pisco ?
- Bien sûr, il y a encore deux jour je n'avais jamais quitté les frontières de l'Europe. C'est quoi ton psico ?
- Non ! Pas psico, pisco. C'est l'alcool local, cela remplace le rhum ou le whisky. Tu vas voir !
- Jean-Marc, je t'avertis juste que d'habitude je bois très peu d'alcool.

La pizza n'était pas mauvaise et l'ambiance dans le local chauffait extraordinairement, les groupes de musiques andines de la ville se succédaient pour de petits concerts, dans une ambiance qui montait au cerveau autant que les degrés du Pisco. Au bout du troisième verre, je

commençais déjà à sentir les prémices d'une légère euphorie me gagner, alors que mon compagnon semblait boire de l'eau. Entre deux groupes, il commença à me questionner sur mon fameux projet qui allait me prendre plusieurs mois.

- Eh ! Tito, c'est quoi ton projet en définitive ? Si tu ne veux rien me dire, j'accepte, c'est ta vie privée.

Pris dans le feu de l'ambiance, je me laissai aller aux confidences :

- Bon, d'accord, je te trouve sympa. J'avais de plus en plus de peine à m'exprimer avec clarté.
- Prends ton temps Tito et surtout calme un peu le pisco, car tu me sembles sur le mauvais chemin.
- Tranquille, je sais encore ce que je dis. Voilà, mon projet qui change tout. Acheter une vieille bergerie dans les Andes, le plus loin possible de la civilisation, la retaper, commencer un élevage de Lama, de moutons, peu importe, faire un peu d'agriculture et vivre en parfaite harmonie avec la nature.
- Génial. Reprit-il avec enthousiasme. Un citadin qui part se refaire une vie de berger dans les Andes. Tito, tu ne sais pas la meilleure, je suis maçon de profession, je pourrais te donner un coup de main pour retaper ton habitation.

Ma tête commençait à pivoter sur elle-même et mon nez recommençait à devenir douloureux. Je pris un café pour éviter une débâcle dès le premier jour. En réfléchissant avec le peu de neurones en état de fonctionner, j'annonçai à Jean-Marc, mon intérêt pour sa proposition, mais je pensai qu'il était préférable d'en reparler le lendemain, de sang-froid. Un autre groupe venait de faire son entrée avec de magnifique costume typique et nous nous laissions emporter par les mélodies qui semblaient arriver tout droit des hauts sommets alentours. Alors que j'avais cessé d'ingurgiter du pisco depuis déjà pas mal de temps, Jean-Marc ne baissait pas le rythme élevé de verres qu'il terminait rapidement. Chauffé à blanc par les effets du pisco sur sa libido, il commença à accoster les chicas à proximité. Son corps trapu, d'homme travaillant les matériaux lourds, adoucit par des yeux noirs et de grand

cheveux ondulés, devait lui conférer, certainement, du succès auprès des femmes du monde entier. C'était la fougue incontrôlée de la jeunesse qui l'entraînait dans cet état euphorique. Malgré ses efforts constants tout au long de la soirée, au moment de rentrer, trahi par ses abus de pisco, il n'avait pas été capable de finaliser sa nuit avec une belle. Je me sentais beaucoup mieux que lui. Au moment de nous coucher, il n'arrivait pas à contrôler les réactions de son système digestif, il termina la nuit en compagnie de la cuvette des sanitaires.

Au petit déjeuner dans un petit restaurant proche de notre hôtel, l'ambiance était nauséuse, glauque. Chacun de nous se ressentait de sa soirée festive. Evidemment, et malgré sa jeunesse, Jean-Marc se sentait encore un peu moins bien que moi. Au milieu du repas, je me décidai finalement à reprendre notre discussion, avortée, de la veille au soir.

- Jean-Marc, tu m'as dit hier soir que tu étais maçon ? Et tu serais prêt à me donner un coup de main ?
- Pfuf, tu veux vraiment en parler en ce moment. Il n'avait vraiment pas la mine des jours de gloire.
- Excuse-moi, mais je suis assez pressé, je n'ai pas des millions pour pouvoir patienter pendant des années.
- D'accord. Je pensais que je pouvais t'aider, au moins au début, si cela se fait rapidement. J'ai trois mois de voyage devant moi et je pense qu'en un mois, à deux personnes, nous pouvons retaper une maison. Le concept de ton aventure me plaît et j'aimerais bien y participer, si tu trouves rapidement la bergerie, bien évidemment.
- Combien tu veux que je te paye pour un mois de travail ? Demandais-je fébrilement.
- Moi ? Pfuf ! Une bouteille de pisco de temps en temps, la bouffe et le petit matériel, je n'ai pas besoin de salaire, je te donne un coup de main.

Complètement enthousiasmé par sa généreuse proposition, je lui serrai vigoureusement la main, comme prit de la crainte que cet homme

providentiel ne disparaisse. Je terminai péniblement mon déjeuner, déjà perdu dans de nouvelles réflexions pour trouver le meilleur moyen d'entamer la suite de mon aventure. Je devais, à partir de ce jour, ne plus perdre mon temps inutilement. Je devais concentrer mon énergie pour trouver une réelle efficacité. A peine arrivés à notre hôtel, je me précipitai à la réception pour demander un maximum de renseignements à la propriétaire sur les possibilités que je pouvais avoir de mener à bien mon projet dans la région. Habillée traditionnellement, d'une gentillesse peu commune, elle prit le temps de réfléchir avant de me répondre, m'indiquant, sur une vieille carte jaunie, un village du nom de Umasbamba.

- Voilà, pour trouver ce que vous cherchez, je vous conseille de voir de ce côté. J'ai un cousin qui s'occupe de la seule pension du village. Je suis certaine qu'il pourra vous aider dans votre quête.
- Je vous remercie du fond du cœur, merci. Elle esquissa un petit sourire plein de timidité. Pour y aller, comment pouvons-nous faire ?
- Si vous vous dépêchez un peu, vous pouvez prendre le train de quinze heures qui va au Machu Picchu, seulement vous ne descendez pas à ce moment-là. Vous continuez encore vingt minutes jusqu'au village de Pomachaca. Là, vous descendez et prenez une petite camionnette qui vous amènera jusqu'à Umasbamba.

Sans attendre plus longtemps, j'en informai mon compagnon de voyage. Je n'avais pas eu le temps de terminer mes explications que, déjà, Jean-Marc préparait son sac de voyage pour partir. En montant dans le train qui faisait halte au village d'Agua Caliente, au bas du Macchu Pichu, sur le quai de la gare de Cuzco, les touristes à la peau blanche étaient nombreux. Après un trajet de trois heures, passées dans des paysages montagneux et verdoyants qui nous fascinaient par leur beauté virginale, presque tous les passagers de notre voiture descendirent à la gare au bas du Macchu Pichu. L'animation du quai de la petite gare bordée d'échoppes en tout genre était fébrile. Quand le train de couleur jaune et orange siffla pour annoncer son départ, nous n'étions plus beaucoup d'occidentaux à continuer leur voyage. Nous arrivâmes enfin

au village de Pomachaca. La population, à cent pour cent Quechua du lieu, attendait, sur le quai, d'éventuels passagers. La surprise de voir deux occidentaux dont l'un portant un pansement sale descendre était probablement aussi grande que la mienne en découvrant la population avec laquelle je voulais refaire ma vie. Sans nous précipiter, sous la direction de Jean-Marc, nous prîmes la direction de l'unique véhicule présent à proximité de la gare. Malgré les premières sensations de surprise, je pressentais que mon choix était toujours aussi judicieux. Mon compagnon, en grand spécialiste, négociait, avec le chauffeur du pick-up, notre transport jusqu'à Umsabamba. La brume refaisait son apparition, en accord avec la nuit noire, dans la cordillère andine. Sur le pont du véhicule, l'humidité et le froid intense du manteau cotonneux transperçaient nos vêtements, jusqu'à nous glacer. Depuis une heure, nous grelottions sur les chemins de terre de cette vallée surgie d'un autre temps. En arrivant, le chauffeur nous déposa directement devant la maison de son cousin qui devait servir de pension uniquement quand un étranger devait se perdre. Cette maison, la plus grande de la dizaine que l'on avait pu apercevoir dans la nuit, n'avait aucun charme particulier, mais c'était l'unique lieu pour passer la nuit. En essayant de nous réchauffer au coin d'un poêle, après un accueil chaleureux des habitants du lieu, je conversai avec Jean-Marc qui semblait regretter, à ce moment-là sa proposition. Je me réjouissais vraiment de connaître enfin l'endroit où j'allais vivre en paix.

Le cousin et toute sa famille écoutaient une vieille radio qui émettait les informations du soir.

Le lendemain matin, dès les premières lueurs d'un soleil voilé, nous prîmes le petit déjeuner en compagnie de la famille. Entourés d'enfants de tous âges courant dans tous les sens autour de la table, nous jouions un peu le rôle d'attraction pour tout le village. J'imaginai sans peine que notre intrusion dans leur vie pouvait soulever une quantité de questions. Profitant d'un instant de calme relatif, je questionnai notre hôte qui parlait très bien l'espagnol.

- Pensez-vous en toute sincérité que je pourrais m'installer dans la région ? Je devais aussi connaître le degré d'intégration avec lequel j'allais devoir vivre.
- Dans notre village, toutes les décisions importantes sont prises par le conseil des anciens. Si vous leur plaisez et que votre projet leur paraît sans contrainte supplémentaire pour notre communauté, je ne vois pas de raison. Nous ne sommes pas des sauvages. Il se mit à rire, découvrant une dentition plaquée en or.
- Je pense acheter une vieille bergerie et élever des lamas. Qu'en pensez-vous ?
- Non, pas uniquement des lamas, par ici il faut élever des alpagas. C'est meilleur. Et pour la bergerie, je connais quelqu'un qui pourrait vous vendre la sienne. Elle est abandonnée depuis des années. Seulement vous serez obligé de passer par mon intermédiaire, car je suis l'un des seuls habitants du village à parler couramment l'espagnol.

Il semblait ne pas vouloir perdre de temps non plus. Nous marchions dans la rue quand Jean-Marc me conseilla de rester sur mes gardes et de faire bien attention aux propositions qu'ils allaient me faire. En arrivant dans la baraque en bois du vieux berger, l'atmosphère humble et mystérieuse du lieu imposait le respect. En prenant tout son temps, notre hôte expliqua au vieil homme les raisons de notre venue. En répondant en quechua, le berger, à la peau tannée par le soleil d'altitude, ne put retenir quelques larmes sur son visage fatigué. Je demandai immédiatement au propriétaire de la pension si quelque chose de grave se passait.

- Non, il est juste très triste car il est tout seul et sans famille. Tous ces fils sont partis chercher du travail dans la capitale. Mais rassurez-vous, il est d'accord pour vous vendre tout de suite sa bergerie. Pour douze fois le salaire mensuel officiel. Il a besoin d'argent. C'est une affaire, je vous le promets.

- Je dois réfléchir et voir la bâtisse avant de vous rendre une réponse. Je me retournai du côté de Jean-Marc dont la moue dubitative ne m'encourageait pas à me laisser avoir.

Pendant que je me perdais dans mes réflexions, le vieux berger continuait à parler avec notre hôte. Celui-ci traduit les dernières paroles.

- Il dit que demain cela passera à vingt quatre salaires mensuels et la semaine prochaine probablement à trente six. Les affaires fonctionnent comme ça dans le village. Mais il m'a assuré que vous n'aurez aucun problème avec le conseil des anciens si vous achetez aujourd'hui, car il en fait partie. Par la suite par contre cela peut changer.

Passant nerveusement ma main dans mes cheveux frisés, je demandai à pouvoir sortir pour parler un peu avec mon compagnon, malgré le sentiment d'honnêteté que le vieil homme laissait paraître. En discutant de la situation avec Jean-Marc, celui-ci me mit à nouveau en garde contre une possible arnaque. Comme si je ressentais les énergies positives émises dans ce lieu du bout du monde, j'étais prêt à accepter l'affaire. Je possédais l'équivalent d'une centaine de salaire mensuel minimum et je me sentais en confiance.

Prenant de manière surprenante mes responsabilités, je rentrai à nouveau dans la cahute en bois pour accepter définitivement la transaction. Notre hôte se saisit d'un vieux morceau de papier jauni qui traînait par terre, le coupa en deux et annota la transaction en deux exemplaires, l'un en quechua et l'autre en espagnol. Alors que Jean-Marc commençait à piaffer de nervosité, j'étais, quant à moi, en confiance. Je signai à la suite du vieux berger qui avait simplement dessiné une croix, ne sachant probablement pas écrire. Par acquis de conscience, je me renseignai tout de même sur la validité de notre transaction. Sans esquisser la moindre hésitation, il m'assura que je n'avais qu'à passer devant le conseil des anciens, qui se déroulait tout les jeudis soir dans sa maison, pour établir un acte officiel de propriété.

Sans vraiment prendre le temps de m'informer plus en détail sur la situation de la bergerie, nous quittâmes les lieux. En partant, le vieux berger, en remerciement pour notre confiance, nous offrit un petit sachet contenant des feuilles de coca. Notre hôte nous expliqua que pour ne pas subir les effets néfastes de l'altitude sur nos organisme le jour de notre première expédition dans mon nouveau domaine, nous allions devoir les mâcher pour dissiper le risque de malaise.

Avant de rejoindre ma nouvelle vie, nous devions patienter quelques jours. Pour ne pas nous perdre lors de notre prise de contact avec la cordillère des Andes, nous devions effectuer le trajet en compagnie d'un jeune berger qui passait une fois par semaine au village pour se ravitailler en provision. Le propriétaire nous proposa de nous avertir de son arrivée. Depuis trois jours, nous attendions la venue du jeune homme. Jean-Marc en avait profité pour chercher dans le village, un marchand de matériel de construction. Il ne voulait pas perdre de temps. Parfois je me demandais si mon projet ne l'emballait pas plus que moi. Un soir où nous buvions des bières dans l'unique bar du village, pour fêter le début de mon projet, il me fit un rapide rapport sur ses activités.

- Tito, en ce qui concerne le matériel dont nous aurons probablement besoin pour rénover la bâtisse, le gérant du dépôt de matériel m'a promis qu'il avait toujours tout en stock, et que si, par hasard, il nous manquait quelque chose, il le ferait venir en train directement de la ville. En plus, il m'a offert de nous prêter son burrito pour transporter plus facilement notre matériel, si, nous achetons tout chez lui.
- Cela me paraît génial. Justement, je suis en train de me dire que tout va trop bien, je n'ai pas l'habitude. C'est ta présence qui me porte chance. En plus nous n'avons pas besoin de retourner à Cusco pour le moment. Je me sentais euphorique, ma vie était à nouveau sur un chemin positif.

- Tito, tu oublies quelques détails mon ami. Tu veux dormir à la belle étoile ? Nous devons aller acheter du matériel pour camper, des sacs de couchage, un réchaud à gaz, et tout le reste.
- Tu as raison, franchement, je n'avais pas pensé à cet aspect du problème. Tout me semble si facile.

Le jeune berger arriva enfin au village. Le propriétaire de la pension nous présenta dès son arrivée. En général, il ne traînait pas dans les villages qu'il traversait, il devait au plus vite rejoindre son troupeau d'alpaga. Par chance, le jeune Manco avait suivi l'école pendant plusieurs années avant de rejoindre les sommets andins et la vie au grand air. Il connaissait parfaitement les bases de la langue espagnol. Nous lui expliquâmes, avec l'aide du propriétaire, que nous avions acheté la bergerie du vieux Tumi et lui demandâmes de nous y conduire au plus vite.

- D'accord Messieurs, je repars demain matin de très bonne heure, mais je vous avertis déjà, c'est très pénible pour arriver jusque là haut. Et j'ai un troupeau qui m'attend. Donc, si vous n'arrivez pas à suivre sans me faire perdre mon temps, je ne m'arrête pas.
- Dans quel état se trouve ma bergerie ? Demandai-je anxieusement.
- Pff ! Disons que pour la retaper, il y aura du travail car personne n'y vit depuis cinq ans. Vous pouvez imaginer, avec les conditions atmosphériques difficiles de notre région, que ça ne va pas être facile de la rénover, ni de vivre par ici. La nuit, avec l'altitude, il fait très froid.

Cette dernière phrase résonna dans ma tête pendant tout l'après-midi, j'avais vraiment peur d'avoir dilapidé mon argent en achetant une vraie ruine inca. Jean-Marc, depuis notre rencontre avec Manco, s'était passablement calmé. Je le trouvais, lui aussi, un peu inquiet. Pour la première fois, je pouvais clairement le ressentir. Pour le savoir, nous n'avions d'autre choix que de voir de nos propres yeux. Toute la nuit, je me retournai dans mon lit sans trouver le sommeil. J'étais assailli, pour la première fois depuis mon changement de vie, par le doute.

A l'aube, Manco passa nous chercher à la pension. Sous son poncho de laine, il tenait à portée de main, un petit sachet de feuille de coca. Une nappe de brume épaisse enrobait les hauts du village. La montée durait, en temps normal, quatre heures. Il nous assura que quand il grimpait tout seul, il le faisait, d'habitude, en trois heures. Véritable petit lama andins, sa dextérité pour se faufiler sur les petits sentiers escarpés qui sillonnaient les montagnes nous impressionnait. Une dizaine de mètre en contrebas, nous nous efforcions de ne pas le perdre de vue. La sueur, malgré la fraîcheur du petit matin, imprégnait nos vêtements. Je commençais, d'ailleurs, à dégager une odeur qui allait nous éviter des problèmes avec les animaux sauvages, tellement mes vêtements avaient emmagasiné de la saleté depuis mon départ de Madrid. Malgré mes réticences de principe, nous n'avions pas eu d'autre choix que de mâcher, nous aussi, de la coca pour lutter contre les effets de l'altitude. Après avoir suivi des sentiers traversant une végétation luxuriante, nous arrivions finalement, après des efforts incroyables, à destination. Sur un petit plateau de vert pâturage se dressait fièrement ma bergerie, ma terre promise, ou plutôt, ce qui tenait encore debout. Je versai quelques larmes d'émotion. Je la trouvais magnifique. Emergant petit à petit de l'épaisse nappe de brumes, chauffée par l'astre suprême, l'endroit ressemblait à tout ce que j'avais rêvé. Manco ne resta pas pour bavarder, il devait rejoindre son troupeau qu'il avait laissé dans un pâturage à deux heures de chez moi. Sans attendre, alors qu'il venait de nous quitter, alors que je le regardais grimper vers un autre sommet, Jean-Marc faisait déjà le tour de ma nouvelle propriété afin de se rendre compte, rapidement, des travaux qui nous attendaient. J'attendais, anxieusement devant l'entrée, le verdict du maestro. Je constatai avec satisfaction, qu'une petite source avait été détournée de son lit pour venir éclabousser les restes d'une fontaine en bois. Je me sentais tellement rempli d'un bonheur simple que je ne pensais plus à m'impatiser. Pendant une demi-heure, Jean-Marc entra dans la bergerie, en ressortit, tourna autour de la bâtisse, l'inspectant dans les

moindres détails. Après avoir soigneusement annoté, sur un morceau de papier, toutes les informations qui lui étaient nécessaires, il vint me rejoindre vers la fontaine, un petit sourire satisfait au coin des lèvres.

- Tito, je peux t'annoncer que tu as acheté une ruine, mais c'est une bonne ruine. De mon point de vue, il faut colmater quelques trous dans les murs en pierres, refaire la charpente et le toit. Construire une fontaine, construire un mûr intérieur pour séparer la maison en pièces et si nous avons le temps, derrière, nous pourrions construire un abri pour les animaux. Si nous travaillons bien, dans un mois, tu auras ta bergerie rénovée dans ce petit coin de paradis.
- Tu me rassures. Malgré mon nouveau positivisme et ma confiance, quand je regardais ma ruine, je m'attendais vraiment au pire au niveau des travaux, car pour le reste je suis déjà complètement amoureux de cet endroit. J'ai bien fait de faire confiance au vieux Tumi.

Nous redescendîmes au village par les sentiers tortueux en essayant de prendre un maximum de point de repaires, pour nos prochaines expéditions. Jean-Marc m'expliqua, dans un langage technique que je ne comprenais pas toujours, toutes les étapes de notre future rénovation. Le soleil réchauffait la vallée, nous étions impressionnés par les changements de température entre le jour et la nuit. Au fil du chemin, il devenait de plus en plus précis dans ces explications concernant les détails. En vérité, je ne comprenais pas grand chose à ses termes techniques, mais j'acquiesçais toujours, tellement il semblait sûr de son affaire et impatient de commencer les travaux. Pendant la soirée, assis à la table massive de la cuisine, Jean-Marc rédigea, en compagnie de notre hôte, notre liste de matériel à acheter. Il me confessa avec une moue peu engageante, que nous allions en avoir pour trois jours d'allers-retours pour monter tout le matériel jusqu'à la bergerie.

- Tito, Tu es prêt pour commencer réellement ta nouvelle vie ?

- Plus que jamais, je me demande même pourquoi j'ai attendu aussi longtemps avant de prendre ma chance et toi ? J'avais un peu de peine à cerner pourquoi ce Suisse m'aidait, avec autant d'énergie, à réussir mon entreprise.
- Physiquement, tu es prêt ? Les efforts physiques intenses ne vont pas nous manquer.
- Bien sûr, tu sais, je viens de pratiquer l'aérobic pendant un mois et ma motivation n'a aucune faille, si tu m'avais vu auparavant, il aurait fallu me porter jusque là-haut.
- C'est bien, ton aérobic. Insista-t-il. Mais là, je te parle de force pur, porter le matériel, creuser, etc... Je pense que tu vas quand même sentir la différence.

Le lendemain matin aux aurores, nous reprîmes le train jaune orange venant de Quillabamba pour rejoindre Cusco. Nous nous rapprochions de la ville en récapitulant une dernière fois la liste du matériel de camping dont nous aurions besoin : *deux sacs de couchage, un réchaud à gaz, une recharge, deux nattes, etc...* D'après le programme établi, nous devions reprendre le train qui partait de Cuzco pour ne pas perdre une journée inutilement. Nous avons minutieusement préparé notre plan d'action. Grâce aux informations du guide de voyage, nous connaissions l'endroit exact, où se trouvait le magasin spécialisé en matériel pour trekking. En déambulant dans les rues, je demandai à un marchand de fruit de nous indiquer le chemin le plus rapide pour rejoindre notre objectif. Il nous restait trois heures devant nous, tandis que nous pénétrions dans un local sombre rempli d'étrangers à la peau blanche. Profitant de notre présence dans la ville, je passai, avant d'aller nous restaurer, dans une banque, pour convertir une nouvelle liasse de billets verts en sols péruviens.

De retour au village, la nuit avait déjà envahi la vallée. Nous fîmes une dernière inspection de notre matériel, avant de passer à table pour le

repas familial du soir. Pendant le repas, Jean-Marc releva un détail que j'avais malencontreusement oublié.

- Tito, j'ai une petite question qui m'empoisonne la vie en ce moment, tu vas rester pendant trois ans avec les mêmes vêtements ? C'est une véritable infection.
- Tu as raison, j'avais complètement oublié. Je ne m'en rends même plus compte, je suis tellement bien dans ma peau.
- Je suis bien d'accord que tu sois bien, mais pense un peu aux autres ! Il grimaçait et mon odeur lui coupait l'appétit.
- Tu as entièrement raison. Demain, quand nous irons acheter les vivres, j'achèterai des habits neufs. Ceux-là, je vais les garder pour les travaux et ensuite, je les brûlerai.

Alors que je me dirigeais chez la tisserande du village, les premières lueurs du soleil perçaient la brume. Je lui achetai l'équipement complet, en laine d'alpaga, du berger andins composé de vêtements adaptés au climat. Dès les premières minutes, je dus m'habituer aux petites démangeaison provoquées par la laine vierge. Je rejoignis Jean-Marc dans la rue centrale, nous devions passer chez l'épicier pour nous fournir en nourriture avant de nous installer définitivement dans la bergerie. Comme provisions, nous achetâmes en grandes quantités : des légumes en conserves, du sucre, du café, du riz et quelques fruits secs. Les habitants du village, jusqu'à présent, nous voyaient d'un très bon œil. Dépensant, presque exclusivement, mon argent, dans les petits commerces du lieu, j'étais quelqu'un de très intéressant. Dans notre planning de rénovation, Jean-Marc avait prévu de ne redescendre qu'une fois par semaine pour nous ravitailler. Malgré mon intention de soigner mon assistant, je ne connaissais pas vraiment le milieu des hommes forts du domaine de la construction. Alors que j'empaquetais les provisions, Jean-Marc m'interpella.

- Tito, Je m'excuse mais tu as oublié quelques éléments importants pour notre réussite. Négociant avec l'épicier, il lui avait demandé

d'amener deux caisses de cerveza et trois bouteilles de pisco. Nous devons fêter le début des travaux et la fin des travaux, c'est une tradition. Il me regardait avec son large sourire, il n'avait aucun problème à trouver des prétextes pour faire la fête.

Depuis mon arrivée dans le pays, je possédais une énergie que je ne me connaissais pas. Nous continuâmes notre journée de préparation sans heurt. Nous passâmes encore au dépôt de matériel de construction pour commander les fournitures. Il annonça au gérant notre attention de commencer les trajets dès le lendemain. Tout semblait prendre forme et, contrairement à mes craintes, je ne me souvenais même plus que j'avais vécu une autre vie avant celle-ci. Je n'avais connu qu'une petite émotion nostalgique et même, quand je me forçais à m'imaginer à Madrid, je n'y arrivais plus. Ces signes, incroyablement positifs, m'apportaient des bouffées passagères d'euphorie. Mon compagnon m'apportait une aide précieuse, il prenait du plaisir dans l'aventure et nous étions comme deux enfants émerveillés à chaque moments où nous parlions de l'avenir de la bergerie.

Au moment de commencer les trajets avec le matériel, je m'étais imaginé quelque chose de terrible, mais la dureté des efforts que nous consentions, chaque jour, sur les pentes de la Cordillère, dépassait de loin mon imagination. Nous faisons deux trajets par jour portant, chacun, des hêtres en bois d'une cinquantaine de kilo. En plus de nos propres efforts, nous devons guider, sur les sentiers, l'âne Picchu que l'on nous avait aimablement prêté. Pendant trois longues journées, du matin à l'aube jusqu'au couché du soleil, nous n'avions d'autres buts que d'arriver jusqu'à la terrasse naturelle où se trouvait la bergerie. Au quatrième jour, épuisés, nous montâmes le chargement final, les vivres et le matériel pour dormir. Le soleil brillait de tous ses rayons sur ma parcelle de broussailles vertes. Nous en profitâmes pour nous préparer un café et nous congratuler mutuellement d'avoir enfin terminé la première partie de nos efforts. Jean-Marc décida que nous devions fêter, avec du pisco, l'accomplissement de nos efforts et le début des travaux. Nous avons consacré le reste de l'après-midi, couchés dans l'herbe, à

profiter du soleil en sirotant les bières rafraîchies par l'eau du ruisseau. Pour notre premier repas, je préparais un grand plat de riz mélangé avec les ingrédients que j'avais à ma disposition : haricots, oignons, et quelques morceaux de poulet que nous avait offert notre hôte à notre départ. La bouteille de pisco était bien avancée, tout comme la soirée, quand nous nous couchâmes à l'intérieur de nos sacs de couchage pour notre première nuit à la belle étoile, dans les Andes.

Le lendemain matin, je préparai le déjeuner avant d'attaquer notre activité à bras le corps. Avant toute chose, nous devions débroussailler l'intérieur de la bâtisse et ses abords. Deux jours durant, nous avons accumulé les végétaux arrachés à cette terre sacrée pour produire du compost qui allait me servir d'engrais naturel plus tard. La destruction complète du toit n'avait rien d'une partie de plaisir. Pendant trois semaines, nous avons sué, corps et âme, à la rénovation de ma propriété. Jean-Marc était un véritable expert, il conduisait l'avancée de nos travaux d'une main de maître. En premier lieu, nous avons remonté une nouvelle charpente et posé de nouvelles tuiles. A la fin de cet étape, nous avons à nouveau abusé de quelques bières. Nous pouvions, dorénavant, dormir à l'abri de l'humidité sournoise qui nous pénétrait chaque nuit depuis le début de nos travaux titanesques. Nous nous étions ensuite occupés des façades en pierres taillées. Je n'avais pas d'autre tâche que de l'assister, Jean-Marc avait d'ailleurs tout de suite repéré mon incapacité à utiliser efficacement mes mains. Je prenais entièrement à ma charge toutes les questions logistiques du projet. Notre consommation journalière de nourriture m'impressionnait, je préparais, sur le réchaud à gaz, trois repas quotidiens. Je m'attelais à concocter des plats copieux et différents malgré le peu de variété de produits dont je disposais. Avant cette nouvelle expérience, je ne m'étais jamais vraiment intéressé à la cuisine, mais depuis mon arrivée dans les Andes, je me réjouissais de participer à la construction de mon avenir en préparant les repas qui allaient nous donner les forces suffisantes pour pouvoir continuer nos travaux dans les meilleures conditions.

Les aménagements de la bergerie passionnaient tellement Jean-Marc que, parfois, je me demandais s'il imaginait, qu'un jour, il allait devoir quitter cet endroit. Il s'attela à me construire un intérieur fonctionnel. Au fil des jours, il avait posé une fine dalle intérieur sur laquelle il avait construit des murs intérieurs pour séparer l'endroit où j'allais dormir, de celui où j'allais vivre. Ensuite, non content de me remettre ma bergerie d'aplomb, il avait bâti, à l'extérieur, un abri pour mes futurs pensionnaires longeant ma bâtisse en amont. Il avait même agrémenté mon confort modeste d'une petite cabane en bois pour effectuer ma toilette à l'abri. Pour terminer, il m'avait laissé, en souvenir, une fontaine massive en béton. Nous vivions ensemble depuis plus d'un mois à la réhabilitation de ma demeure. Nous avions pris des habitudes, nous nous connaissions de mieux en mieux, mais je sentais que le moment de son départ approchait. Durant les derniers jours de convivialités, un sentiment étrange me parcourait. J'étais venu jusque dans les Andes pour connaître une personne qui, probablement, dans sa vie quotidienne ne pouvait pas apporter, tout comme moi à l'époque, autant de satisfaction à un entourage peu réceptif aux valeurs simple de la communication active. Ma bâtisse rénovée me plaisait vraiment, je semblai être conscient que je n'allais jamais plus pouvoir quitter cette terre mystique et merveilleuse. En dernier lieu, il m'aida encore à transporter quelques meubles achetés à un menuisier du village, et mon poêle à bois qui allait me chauffer et cuire mon pain quotidien. Installé définitivement dans ma bergerie, nous abordions notre dernière soirée avant son départ pour d'autres aventures. Alors que nous profitions de noyer notre déception dans les verres de pisco, je lui posai une question qui me tracassait depuis plusieurs semaines, mais que je n'avais jamais osé aborder le sujet.

- Jean-Marc, je ne sais pas comment j'aurais pu réaliser tout ça sans toi. Je ne sais pas non plus de quelle manière je pourrais te remercier. Grâce à toi, je me suis retrouvé. Je crois comme jamais en mon avenir, c'est incroyable. Mais j'ai quand même une question qui

me brûle les lèvres : Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait tout cela pour moi ?

- Tito, je n'ai pas vraiment envie de parler de ce sujet, je trouve que de devoir quitter cet endroit c'est déjà bien assez difficile.
- Tu ne veux vraiment pas me le dire, je trouve que c'est dommage, on se connaît tellement bien maintenant.
- Bon, d'accord, je t'explique, mais ensuite on en reparle plus.
- D'accord sans problème. J'allais enfin savoir pourquoi j'avais eu la chance de rencontrer cet ami providentiel.
- J'avais une vie bien réglée dans mon pays, agréable, paisible. Un jour j'ai aussi pété les plombs, comme toi, à cause d'une femme, ou grâce à une femme. Je me reconnaissais beaucoup dans ton histoire. Depuis pas mal de temps, je suis tenté de faire ce que tu viens de faire, mais je n'y arrive pas, alors le jour où tu m'as raconté tes envies, je me suis dit qu'en participant totalement à l'aventure, c'était comme si je le faisais aussi mais sans réellement prendre les risques d'un changement total de vie. D'ailleurs dans deux mois, je serais de nouveau dans la vie consummatrice que tu as décidé de ne pas accepter comme une fatalité. Voilà. C'était mes convictions pour accomplir les premiers pas en ta compagnie.
- Merci, je ne pourrai jamais te remercier comme je le devrais. C'est impossible, tu m'as tellement aidé et soutenu.

Spontanément, comme des frères, nous nous serrâmes dans les bras l'un de l'autre, liés par une amitié que j'espérais, pour une fois, inaltérable

Le jour suivant Jean-Marc me quitta comme on s'était rencontrés, de manière simple. Je le remerciai une dernière fois pour son incroyable dévouement et lui assurai que la bergerie était aussi sa maison, et ce, à chaque fois qu'il en aurait besoin. Lorsqu'il monta dans le train, son départ provoqua en moi une bouffée d'émotions que j'avais du mal à contrôler. Le train quittait la petite gare de Pomachaca, je restai quelques instants sur le quai, immobile. Mes émotions à fleur de peau,

j'avais de la peine à reprendre le dessus. Sur les sentiers serpentant jusqu'à la bergerie, j'étais régulièrement transpercé par des vagues de nostalgie. Elles prenaient le contrôle de mes esprits, je repensai à ma vie madrilène, comme si le départ de mon compagnon m'avait ramené au point de départ. J'essayais d'imaginer, pour la première fois, quel pouvait être les éléments nouveaux dans la vie de ceux qui m'avaient été proche. Cette période végétative durait depuis une bonne heure, ma réalité me rattrapa, j'avais oublié de ramener des provisions du village.

Complètement seul depuis bientôt une semaine, je travaillais à la pose de mes enclos. J'avais eu une grosse baisse de régime. Mon moral avait chancelé plusieurs fois. Pour compenser ces crises de nostalgie passagères, je retrouvai, un soir où je n'étais plus tout à fait sûr de mes choix, mon imagination créative du passé. Assis dans la partie de ma bergerie qui me servait de cuisine, au coin du fourneau à bois, je m'inventai un nouveau jeu pour savoir si mon monde avait vraiment changé. Je pris mon jeu de carte et jouai inlassablement à les retourner une à une pour trouver le cinquième as. Pendant des heures je m'imaginai le découvrir, comme si j'avais rencontré des pouvoirs magiques. Je pouvais jouer sans arrières-pensées. Cette nouvelle preuve de ma réussite dans ma vie, ne pouvait pas, selon mes analyses, provoquer de gros dégâts pour mon avenir.

Retrouvant mes élans d'énergie positive, au moment de finaliser mon installation définitive, j'avais négocié directement avec Manco, un jour qu'il était passé par les sentiers de mon domaine, l'achat de mes nouveaux compagnons. Aimablement, il m'avait conseillé de commencer avec un petit nombre de bêtes. Je lui achetai trois alpagas, dont un mâle, et un couple de vigognes.

Ses conseils pour débiter mon élevage, au moment de me les amener par un beau matin ensoleillé, avait pris, dans mon esprit, une place importante. Pendant plusieurs jours, je ne pensai plus qu'à mes nouveaux compagnons. Je ne devais surtout pas les enfermer dans un enclos. Après un temps d'adaptation, ils allaient naturellement rester à

proximité de la bergerie. Comme si je venais de découvrir la passion, je m'occupais, avec un soin particulier, de mes animaux. Je terminais de préparer la nouvelle vie que je voulais, en symbiose totale avec la nature. D'autres animaux vinrent rejoindre la famille : un couple de cochons, quatre poules, un coq et un chien. Peu à peu, je m'habituais relativement bien aux rudes changements climatiques de la Cordillère des Andes. Manco m'avait proposé de baptiser les premières bêtes de mon élevage. Pendant plusieurs soirées, alors que ma bâtisse résistait au assauts d'une brume épaisse, je planchai sur l'épineux problème de nommer mes camélidés. Devant cette tâche, il me semblait que j'avais perdu mes aptitudes imaginatives, je me sentais totalement pragmatique, des pensées nostalgiques dictaient mon choix. L'alpaga mâle, je le prénommâi Atletico, les deux femelles, Chica et Guapa. Quant au vigogne mâle, je lui donnai le nom de Macho et à la femelle le noms de Lima. Comme je n'avais aucune expérience avec les animaux, j'avais demandé à Manco de passer, le plus régulièrement possible, chez moi, afin de m'apporter ses précieux conseils sur la suite de mon apprentissage. Parfois, en écoutant mes questions ridicules de néophyte, il était pris de fous rires communicatifs. Je devais sans arrêt lui rappeler que je venais directement d'une ville où les animaux avaient disparu du paysage, tout comme la végétation.

Le mois d'août s'annonçait et je me sentais prêt à entrer dans une nouvelle phase. Mes crises nostalgiques avaient pratiquement disparues, je retrouvais la motivation que j'avais à mes débuts. Avec l'expérience, j'avais progressé en qualité dans mes tâches quotidiennes : je coupais mon bois pour le fourneau, je préparais mes propre galettes de maïs et mes lamas et alpagas s'étaient acclimatés, grâce à mes nouvelles qualités de patience, au promontoire sur lequel se situait ma maison. Comme tous les quinze jours depuis mon installation, je descendis au village, en compagnie de Manco, pour acheter les provisions.

Sur les conseils de mon nouvel ami, je m'étais laissé convaincre de commencer quelques cultures. Chargé de graines de toutes sortes,

d'outils adaptés aux travaux agricoles et d'un sac de maïs d'une cinquantaine de kilos, nous remontâmes péniblement jusqu'à la bergerie. A chacune de ses visites, Manco me paraissait toujours plus indispensable, il connaissait les moindres recoins de notre montagne et tenait de ses ancêtres Quechuas, une espèce de sagesse mystérieuse. Il me conseillait pour planter mon champs de maïs et mon potager. J'avais mis près de deux semaines pour labourer et ensemercer. Mes cochons se portaient à merveille en semi-liberté, mes poules commençaient à pondre et mon chiot, que j'avais prénommé Cambio, ne me laissait pas une minute de tranquillité. A la fin des journées, je n'avais, souvent, même plus la force de me préparer les repas. Je continuais pourtant, au lieu de me nourrir correctement, à passer les fraîches veillées andines à proximité du fourneau à bois, en buvant quelques cafés. Je me sentais tellement en paix avec moi-même dans cette troisième phase de mon acclimatation, tellement en harmonie avec les vies qui m'entouraient que je me demandais souvent, comment j'avais pu vivre différemment auparavant. Le temps n'existait plus, mon biorythme s'était adapté aux cycles solaires. Je retrouvais les plaisirs d'une nourriture saine, d'un air pur, entouré de végétation. Mon plaisir était total depuis quelques semaines. J'en oubliais même parfois mon prénom. Heureusement, je descendais toujours au village pour acheter les produits que je n'avais pas sur place. A chaque visite, les habitants du village me demandaient comment allaient mes bêtes, si mes récoltes s'annonçaient bonnes, je commençais gentiment à faire partie du décors. En ce sens, Manco avait joué un rôle déterminant. Sans ses conseils hebdomadaires et très avisés, j'aurais certainement abandonné depuis longtemps. Cette plénitude, retrouvée dans mon approche naturel de la vie, me rendait vraiment heureux. Je ne m'imaginai plus dans un autre monde que celui-ci. Mes crises de mélancolie avaient complètement disparues et j'avais enfin trouvé une vie qui me convenait.

Mes plantations commençaient à émerger de terre, mes animaux, avec qui je partageais la vie m'apaisait chaque jour. Je me sentais vraiment bien. Le soir, sur ma table en bois massif, à côté de la cuisine, je jouais patiemment à mon nouveau jeu, malgré ma nouvelle vie équilibrée. Je me construisais toujours mon petit monde imaginaire. A chaque partie, comme par une magie venue du fin fond de la nature, je m'imaginai à chaque partie que j'allais découvrir cet as inconnu. Ma vie était devenue belle et paisible, comme si je venais de naître quelques mois plus tôt. Je n'avais que peu de contact avec les autres être humains, mais ces derniers à chaque fois me donnaient des motifs de satisfaction.

Une nuit brumeuse entourait encore ma bergerie, Macho, mon vigogne mâle bramait avec une telle intensité que je me réveillai en sursautant. En sueur, je ne percevais plus les frontières de la réalité entre le rêve dans lequel j'étais plongé et ma propre réalité. Je m'assis dans le lit, en tentant de reprendre mes esprits. Je me concentrai pour définir d'où venaient ces sons. Une fois de plus, je reconnus le bruit de l'aspirateur...

Ecrit entre le 4 avril et le 6 mai de l'an 2000 à Madrid - España